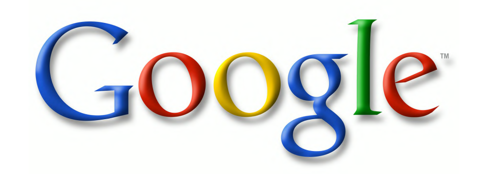


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

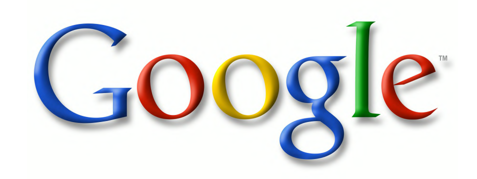
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

, , 2

7 , 31

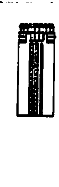
ien Mo

51 au 13 Cour

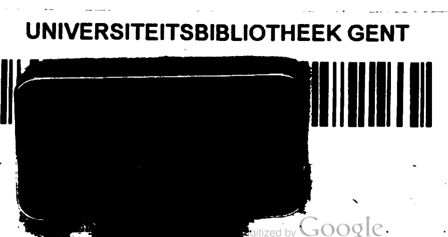
te Frèr

52 au 13 C

ière



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



[redacted]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
ROMAN
DE
LA ROSE

Digitized by Google

Digitized by Google

BL. 2078

LE ROMAN DE LA ROSE,

Par GUILLAUME DE LORRIS & JEAN DE MEUN dit CLOPINEL.

Revu sur plusieurs Editions & sur quelques anciens Manuscrits.

ACCOMPAGNE'

De plusieurs autres Ouvrages, d'une Preface historique, de Notes & d'un Glossaire.

TOME I.

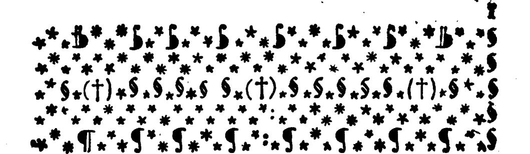
A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRED. BERNARD.

MDCCXXXV.



Digitized by Google

Digitized by Google



PREFACE.

NOS ancêtres ont si fort estimé le Roman de la Rose, qu'il y auroit ou trop de mépris, ou une ingratitude trop marquée de n'en pas faire aussi quelque cas. Le nombre des manuscrits, beaucoup plus grand que celui des imprimés, fait bien voir que c'étoit le livre de nos peres : & si le langage de ce Roman n'étoit pas si éloigné de nos tours & de notre délicatesse, quelquefois trop affectée, ce seroit peut-être encore le livre de leurs enfans. Je puis dire cependant qu'il n'a jamais été tout à fait negligé. Les gens habiles ont bien connu qu'on ne pouvoit pas entierement savoir notre langue, si l'on ne mettoit sa lecture à la tête de celles qui sont nécessaires pour en faire une exacte recherche. Je dirai plus, je le regarde non-seulement comme notre *Ennius*, ainsi que l'a qualifié *Clement Marot*; mais encore comme notre *Homere*. Il

Digitized by Google

a été le modéle de tous nos anciens Poëtes : & *Regnier* lui-même si habile, que *Despreaux* n'a pas mieux réussi que quand il a eu devant les yeux cet original de nos Poëtes satyriques ; *Regnier*, dis-je, n'a pas fait difficulté d'imiter de ce Roman sa *Macette*, la plus belle sans contredit & la plus brillante de ses satyres. Et ce qui est fort glorieux pour ce Roman, & ne l'est gueres peut-être pour *Ronsart* *, c'est que ce dernier avoit toujours entre les mains cet antique versificateur.

* Binet, Vie de Ronsart.

Le goût de nos anciens Poëtes, qui s'est renouvellé depuis quelque tems, a donné lieu d'en réimprimer quelques-uns. On auroit dû commencer par celui-ci ; ce n'est pas à la verité le premier, mais il est comme le chef de notre ancienne Poësie. Sans lui on ne peut pas exactement connoître les beautés ou les singularités des Poëtes du XIV. du XV. & même du XVI. siécle.

Guillaume de Lorris commence le Roman.

Guillaume de *Lorris* qui le premier entre-

entreprit ce Roman, étoit de la petite Ville de Gâtinois dont il portoit le nom. Il vivoit au milieu du XIII. siécle, & mourut vrai-semblablement en 1260 ou 1262. comme on le verra bientôt. Son ouvrage dont il n'a fait que les 4150. premiers Vers, montre la facilité de son esprit. On n'y trouve pas seulement une versification aisée, on y voit encore, eu égard au tems, une imagination belle & sagement variée; on y voit des sentimens, des mœurs & des reflexions. Il ne faut pas s'imaginer cependant qu'on y trouvera cette élevation, cet enthousiasme, cette finesse que le XVI. siécle avoit tenté de rétablir à l'imitation des anciens dans la Poësie françoise, & dont la perfection n'est duë qu'au XVII. siécle. On y verra une élocution plus simple & plus unie: c'est même une uniformité qui aproche fort de la Monotonie. Mais on doit le pardonner en faveur du caractere du siécle, dont la simplicité se trouve par-là si bien peinte dans les ouvrages de nos ancêtres.

Jean de Meun continuë le Roman.

Jean de *Meun*, surnommé *Clopinel*, d'un défaut qu'il avoit à une jambe, vint ensuite, & porta ce Roman à sa fin, je dirai même à sa perfection. Il avoit plus de vivacité que *Guillaume de Lorris*; il étoit aussi bon Poëte, mais il n'avoit pas autant de mœurs & de sentimens que son prédécesseur. La beauté du Roman qui lui tomba entre les mains, lui donna lieu de continuer un si beau commencement. Il le fit avec tant de succez que ce Livre, l'oracle de nos peres, est encore aujourd'hui goûté par les gens d'esprit, qui ont le tems de le lire & la facilité de l'entendre.

Ce dernier Auteur fut les délices de la Cour de Philippe le Bel par la gentillesse de son esprit qui lui donnoit entrée par-tout : Et quoique satyrique, & peut-être même un peu médisant, il fut aimé des Dames; sans doute parce qu'il savoit les amuser par ses saillies, & par l'enjouëment qu'il répandoit dans ses entretiens. Car il faut au moins cela pour être bien auprès d'elles : quelque chose de plus fe-

roit

Digitized by Google

toit encore mieux. On prétend qu'il étoit Moine; je le croirois assez à n'en juger que par certaines libertés un peu trop poussées, qu'il a quelquefois semées dans son Roman. Il y a cependant des preuves dans toutes ses Poësies qui montrent bien qu'il fut toujours trop sage pour se cloîtrer.

Je ne ferai point ici la vie de ce Poëte ingenieux, je m'en raporte à celle d'André Theret que l'on trouvera à la suite des Préfaces de ce Livre.

Tems où a été fait ce Roman.

On dit communément que Jean de Meun fit ce Roman en 1300. mais au moins y a-t-il des preuves dans son ouvrage même qu'il étoit fait avant 1305.

L'on sçait que l'Ordre des Templiers ne fut aboli qu'en 1309. On avoit arrêté dès l'an 1307. plusieurs de ses membres, prévenus, disoit-on, des crimes les plus horribles : On avoit fait courir ces bruits, vrais ou faux, au moins un an ou deux auparavant. Ainsi dans la prévention où l'on étoit alors, cet Ordre n'étoit point à citer comme un Corps régulier où l'on pouvoit faire

son salut. C'est néanmoins ce que fait Jean de Meun, lorsqu'il dit,

(1) Vers 12132.
(2) Précepte.
(3) Rentée.
(4) Citeaux.
(5) S. Benoist.
(6) Chanoines Réguliers.
(7) S. Jean de Jerusalem.
(8) Templiers.

S'il entroit (1) selon le comment (2)
De l'Escripture en Abbaye,
Qui fut de propre bien garnie, (3)
Comme sont ores ces blancs Moines, (4)
Ces noirs (5) & ces riglez Chanoines, (6)
Ceulx de l'Ospital (7) ceulx du Temple, (8)
Car j'en puis bien causer exemple.

C'est le plus moderne des faits historiques, par lequel on peut juger du tems où a été fait ce Roman. Tous les autres points de l'histoire moderne semez dans cet Ouvrage, s'étendent depuis l'an 1100. jusqu'au tems que nous venons de marquer. Jean de Meun étoit jeune lorsqu'il fit cet Ouvrage; il nous en avertit lui-même en termes generaux au commencement de son Codicile :

(1) Dit, ouvrage d'esprit.
(2) Délite, ont pris plaisir.

J'ai fait en ma jeunesse maint dit (1) par vanité,
Où maintes gens se sont maintefois délité. (2)

Et

Et comme nous trouvons ailleurs que ce fut au ſortir de ſon enfance, nous croyons que ce pouvoit être vers ſa 22 année. C'eſt le vrai tems de faire & de pratiquer les Romans.

S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter, que Jean de Meun a fini ſon Roman avant 1305. il n'eſt pas moins certain que Guillaume de Lorris eſt mort vers l'an 1260. c'eſt à dire, plus de 40 ans avant que Jean de Meun en entreprit la continuation, ſur laquelle il n'aura pas été moins de trois ou quatre ans. Car quelque facilité que l'on ait, on ne ſçauroit mettre moins de tems à faire plus de dix-huit mille Vers que contient cette continuation. Voici les paroles même du Roman, ſur leſquelles eſt apuyé le raiſonnement que je viens de faire. Il eſt bon de ſçavoir que c'eſt le Dieu d'Amours que l'Auteur y fait parler en Prophete :

Et puis viendra Jehan Clopinel, (1)
Au cueur gentil, au cueur yſnel, (2)
Qui naîtra ſur Loire à Meun....
Cil aura le Roman ſi chier,
Qu'il le voudra tout parfournir, (3)

(1) Vers 11139. & 11158.

(2) Yſnel, Joyeux.

(3) Achever.

Digitized by Google

Se tems & lieu lui peut venir.
Car quant Guillaume cessera,
Jehan si le recommencera
Au trépassé plus de quarante.

Celui-ci n'est pas seulement un *Roman d'amours*, il est encore *satyrique*, il est *moral*, & peu s'en faut même qu'il ne soit aussi Roman de Chevalerie. Mais les exploits militaires qui n'y entrent que comme des incidens, n'y sont point assez fréquens pour lui donner ce titre : Et c'en est bien assez de contenir de l'amour, de la satyre & de la morale.

Examen de ce Roman comme Roman d'Amours.

• Le projet que l'amant s'est formé de jouïr de la rose ou du bouton vermeil qui est le principe & le but de ses recherches, lui fait écouter & suivre tous les avis du Dieu d'Amours, toutes les consolations que lui donne son ami, & les moyens qu'une vieille experience lui fait suggerer. Il cherche à surmonter les obstacles & les périls que l'amour pour éprouver la con-

Digitized by Google

constance des amans seme ordinairement dans leur chemin. Ni les sages conseils de la raison, ni les murmures de la jalousie, ni les rebuts de tous les ennemis que le destin veut oposer à ses desirs, rien ne peut l'empêcher de suivre son projet. Plus il voit de difficultés, plus il fait paroître d'ardeur; les peines mêmes que sa maîtresse ressent pour s'être montrée trop sensible, ne lui servent pas seulement de suplices, c'est encore un pressant motif qui lui fait implorer toutes les forces du Dieu d'Amours, pour la tirer de la servitude, & pour se livrer mutuellement l'un à l'autre. On ne pouroit qu'admirer tant de louables efforts, s'il eût été question de cet amour de délicatesse, qui fait l'accord des esprits & l'union des cœurs: & peut-être que je m'y rendrois sensible moi-même, quelque réservé que je paroisse. Mais rien moins que cela: à peine est-il parvenu au but de ses desirs, qu'il abandonne cette maîtresse pour laquelle il a tant fait, & qui a tant fait pour lui. Il se souvient à la verité des plaisirs qu'il a goûtés avec elle, il en rafraîchit même quelquefois agréablement la memoire; mais il

ignore quelle est sa situation depuis qu'il a bien voulu l'abandonner à elle-même, & j'ose dire à son mauvais sort. On ne le voit que trop par les endroits où il parle de ces plaisirs sensibles, qui sont presque toujours l'écueil des amours vifs & pétulans.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne trouve dans son Roman les loix de cet amour tendre & délicat, la passion des belles ames, qui ne connoissent de vrai bien que celui d'aimer. Il en a même répandu les maximes en plus d'un endroit; mais comme il peint un amant trop vif pour pouvoir être formé sur de si nobles idées, il est obligé de se rabattre souvent sur cet amour de sensibilité où la nature ne porte que trop ordinairement. C'est même ce qui fait le capital de son ouvrage, qu'il croit égayer quelquefois par des libertés qui n'étoient pas même permises dans un tems où notre langue moins chaste qu'elle n'est aujourd'hui, accordoit beaucoup plus à l'imagination qu'elle ne fait à present.

Digitized by Google

La Satyre répanduë dans ce Roman.

La Satyre ne regne pas moins dans ce Roman que l'amour. Peut-être même y est-elle plus sagement traitée que cette passion. Tantôt elle roule sur les défauts du sexe, qu'il exagere un peu trop vivement & en des termes qui lui ont été justement reprochés. Quelquefois il en veut à cette inégalité de conduite que tiennent les amans avant & après leur mariage: une autrefois il attaque la licence des Cloîtres, où la chasteté même n'étoit pas en seureté: & dirai-je que vivant sous la puissance royale, il se hazarde jusqu'à faire une peinture assez hardie de la maniere dont les peuples se sont donnés des Rois. Après donc avoir parlé de la vie simple & naturelle des premiers hommes, il fait voir les dissentions & les maux qu'ont aporté la proprieté & le partage des biens. Voici ce qu'il en dit au Vers 10060:

Et la terre même partirent (1)
Et au partyr (2) bornes y mirent:

(1) Partagerent
(2) *Au partyr*, dans le partage

Et quant les bornes y mettoyent
Maintefois s'entre-combatoient,
Et se tolurent (3) ce qu'ils purent,
Les plus forts les plus grants parts eurent...

(3) *Tolurent*, enleverent.

Et au Vers 10070 :

Lors convinst que l'on ordonnast
Aucun qui les loges gardast,
Et qui les malfaiteurs tous prist,
Et bon droit aux plaintifs en fist,
Ne nul ne l'osast contredire,
Lors s'assemblerent pour l'eslire....
Ung grant villain entre-eulx esleurent,
Le plus corsu de quanqu'ils (4) furent,
Le plus ossu, & le greigneur (5)
Et le firent Prince & Seigneur.
Cil (6) jura que droit leur tiendroit
Se chascun en droit soy luy livre
Des biens dont il se puisse vivre.... :
De là vint le commencement
Aux Roys & Princes terriens
Selon les Livres anciens.

(4) De tous tant qu'ils étoient.
(5) *Greigneur*, plus grand.
(6) *Cil*, celui-là.

Il

Il continue encore quelque tems ſur le même ton : mais ce ſont des matieres ou qu'on ne traiteroit pas aujourd'hui, ou que l'on traiteroit au moins d'une maniere plus douce & plus temperée, quand même on le feroit dans le même ſens. Dans les traits de ſatyre qui lui échapent ſi naturellement contre l'amour même, dont il prétend néanmoins donner des loix ſous les auſpices de l'arbitre ſouverain de cette paſſion, on y trouve les inſtructions les plus ſingulieres qu'une matrone qui ne connoît plus les plaiſirs que par un antique & triſte ſouvenir, puiſſe donner à une jeune perſonne qui commence à entrer dans le monde. C'eſt delà, comme je l'ai dit, que *Regnier* a tiré ſa Macette; mais il n'eſt que de recourir à l'original. On y trouve ces traits naïfs qui coulent de ſource, & qui ne laiſſent pas de fraper, malgré la rudeſſe ou la ſimplicité qu'on s'attend d'y rencontrer. Et quoiqu'on nous diſe, on voit bien que ſi l'amour de délicateſſe & de ſentimens a quelquefois été la belle paſſion de nos peres, on ne l'a que trop ſouvent confondu avec cet amour avide, qui ne cherche que de fréquens repas, ſans trop

trop s'embarasser du tems si agréable de la digestion. Et s'il faut que je raporte quelques traits de ces instructions ; c'est-là qu'on verra ces Vers, par lesquels cette Matrone prétend faire croire que le sexe étant né libre, les loix nuptiales n'ont pu le renfermer équitablement dans la contrainte, où il est obligé de vivre depuis si longtems. C'est au Vers 14654.

Car nature n'est pas si sotte
Qu'elle fasse naître Marotte,
Tant seulement pour Robichon
Se l'entendement y fichon,
Ne Robichon pour Mariette,
Ne pour Agnés, ne pour Perrette ;
Ains vous a fait beau fils n'en doubtes ;
Toutes pour tous, & tous pour toutes ;
Chascune pour chascun commune
Et chascun commun pour chascune.

Ce ne sont-là que les moindres traits de ces instructions plus utiles sans doute que loüables. Mais le personnage qui figure le plus pour la satyre est *Faux-semblant*. Pour sentir les traits piquans

quans qui naiſſent de la conduite, ou qui ſortent de la bouche de ce perſonnage, on ſe ſouviendra qu'il n'y avoit gueres plus d'un demi ſiécle que les deux Ordres de S. Dominique & de S. François étoient établis. La ſainteté, la piété, le ſçavoir, le deſintereſſement, & peut-être même l'utilité de l'Egliſe en avoient été les premiers apuis. Mais ſoit que naturellement l'homme faſſe toujours quelques retours vers le monde, qu'il a quitté quelquefois ſans le connoître, ſoit que dans ces grands corps il ſe fourre, ſans qu'on le puiſſe empêcher, des hommes nés pour y faire fleurir le regne de l'hipocriſie; c'étoit déja ce qu'on y remarquoit le plus. C'eſt donc-là le perſonnage que repreſente ici *Faux-ſemblant*; & comme s'il étoit de l'ordre public que ces gens-là ſe mêlaſſent de tout, *Faux-ſemblant* s'aviſa de ſe trouver à l'Armée que le Dieu d'Amours avoit aſſemblée pour aſſieger le Château de la jalouſie; c'eſt donc dans les entretiens qu'il eut avec ce Dieu, qu'il fit paroître tout ſon ſçavoir. Voici ce que l'Auteur lui fait dire:

Je ſuis avec les orgueilleux, Vers 11657.
Les uſuriers, les artilleux (*)
Qui

(*) Artificieux.

Qui les mondains honneurs convoitent,
Et les grands besongnes exploitent,
Et vont querant les grans pitances,
Et pourchassent les acointances,
Des puissans hommes & les suivent,
Et se font pauvres & se vivent
Des bons morceaulx délicieux,
Et boivent des vins précieux;
Et la pauvreté ils vous preschent,
Et les grandes richesses peschent...
12396. Et toujours pauvres nous faignons,
Mais comment que nous nous plaignons,
Nous sommes & vous fait sçavoir
Ceulx qui tout ont sans rien avoir.

Voici ce qui caractérise encore plus ces sortes de gens, & fait voir précisément que le Poëte en veut à ceux qui sous les aparences trompeuses du bien de l'Eglise, cherchoient dès-lors à renverser en France l'économie ecclésiastique, comme ils ont fait ailleurs: Les Papes intéressés par l'étenduë qu'ils veulent donner à un pouvoir qui n'est légitime que dans ses justes bornes, lâcherent dans toute l'Eglise ces émissaires,

faires, qui ne firent que prêcher l'autorité pontificale, & quelquefois avec tant d'éxagération, que les Papes eux-mêmes auroient aprehendé de la proposer telle que l'ont fait ces sortes de gens, qu'on est toujours en état de désavoüer, quand il y a trop de contradicteurs; & que l'on sçait vigoureusement apuyer, pour peu qu'il y ait lieu de faire réüssir les vuës qu'ils ont proposées. Et pour animer encore plus ces nouveaux zélateurs, les Papes leur accorderent le privilege de Curés universels de tous les Fidéles. Ainsi ces émissaires, autant pour leur intérêt propre que pour celui du Pape, se voyoient engagés à prêcher l'immense autorité de leur Protecteur, jusqu'à le nommer *Vice-Dieu*. Comme c'étoit la matiere du tems, c'est aussi là-dessus que Jean de Meun insiste le plus; & ce qu'il a même le plus judicieusement traité.

Il ne faut pas s'imaginer que cette conduite de l'hipocrisie fut toujours desavoüée par les grands personnages de ces deux ordres. Il suffisoit que cela parut tourner à l'avantage de leur societé, pour qu'aussi-tôt ils prissent feu comme les autres, & en entre-

prif-

Digitized by Google

prissent la défense. S. Thomas l'Ange de l'Ecole ne pût s'empêcher de faire quelques retours vers les sentimens un peu trop humains de ses confreres. Il écrivit donc avec un peu trop de vivacité contre Guillaume de S. Amour qui avoit osé reprendre quelques vices de ces grands corps ; & comme la vivacité ne peut rien contre la vérité, ils crurent trouver une voye sûre d'accabler cette lumiere de l'Université de Paris. Ils le firent éxiler : moïen que prend ordinairement l'esprit d'erreur, qui n'a de ressource que dans ces voyes de fait, toujours odieuses aux amateurs de la vérité.

Vers 12225.

Ou estre banni du Royaume
A tort, com fut maistre Guillaume
De Saint Amour, que ypocrisie
Fist exiller par grant envie.

C'est ce que dit Jean de Meun, qui nous a peint d'une maniere admirable dans tout cet article de son Roman, la politique des Moines & des gens de Communauté ; & c'est par malheur la même politique que nous voyons subsister encore aujourd'hui. Ce point

Digitized by Google

a paru si important à son Auteur, il regarda si peu sa censure comme une vivacité de jeunesse, que parvenu avec l'âge à des sentimens plus sérieux, il ne laisse pas d'insister toujours sur cet article, comme essentiel à l'ordre & à la police de l'Eglise. Il sentoit bien cependant que ni des satyres piquantes, ni des censures autorisées, ni des écrits solides, ne ramenent point au centre de leurs devoirs ces sortes de gens toujours avides, toujours intéressés. Il semble desesperer de les voir jamais revenir au point fixe de la vérité: & nous-mêmes sentons après quatre siécles & plus combien il avoit raison de le penser; cependant il sçait rendre justice au peu de bonnes ames qui se trouvent parmi eux.

L'en trouve bien entr'eulx une bonne personne,
Qui ne se messeroit pour riens ne pour personne;
Ains prennent à bon gré tout ce que Dieu leur donne
Et leur poise & ennuye, quant nul yst hors de borne.

On

On commençoit déja à compter par une bonne perſonne dans des corps compoſés peut-être chacun de vingt ou vingt-cinq mille ames.

Morale répanduë dans ce Roman.

Nos Peres vouloient toujours aſſaiſonner leurs ouvrages les plus joyeux d'un ragoût de morale. Ils ne prenoient pas la peine de leur donner ces utiles & gracieuſes teintures de mœurs, que les anciens nous ont apris à ſemer legerement dans nos écrits. Ils vouloient des Sermons aſſommans par une longueur faſtidieuſe & par des maximes triviales. On ſçait toujours ce qu'ils vont dire avant même que de le lire. On en voit un échantillon à la tête même de ce Roman; heureuſement que cela ne va pas juſqu'au dégoût. L'Auteur fait entrevoir ce qu'il auroit pu faire, mais il a la diſcrétion de ne ſe pas livrer entierement au goût de ſon ſiécle.

Il a ſçû employer de deux manieres la morale qu'il a ſemée dans ce Roman. La premiere, mais la plus ingénieuſe, eſt un fond de mœurs qu'il a caché dans l'économie de ſon ouvrage,

vrage, & qu'on ne peut bien apercevoir qu'à la fin de sa lecture. J'ai déja remarqué qu'il peint un jeune homme séduit par des graces purement extérieures, & qui se livre tout à coup à l'amour le plus insensé. Il s'inquiéte, il s'agite, il court, il cherche les moïens de se satisfaire : il ne peut en venir à bout, mais il n'en est que plus frapé par les traits de l'amour : il se livre à cette divinité ; il en écoute les loix & les observe ; il en espere du soulagement & n'en reçoit que des chagrins. La raison se presente, qui veut le dissuader d'aimer : toute sage qu'elle est, elle ne sçauroit se faire écouter par une jeunesse prévenuë d'un fol amour. Elle a beau venir à lui dans les tems mêmes où ses peines sont & plus vives & plus cuisantes, elle n'y gagne pas plus une fois que l'autre. Il ne s'embarasse point des refus que fait la richesse, si nécessaire en amours, de se communiquer à lui : il veut arriver au but de ses desirs : c'est dequoi il est uniquement occupé. Il y trouve des difficultés insurmontables qui lui font implorer les forces du Dieu d'Amours, qui veut bien en sa faveur les rassembler toutes. Que de peines pour

pour ſurmonter tous ces obſtacles ; mais enfin il les ſurmonte & arrive au but :

Par grant joliveté cueilly,
La fleur du beau roſier fleury,
Ainſi euz la roſe vermeille,
A tant fut jour & je m'eſveille.

Tous ces embarras, toutes ces peines, tant d'avis demandés, de conſeils écoutés, de chagrins reçus, de douleurs ſupportées ; tout aboutit à un inſtant de plaiſir. On s'éveille tout à coup de cette létargie : A peine penſe-t'on qu'on ait eu quelque moment de joye, on ne ſe ſouvient que des peines qui ont été longues & fatiguantes. C'eſt le fond de mœurs contenu dans ce Roman ; & qui n'eſt dévelopé par les deux derniers Vers, que pour ceux qui ſavent y réflechir.

Ainſi euz la roſe vermeille,
A tant fut jour, & je m'eſveille.

Il y a une autre morale ſemée par maximes dans le cours de cet ouvrage. Quelques unes ſimplement expliquées, mais penſées délicatement feroient encore

core honneur à ceux qui les exprimeroient aujourd'hui avec cette ſage & noble élégance qui leur eſt propre. Eſt-il rien dans l'antique & premiere ſimplicité de notre Langue de plus ingénieuſement, de plus ſagement penſé que ce qu'il dit de la juſtice que la richeſſe ſe rend à elle-même du cœur des avares, & de la vengeance qu'elle en tire, de ce que malgré ſa nature, qui eſt de ſe communiquer à pluſieurs, ils ne laiſſent pas de la reſſerrer dans une étroite & dure captivité?

Aux richeſſes font grans laidures * Vers 5399.
Quant ils leur ôtent leurs natures : * Des honneurs.
Leur nature eſt qu'ils doivent courre,
Pour les gens aider & ſecourre,
Sans eſtre à uſures preſtées,
A ce les à Dieu apreſtées.
Si les ont en priſon répoſtes * * Miſes
Mais les richeſſes de tels hoſtes,
Qui mieulx ſelon leurs deſtinées,
Deuſſent être après eulx trainées,
S'en vengent honorablement ;
Car après eulx honteuſement,

Les

Les trainent, deboutent & hercent *
De trois glaives les cueurs leurs percent :
Le premier est travail d'acquerre,
Le second qui les cueurs leur serre.
Si est qu'aucún si ne leur emble *
Quant ils les ont mises ensemble,
Dont s'esbahissent sans cesser ;
Le tiers est douleur du laisser,
Comme je t'ai dit ci-devant,
Malement s'en vont decevant.
Ainsi pecune se revanche,
Comme Dame très-noble & franche,
Des Serfs qui la tiennent enclose ;
En paix se tient & se repose,
Et fait les malheureux veiller,
Et soucier & travailler.
Sous pieds si court les tient & dompte,
Qu'elle a honneur & eux la honte.
Et le torment & le dommaige,
Qui en angoissent leur couraige.

* Brisent.

* Enleve.

Ne trouve-t-on pas du tour & beaucoup de sens dans l'explication qu'il donne à cette maxime vulgaire, que les

les honneurs changent les mœurs ; maxime qu'il croit aussi fausse, qu'elle étoit commune de son tems, & qu'elle l'a encore été depuis. Voici ce qu'il en dit :

Et se dit l'en une parole, Vers 6527.
Communément qui est moult fole.
Et la tiennent aucuns à vraye,
Par leur fol sens qui les devoye ;
Que les honneurs, les mœurs remuent ; * * Changent.
Mais ceulx mauvaisement arguent,
Car honneurs ne sont pas muance * * Changement.
Ains sont signes & démonstrances.
Quels meurs en eulx devant avoyent,
Quant ès petits estas estoyent.
Et qu'ils ont les chemins tenus,
Par quoi sont ès honneurs venus.

Enfin si je ne craignois de charger cette Préface, ou de fatiguer un Lecteur par l'excessive longueur de ces extraits, on verroit qu'outre la morale on trouve encore dans ce Roman une politesse de mœurs qui fait honneur à notre nation, parvenuë il y a plus de

quatre siecles à ce point où ne sont pas encore arrivées la plûpart des nations voisines. Il y a même des traits de politique, des caracteres, des portraits, des maximes, des regles de conduite, des vérités philosophiques, des sentimens : & tout cela fait bien sentir qu'on avoit raison de le regarder en son tems comme un Livre essentiel pour l'usage de la vie civile, parce qu'il en est peu où l'on trouve en même-tems une si grande variété de choses nécessaires, utiles & agréables.

Chimie dans ce Roman.

Je ne parle point ici des principes de chimie qu'on a prétendu apercevoir dans le Sermon de *Genius* Chapelain & Confesseur de Dame Nature. Il n'est pas encore bien décidé si toute l'obscurité philosophique qui se rencontre en cet endroit n'est pas une Satyre du Prédicateur, qui pour se faire admirer de la populace, auroit dit de propos déliberé des choses inintelligibles ; le peuple dans tous les tems n'ayant jamais estimé de ces actions publiques que ce qu'il n'en sçauroit comprendre, & méprisant les plus belles choses dès qu'on

Digitized by Google

qu'on s'abaisse, jusqu'à les lui rendre trop claires & trop sensibles. Cependant il faut avoüer que l'Auteur paroit ailleurs fort incliné vers la chimie du grand œuvre ou la transmutation des métaux.

Economie & ordre de ce Roman.

C'est donc ici un Roman, mais il n'est pas fait avec la conduite & l'ordonnance que prescrivent les régles de l'art. C'est même encore un Poëme, mais qui ne tient rien de ce que nous apellons héroïque. On lui a cependant donné le nom de Poëme, parce qu'on y trouve des Vers mesurés & rimés ; il ne faut pas en Poësie y chercher autre chose. C'est un Roman, parceque c'est une histoire controuvée & imaginée, autant pour détourner de l'amour que pour en donner les regles. Mais cette invention n'a rien de ce qu'on cherche aujourd'hui dans ces ouvrages, c'est-à-dire, un fond de vrai-semblance qui feroit quelquefois croire ou souhaiter au moins que le tout fut véritable. Le merveilleux y est absurde ; cependant l'absurde ne laisse pas d'être instructif ; mais il faut

Digitized by Google

le pardonner à nos Peres, ils ne pouvoient pas mieux faire. Il y a néanmoins un ordre dans ce Roman; les choses y vont toujours par degrés & avec une sorte de proportion. Ainsi la vraie conclusion n'est pas au commencement de l'ouvrage comme dans les Amadis. Il y a un ordre plus naturel & mieux marqué; car plus l'Amant va en avant, plus il s'engage & fait de pas vers la conclusion réelle, qui ne vient qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Cela se trouve chargé d'incidens dont quelques-uns sont assez ingénieusement amenés au sujet, d'autres y sont jettés sans qu'on en sache la raison: les histoires sur tout y sont placées d'une maniere si extraordinaire, que tout autre endroit que celui où elles sont leur auroit également convenu.

Style de ce Roman.

Notre Langue ne faisoit que sortir de la Barbarie qui lui étoit restée des Langues Celtique & Theudesque lorsque ce Roman fut commencé. Ainsi on doit regarder comme une espece de prodige,

dige, d'y voir régner avec l'ordre si naturel de notre langage, si peu de termes étrangers & barbares. Je dirai même que contre l'ordinaire des Poëtes de ces premiers tems, on y trouve très-peu de manieres basses & populaires, qui sont très-souvent des marques ou du peu d'éducation de nos premiers versificateurs, ou du peu de choix qu'ils aportoient dans leurs amitiés particulieres. Les Proverbes qui sont ordinairement le patrimoine de la populace, sont employés ici d'une maniere assez distinguée & assez noble pour faire croire que leur Auteur avoit plus de fréquentation à la Cour que parmi le Peuple. Il a même écarté tous ceux qui portoient avec eux des idées communes & mécaniques, ce que n'ont point fait la plûpart de nos premiers Auteurs, qui mettoient tout en œuvre bon & mauvais, dans la fausse persuasion que c'étoit l'unique moïen de plaire à tout le monde.

Il faut avoüer cependant que pour le fond du style il se trouve quelques differences entre les premiers Manuscrits de cet ouvrage & ceux des derniers tems; mais il y en a davantage entre les Manuscrits & les Imprimés:

 ordi-

ordinaires ; il est bon de donner ici quelques éclaircissemens sur ces differences. Comme ce Roman étoit le Livre des Courtisans, comme il étoit d'un usage ordinaire & pour ainsi dire journalier ; on s'apliquoit toujours dans les copies nouvelles qui s'en faisoient de le rendre conforme au langage ordinaire de la Cour, & quelquefois même au style des Provinces où on le copioit ; c'est ce qu'observe *Etienne Pasquier* au Livre VIII. de ses Recherches, chap. 44. *Pareille faute*, dit-il, *trouvons-nous aux anciens Manuscrits de notre Roman de la Rose, en chacun desquels le langage françois est tel, qu'il étoit lorsqu'ils furent copiés, hormis la rime des Vers ausquels ils ne purent donner aucun ordre. Voire y trouverez-vous je ne sçai quoi du ramage de ceux qui en furent Copistes ; je veux dire de leur Picard, Normand, Champenois, qui sont choses ausquelles le Lecteur doit avoir égard premier que d'y interposer son jugement.*

Mais ces changemens ne parurent sensibles qu'au commencement du xv. siécle. Notre Langue ayant pris alors plus de perfection & de politesse qu'elle n'en avoit auparavant, on aperçût ai-

sé-

ſément la difference d'un ouvrage fait à la fin du XIII. ſiécle d'avec le même ouvrage écrit au commencement du XV. Et ce fut vers ce tems-là que ſe firent les premieres corrections du Roman de la Roſe, ſoit en éloignant des termes qui commençoient à n'être plus du bel uſage, ſoit en réformant l'ortographe qui tenoit encore quelque choſe de la Langue Germanique, pour prendre celle que nous avons aujourd'hui, qui s'eſt maintenuë avec aſſez d'uniformité depuis 300 ans. Tout le XV. ſiecle aporta peu de changemens à notre Langue, ainſi le Roman ne ſouffrit dans ce tems aucune altération ſenſible : mais le renouvellement des Lettres, & plus que tout cela les Dames qui commencerent à primer à la Cour ſous Loüis XII. & François I. produiſirent un changement merveilleux dans notre Langue. On s'accommoda pour le tour & l'arrangement à la délicateſſe de leurs oreilles ; on éxila derechef tout ce qui portoit avec ſoi quelque ſorte de rudeſſe ; on chercha même de nouveaux mots & de nouvelles façons de parler plus douces & plus gracieuſes que les antiques, pour les ſubſtituer à la place de

celles que l'on mettoit hors de rang.

Ce fut vers ce tems que parurent les premieres Editions du Roman de la Rose, & l'impression occasionna la deuxiéme correction que l'on s'avisa d'y faire. Ainsi les premiers imprimés qui sont tous en caractere gothique, ne different que très-peu des derniers manuscrits du XV. siecle, mais la diference est sensible avec ceux du XIV. parce qu'il y eut de l'une à l'autre une double correction.

Ce Livre ayant repris vigueur sous le régne de François I. *Clement Marot* qui étoit le bel esprit banal de la Cour, prit la résolution de le réimprimer. Il le fit en 1527. avec des changemens si considérables que cela fut moins pris pour une correction, que pour une véritable altération d'un texte qu'il auroit dû respecter. Dans la pensée donc de lui donner un tour plus françois, il hasarda d'en refaire beaucoup de Vers, d'en ajouter quelques-uns, d'inserer des gloses dans le texte, enfin d'en faire comme de son propre ouvrage; hardiesse que *Pasquier*, quoiqu'ami de Marot, ne put s'empêcher de regarder depuis comme une témerité condamnable. Cette Edition

parue

Digitized by Google

parut d'abord *in Folio* en caractere gothique l'an 1527. & depuis on l'a réimprimé en 1529. Cette derniere Edition qui est de Galliot du Pré, est la seule que l'on ait fait en caracteres romains, ou lettres rondes. Jean Longis réimprima ce Livre pour la troisiéme fois, mais toujours également corrompu. Cette troisiéme Edition qui est de l'an 1537. se fit en caracteres gothiques comme toutes celles qui avoient paru avant 1529. & depuis ce tems l'avidité des Libraires ne leur a pas même fait naître l'envie de le publier de nouveau, malgré la rareté & le prix excessif des premiers exemplaires.

Versification de ce Roman.

Ou je me trompe, ou c'est ici le lieu de dire un mot de la versification de ce Roman, & même de celle de nos premiers Poëtes. Il ne faut pas croire que l'on n'ait commencé à rimer en France que vers l'an 1250. comme l'a prétendu Petrarque. La rime est chez nous plus ancienne au moins d'une centaine d'années. Le *Roman d'Alexandre* commencé par *Eustace* & continué par *Alexandre Paris*,

remonte au milieu du xii. ſiecle. Il n'eſt pas même certain que ce ſoit le premier de nos Poëtes ; car il n'eſt pas vrai-ſemblable que pour eſſai de notre verſification on ait commencé par un grand Poëme. Cette conjecture eſt fondée ſur ce qu'on dit de *Pierre Abelard*, qu'il avoit fait autrefois des Chanſons amoureuſes qui faiſoient les délices de ſon tems ; cette date qui eſt poſtérieure de peu d'années à l'an 1100 fait voir que l'on a verſifié & par conſéquent rimé parmi nous au commencement du xii. ſiecle. Il feroit très-glorieux à la rime de tirer ſon origine d'un auſſi grand perſonnage ; mais je la crois beaucoup plus ancienne ; & l'on ſe tourmente inutilement pour ſçavoir de qui nous la tenons. Je me perſuade que comme il y a toujours eu des Poëtes dans la nation, il y a toujours eu de la rime ; c'eſt le caractere de toutes les anciennes Langues du Nort, telle que la nôtre étoit dans ſes commencemens, de diſtinguer leurs Vers non-ſeulement par la meſure, mais encore par la rime ; & je m'imagine que c'eſt de nous que les Latins des ſiecles barbares ont tiré la rime qu'ils ont introduite dans

la

la plûpart des Hymnes de l'Eglise.

Ce qui nous est donc connu de ces premiers tems de notre Poësie sont les Vers Alexandrins, c'est-à-dire, de douze syllabes pleines, qui ont pris leur nom du Roman d'Alexandre dans lequel ils furent employés. Mais comme l'harmonie de notre Langue n'étoit pas encore assez formée pour réüssir dans cette nature de Vers qui en éxige beaucoup, ils eurent moins de succès que les Vers de huit syllabes, dont on s'est servi depuis dans la plûpart des ouvrages. Il y a même une raison qui paroît avoir donné un grand cours à ces derniers Vers : notre premiere Poësie étoit moins des Vers que de la Prose rimée, & nos premiers Auteurs étoient plutôt des versificateurs que des poëtes ; ainsi les Vers de huit syllabes s'accommodoient beaucoup mieux à leur maniere de versifier qui demandoit plus de facilité que d'élevation.

Ce sont les Vers que nos anciens Romanciers ont le plus employés ; cela n'a pas néanmoins fait négliger entierement les Vers Alexandrins. Jean de Meun lui-même qui s'étoit familiarisé avec les Vers de huit syllabes,

s'est servi des autres dans son Codicille ; mais on n'y trouve pas cette correction & cette aisance qu'on voit régner dans la versification de son Roman.

L'on étoit dans ces premiers tems si exact sur la rime, que souvent pour la satisfaire l'on estropioit ou l'on changeoit les mots de notre Langue. Ainsi Jean de Meun ne fait pas difficulté de mettre *adultire* pour *adultere*, & *reculier* pour *reculer*, parce qu'il s'agissoit par l'un de rimer à *dire*, & par l'autre à *séculier*. Il s'est avisé même pour plus de facilité de couper un mot en deux : c'est à la vérité la seule fois que j'ai remarqué cette licence. La voici pour la singularité :

Vers 20920. N'onc preterit, present n'y fu,
Et aussi vous dy que le fu-
Tur n'y aura jamais presence,
Tant delectable est permanence.

Ces sortes de licences ou négligences, comme on voudra les nommer, n'ont pas empêché que l'on n'ait autrefois estimé ce Livre, & les gens d'esprit ne doivent pas aussi pour cela lui re-

refuser la préference qu'il mérite sur les Poëtes de son tems.

Critiques de ce Roman.

Mais la considération des illustres adversaires qu'a eu ce Roman, me détermineroit seule à lui donner plus d'estime qu'aux autres. Comme il n'y a que les gens sans mérite qui ne soient pas dignes d'avoir des ennemis ; il n'y a que les ouvrages médiocres, sans goût & sans élévation, qui n'ayent pas l'honneur d'être contredits Heureusement le Roman de la Rose a eu des contradicteurs : *Gerson* Chancelier de l'Eglise de Paris & la plus grande lumiere de cette Université écrivit contre ce Poëme. Je n'ambitionnerois la gloire d'être Auteur que pour avoir d'aussi célébres Antagonistes ; il ne l'attaque que du côté des mœurs, mais c'est une bagatelle. Peut-être n'en avoit-il pas pénetré le sisteme & l'économie ? *Jean de Meun* eut encore un illustre adversaire en la personne de *Martin-Franc* Secretaire du Pape Felix V. C'est contre ce Roman qu'il écrivit le *Champion des Dames* ; livre dans lequel, outre une Poësie

assez

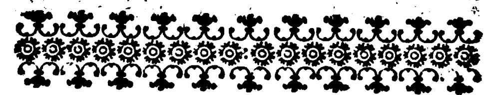
assez châtiée pour le tems ; on trouve encore beaucoup de singularités & même des lumieres historiques ; pour qui sçait bien les mettre en œuvre.

Roman de la Rose moralisé.

Enfin on a fait l'honneur tout entier à ce Roman : on l'a moralisé & mis en Prose. C'étoit en partie le goût du tems, mais sur-tout c'étoit celui de *Jean Molinet* Chanoine de Valencienne & Historiographe de Maximilien I. Jean de Meun avoit donné ce Roman comme un Livre joyeux, Jean Molinet en vouloit faire un Livre de piété.



PRE-



PREFACE

DE

CLEMENT MAROT

Sur le Roman de la Rose de l'Edition gothique, in Folio Paris 1527. In octavo, Lettres romaines, Paris Galliot Dupré 1529. Et in octavo, Lettres gothiques Paris de Jean Longis 1537.

Exposition morale du Roman de la Rose.

S'IL est ainsi que les choses dignes de mémoire pour leur profit & utilité, soient à demeurer perpétuellement sans être du tout assopies par trop longue saison & l'abileté de temps ca-

Digitized by Google

caduc & transitoire, l'esguillon & stimulement de juste raison & non simulée cause m'a semont & enhorté comme tuteresse de tout bien & honneur à réintégrer, & en son entier remettre le Livre qui par long-temps devant cette moderne saison, tant a été de tous gens d'esprit estimé, que bien l'a daigné chascun veoir & tenir au plus haut anglet de sa Librairie, pour les bonnes sentences, propos & dits naturels & moraux qui dedans sont mis & inserez. C'est le plaisant Livre du Rommant de la Rose, lequel fut poëtiquement composé par deux nobles Auteurs dignes de l'estimation de tout bon sens & loüable; sçavoir, Maistre Jehan de Meung & Maistre Guillaume de Lauris. Cestuy Livre plaisant a été auparavant par la faute, comme je croy, des Imprimeurs assez mal correct, ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer; car l'ung & l'autre peult être cause de son incorrection, pour laquelle chose restituer en meilleur estat & plus expédiente forme pour l'intelligence des Lecteurs & Auditeurs,
non-

nonobstant là foiblesse du mien petit entendement & indignité de rural engin, ay bien voulu relire ce present Livre dès le commencement jusques à la fin, à laquelle chose faire fort laborieuse me suis employé & l'ay corrigé au moins mal que j'ay peû, y adjoustant les quottations des plus principaux notables & auctoritez venant à propos sans le mien voulentaire consentement, comme debvez entendre, & pour autant qu'on pourroit dire, comme jà plusieurs ont dict, que ce Livre parlant envain de l'Estat d'amours, peult estre cause de tourner les entendemens en mal, & les appliquer à choses dissoluës à cause de la persuasible matiere de fol amour dedans tout au long contenuë, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrisse de tout mal & marastre de vertu, est moteur d'icelui propos, tout honneur sauvé & prémis; je réponds que l'intention de l'Acteur n'est point simplement & de soy-même mal-fondée ne mauvaise: car bien peult-être que ledict Aucteur ne gettoit pas seullement son penser

&

& fantaisie sus le sens littéral, ains plustost attiroit son esprit au sens allégoric & moral, comme l'ung disant & entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dis affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir fait; & si celluy Aucteur n'a ainsi son sens réglé & n'est entré sous la moralle couverture pénétrant jusques à la moralle du nouveau sens misticq, toutes-fois l'on le peult morallement exposer & en diverses sortes. Je dis donc prémierement que par la Rose, qui tant est appettée de l'amant est entendu l'estat de sapience, bien est justement à la Rose conforme pour les valeurs, doulceurs & odeurs qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile pour les empeschemens entreposez ausquels arrester ne me veulx pour le present. Et en cette maniere d'exposer, sera la Rose figurée par la Rose Papalle qui est de trois choses composée; c'est assavoir d'or, de muscq & de basme, car vraye sapience doibt estre d'or, signifiant l'honneur & révérence que nous devons à Dieu le Créateur; de muscq à cause

de

de la fidélité & justice que devons avoir à nostre prochain, & de basme quant à nous-mêmes entant que devons tenir nos ames cheres & précieuses ; comme le basme pur & cher sur toutes les choses du monde ; secondement, on peult entendre par la Rose l'estat de grace, qui semblablement est à avoir difficile non pas de la part de celui qui la donne, car c'est Dieu le tout-puissant ; mais de la partie du pécheur, qui toujours est empesché & eslongné du collateur d'icelle ; ceste maniere de Rose spirituelle, tant bien spirant & réfragant, povons aux Roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa premiere forme le grant Apulée, selon que l'on escript au Livre de l'Asne d'or ; quand il eut trouvé le Chappelet de fleurs de Rosier pendant au Sistre de Céres Déesse des Bleds ; car tout ainsi que ledit Apulée qui avoit été transmué en Asne retrouva sa premiere figure d'homme sensé & raisonnable, pareillement le pécheur humain faict & converty en beste brute, par irraisonnable similitude reprent son estat premier d'innocence par la grace
de

Digitized by Google

de Dieu qui lui est conferée, lorsqu'il trouve le Chappelet ou Couronne de Roses, c'est à sçavoir l'estra de pénitence pendu au doulx Sistre de Céres. C'est la doulceur de la misericorde divine. Tiercement, nous povons entendre par la Rose la glorieuse Vierge Marie pour ses bontez, doulceurs & parfections de grace desquelles je me tais pour le present. Et sachez que ceste virginale Rose n'est aux Herectiques facille d'avoir, & n'y eust-il seullement que malle-bouche qui les empesche d'approcher de sa bonté, car ils ont mal d'elle parlé, voulans maculer & dénigrer son naturel honneur, en disant qu'il ne la fault saluer & appeller Mere de pitié & misericorde : C'est la blanche Rose que nous trouverons en Hierico, plantée, comme dit le Saige : *Quasi plantatio Rosæ in Hierico.* Quartement nous povons par la Rose comprendre le souverain bien infini & la gloire d'éternelle béatitude, laquelle comme vrais amateurs de sa doulceur & amenité perpétuelle, pourrons obtenir en évitant les vices qui nous empêchent, & ayant secours des

vers

vertus qui nous introduiront au verger d'infinie lyesse, jusqu'au Rosier de tout bien & gloire qui est la béatifique vision de l'essence de Dieu. Ce Rosier peult être figuré non pas aux Roses de Pestum en Italie qui florissent deux fois l'an, car c'est peu souvent ; mais à la Rose que presenta au saige Roy Salomon la noble Reyne de Sabba Ethiopienne, comme nous lisons, & appert au Livre de ses problemes & des questions qu'elle lui demanda pour éprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillée que son sens défailloit en elle, selon qu'il est escript au Livre des Roys. Elle prit deux Roses desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement & l'autre procédoit par simulation : car elle l'avoit faicte sophisticquement & par art bien ressemblant à la Rose naturelle, tant estoit subtillement ouvrée. Voilà, dit-elle, deux Roses devant vostre pacificque Majesté presentes ; dont l'une vrayement est naturelle, mais l'autre non. Pourtant dites-moy, Sire, qui est la naturelle Rose, montrez-là-moy avecques le doy. Salomon ce voyant

Digitized by Google

voyant feit apporter aucunes mouches à miel, pensant & considérant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles, que lesdictes mouches, selon leur propriété, iroient incontinent à la Rose naturelle, non pas à la sophisticquée: car tels oyselets célestes, plaisans & mellificques, desirent & appétent les doulces fleurs sur toutes choses. Parquoi il monstra à la Royne la vraye Rose, la décernant de l'autre qui estoit faicte de senteurs contrefaisans nature. Celle Rose naturelle peult donc signifier le bien infini & & vraye gloire céleste, qui point n'est sophisticque ne decepvable, comme la gloire du monde present qui nous deçoit entant que nous cuydons qu'elle soit vraye; mais non est. Doncques qui ainsi vouldroit interpréter le Rommant de la Rose, je dis qu'il y trouveroit grant bien, profit & utilité cachez sous l'escorce du texte qui pas n'est à desprifer; car il y a double gaing, récréation d'esprit & plaisir délectable quant au sens littéral, & utilité quant à l'intelligence moralle; Fables sont faictes & inventées pour les

Digitized by Google

les exposer au sens misticque, parquoy on ne les doit contemner: Si le grant Aigle, duquel parla Ezéchiel, quant il dit : *Aquila grandis magnarum allarum plena plumis & varietate venit ad Libanum & tulit Medullam Cedri*, qui tant avoit estendu son volatif plumaige se fust seullement arresté sus l'escorce du Cedre, quant il volla au Mont du Liban point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre : mais s'en fust envain retourné & eust perdu son vol. Semblablement si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens littéral, nous n'aurions que le plaisir des Fables & Histoires, sans obtenir le singulier proffit de la mouelle neupmaticque, c'est assavoir venant par l'inspiration du Saint Esperit quant à l'intelligence moralle. Qui ne penseroit sinon au sens littéral ? Encores y a-t-il grant proffit pour les doctrines & diverses sciences dedans contenuës, car néantmoins que le principal soit ung train d'amours : toutesfois il est confit de bons incidens, qui dedans sont comprins & alléguez, causans maintes bonnes disciplines. Les Phi-

Philosophes naturels & moraux y peuvent apprendre ; les Théologiens, les Astrologues , les Géométriens , les Archimistes , faiseurs de mirouers , Paintres & autres gens nais sous la constellation & influence des bons astres , ayans leur aspect sur les ingénieux & autres qui desirent sçavoir toutes manieres d'arts & de sciences.



VIE

Digitized by Google

VIE
DE
JEAN CLOPINEL,
DIT
DE MEUNG.

Par ANDRE' THEVET.

ENCORES que l'ancienne rimaille, dont autres-fois s'est servi celui dont je fais la Vie, semble avoir effacé le reste de la mémoire qui nous pouvoit rester de son ouvrage : Si suis-je bien contant de retirer de la prison d'oubly la loüange, que plusieurs gens blessés du cerveau, malicieusement ont voulu par calomnies altérer dans les Chartres de mesdisance : ne recognoissans pas ce qui a esté fort bien remarqué par le Chroni-

Digitized by Google

niqueur d'Aquitaine, qu'il a été Docteur en (1) Theologie; & véritablement aussi font tort à tout le Corps de sa compaignie, quant ils veulent le mettre non pas entre la menuë populace seulement, mais parmi les plus des-esperés ennemis d'honesteté. Je les prierois volontiers de me dire pourquoy le Prieur de Saloin le represente bien vestu d'une robe ou chappe fourrée de menu ver, il faut bien qu'il le tint pour un homme de remarque, que ceux qui voudroient volontiers nous faire croire, qu'à cause de son nom *Clopinel*, il a esté pietre & misérable. Mais d'autant que (selon le commun Proverbe) l'habit ne fait pas le Moyne, par ses dicts & escripts je veux faire entendre à un chacun, qu'il n'alloit point tant trainant sa jambe, qu'il ne sçeust bien s'avancer devant ses compaignons. Quand nous n'aurions que le ROMAN DE LA ROSE, encore faudroit-il recognoître en luy une merveilleuse adresse, quoyqu'il n'ait esté le premier qui y ait donné le

(1) On a raison de douter si Jean de Meun a été Docteur en Theologie.

le premier coup ; ains *Guillaume de Lorris*, qui n'ayant pû conduire à ſa fin ſon diſcours, quarante ans après ſa mort fut ſecondé par Jean Chopinel, comme on voit par ſes Vers que j'ai inſeré ici.

Et puis viendra Jean Chopinel,
Au cœur joly, au corps Iſnel,
Qui naiſtra ſus Loire à Meung.

Et peu après encores,

Il aura le Romans ſi chier,
Qu'il le voudra tout parfournir,
Se temps & lieu luy peut venir ;
Car quant Guillaume ceſſera,
Jean ſi le recommencera
Après ſa mort, que je ne mente
Au tres-paſſé plus de quarante.

Pluſieurs ont voulu imiter ce Romans de la Roſe, & entre autres Geofroy Chaucer Anglois, qui en a composé un qu'il intitule : *The Romant of the Roſe* ; lequel, au raport de Balæus, a eſté tiré du Livre de

l'Art d'aimer de Jean Mone, qu'il il faict Anglois. Je conjecture qu'il entend noſtre Jean de Meung, encores qu'il le face Anglois, d'autant que n'eſt aiſé à croire qu'un Anglois oſa ſe hazarder à une telle œuvre, quoy que les termes ne ſemblent que trop rudes maintenant, ſi eſtoient-ils bien riches pour lors. Et quoy qu'on conſidere les traicts qui ſont romancés par Clopinel, je ne puis eſtimer que ceux qui les contempleront n'admirent l'adreſſe de ce Poëte, qui ſouz des termes envelopez & couverts, a aſſez clairement exprimé la vérité, à qui la vouloit entendre. Je ſçais bien qu'il y a eu quelques Lecteurs chagrins & importuns, qui ont voulu ſe formaliſer de la licence qu'ils trouvent dans ce Roman; de maniere que par des Ecrits publics, ils ont voulu blaſmer & le Livre & l'Autheur: il s'en eſt même trouvé un entre les autres, qui s'eſt tellement abandonné à ſa colere, qu'il a dit que pluſtot il croiroit que Judas fut ſauvé que le pauvre Jean Clopinel. L'occaſion, ſur laquelle ſe fondoient ces rechignés controlleurs, eſt qu'ils voyoient que ce Livre trottoit par les mains de la

No-

Nobleſſe & principalement des Courtiſans, & en eſtoit mieux reçeu que les advertiſſemens de dévotion, pieté & amour divin. Cela fit que pour les en dégouſter ils s'armerent contre la Roſe, jetterent plusieurs execrations, qui quant tout ſera bien eſpluché, ſeront plus ineptes que neceſſaires. Auſſi l'effećt a bien monſtré qu'ils ne ſçavoient quelles eſtoient les vertus & propriétés de la Roſe, telles qu'encores que par le dehors elle pique, elle a néanmoins au dedans une fort ſinguliere & ſouveraine odeur. De fait, je paſſeray volontiers condemnation que Clopinel s'émancipant ſouz le paſſe-droit que la Poëſie ſe veut attribuer, s'eſt peut-être plus ſouvent, que beſoin n'eut eſté, laiſſé eſgarer en vains & ridicules diſcours; qu'il a quelques-fois tróp piqué quelques-uns, & finalement qu'il n'a gardé la modeſtie qui eut eſté bien requiſe, mais que pour cela il ait falu d'un plain ſaut le prendre au collet pour le terraſſer; il n'y a point aparence. Pourquoi n'ont-ils foudroyé ſur les laſcivetés d'un Martial, d'un Ovide & d'autres Poëtes, tant Grecs que La-

tins, lesquels ont bien autrement gazoüillé de l'amour que n'a faict ou de Lorris ou Clopinel. Ce qui donne couleur à ceste censure, est que desja Clopinel, pour avoir esté trop libre en ses paroles, faillit à avoir le foüet des Dames de la Cour, contre lesquelles il avoit escrit ces Vers :

Toutes estes, serés, ou fustes
De faict, ou de volunté, putes.
Et qui très-bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit.

Premierement, je pourrois alléguer l'incapacité du Jugement, qui quelque ignominieux qu'il eut sçeu estre, ne pouvoit emporter aucune note d'infamie contre ce pauvre criminel, qui à tout événement pouvoit demander son déclinatoire devant Juges qui eussent esté receuz & admis au Siege de justice par les Loix. Or il est tout notoire que l'estat de judicature, aussi-bien que la prestrise est viril ; & partant que les Dames en sont forbannies. En après la condemnation n'estoit pas d'avoir le foüet des mains de l'Exé-

l'Exécuteur de justice. Cela feroit contre tout droict, que les Parties plaintives chastiassent elles-mêmes ceux qui les auroient interessés. Et en outre feroit blesser la grandeur, honeurs & dignité des Dames, qui eussent esté bien maries d'avoir voulu empoigner le foüet pour servir en tel office. Mais qu'est-il besoin de disputer sur l'exécution, puisqu'il en obtint la surseance par une ruse, laquelle estant gaillarde & gentille ; je suis bien contant de la proposer icy. Doncques Maistre Jean de Meung ayant esté amené à la Cour par quelques Gentils-hommes, lesquels, pour gratifier aux Dames, avoient promis le leur livrer, & n'empêcher qu'il ne leur fit réparation de l'injure qu'elles alleguoient leur avoir esté faite, fut resserré dans une chambre. Après fut presenté aux Dames ; la plus hardie desquelles commence à lui remonstrer qu'au Roman de la Rose il avoit introduit un jaloux qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes, & trop témérairement avoit lasché sa plume pour escrire les Vers que j'ay cy dessus recités. De maniere qu'à son dire,

il n'y a Dame qui ne ſoit putain, ne l'ait été, ou ne veüille l'eſtre, qui eſt trop ouvertement deſchirer l'honneur, pudicité & chaſte intégrité des Dames. Ençores que telle inſolence méritaſt très-griefve peine, & qui ne pourroit pourtant eſgaler à ce qu'il a mérité ; il eſtoit dict & arreſté qu'il ſeroit foüetté des Dames, qui là aſſiſtoient, tenant chacune une poignée de verges. Clopinel, encores qu'il ne fut de bas or, ſi craignoit-il la touche ; & partant après avoir quelque tems penſé en ſoi-même, voyant que ſon aage ne pouvoit eſmouvoir les Dames à miſericorde, & d'autre coſté le nombre ſi grand de poignées, pour deſcharger ſur ſon dos, preſſé qu'il ſe vit de ſe dépoüiller, humblement les requit lui vouloir octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit remiſſion du chaſtiment, qu'elles entendoient (à tort) prendre de luy ; ains l'avancement. Ce qui luy fut accordé, non ſans grande difficulté, & n'eut eſté le reſpect des Gentils-hommes qui intercederent pour luy ; il étoit fruſtré de ſon eſpoir. Alors, dit-il, je vous prie, Meſdames

mes, puisque j'ai trouvé tant de graces envers vous, que ma demande est interinée, que la plus forte Putain de votre compagnie commence la premiere & me donne le premier coup. Ma Requeste est juridique, d'autant que je n'ay parlé que des meschantes, foles & mal-advisées; par ce moyen lia les mains à toute la compaignie. Elles se regardoient l'une l'autre pour sçavoir qui auroit l'honneur de commencer, mais n'y en eut pas une, quoy qu'elles eussent toutes bien envie de l'estriller, qui se hazardast de le toucher. Clopinel, joyeux de ce nouveau incident, eschapa & apresta matiere aux Gentils-hommes de se gaber (ou moquer) des Dames, lesquelles au lieu de luy porter honneur & révérence, vouloient trop rudement l'outrager. C'étoit bien-loin de faire comme Marguerite fille de Jaques, premier du nom, Roy d'Ecosse & femme du Dauphin, qui fut depuis le Roy Loüis unziéme du nom, laquelle comme elle passoit par une sale, où estoit endormy Alain Chartretier, Secretaire du Roy Charles septiesme, homme Docte, Poëte & Orateur élégant

Digitized by Google

gant en la Langue françoiſe, l'alla baiſer en la bouche en preſence de ceux de ſa ſuite. Et comme quelqu'un de ceux de la compaignie lui eut répondu, qu'on trouvoit eſtrange qu'elle eut baiſé un homme ſi laid : elle reſpondit, je n'ay pas baiſé l'homme, mais la bouche, de laquelle ſont iſſus tant & excellens propos, matieres graves & ſentences dorées. Ce n'eſt pas qu'il ſe laiſſaſt emmuſeler (comme ſes Ecrits le juſtifient) non plus que Clopinel : mais ceſte vertueuſe Princeſſe cheriſſoit & admiroit ceux qui doctement déchifroient la vérité.

Quant au tems auquel vivoit notre Jean de Meung, n'eſt pas aiſé de pouvoir le vérifier préciſément. Toutefois eſt loiſible de conjecturer par l'Epiſtre liminaire, qu'il a mis au commencement du Livre de Boece de la Conſolation, à peu près en quel temps il a veſcu : " *A ta Royale Majeſté*, dit-,, il, très-noble Prince par la Grace ,, de Dieu Roy des François, Philippes ,, le Quart ; je Jean de Meung, qui ,, jadis au Romans de la Roſe, puiſque ,, jalouſies ont mis en priſon Bel-ac-,, cueil, enſeigné la maniere du Chaſ-

,, tel

„ tel prendre, & de la Rose cueillir :
„ & translaté de Latin en François, le
„ Livre de Vegece de Chevalerie &
„ le Livre des Merveilles de Hirlan-
„ de : & le Livre des Epistres de
„ Pierre Abeillard & Helois sa fem-
„ me : & le Livre d'Aelred, de spi-
„ rituelle amitié : envoye Ores Boëce
„ de Consolation, que j'ai translaté en
„ François, jaçoit ce qu'entendes bien
„ Latin. Or ce Philippes le Quart commença à régner l'an douze cens quatre-vingt & six, & régna vingt-huit ans. Et du depuis il presenta son Livre intitulé le Dodecaedron au Roy Charles cinquiesme du nom, lequel commença son régne l'an mil trois cens soixante-quatre, de maniere que j'infere qu'il a esté aagé d'environ quatre-vingt tant d'années, & a esté contemporain de Dante Poëte Italien, qui vivoit l'an mil deux cens soixante-cinq. Ce qui donne de la peine en ce calcul est, qu'il n'est pas croyable que le Roman de la Rose ait esté buriné par quelque jeune cerveau, de maniere que si Clopinel a esté d'aage meur & rassis quand il reprint l'œuvre délaissée par de Lorris, il s'ensuit

qu'il

qu'il n'ait pas atteint jusqu'au régne de Charles : autrement auroit-il atteint pour le moins six-vingt tant d'années. Pour ceste occasion aucuns ont desavoüé l'œuvre du Dodecaedron, qui ne peuvent se persuader qu'un homme consommé en prudence & abbatu par la longueur d'une vieillesse, ait voulu sur ses derniers jours s'amuser à tels joüets. Quant à moi je ne veux tenir un party ny l'autre, ne pouvant au vray asseurer ce qui en peut estre, néantmoins oserai-je bien dire qu'il n'est point inconvénient que Clopinel y ait mis la main, puisque la gentillesse de l'œuvre ne gist qu'en une promptitude & certaineté des secrets de l'Arithmétique, pour si bien asseoir les renvoys & responses, afin de se raporter aux poincts des dez. Qu'aux Mathématiques Jean de Meung ait esté bien versé appert par son Testament, duquel je veux toucher un mot pour quelques singularités qui y sont remarquables. Ce bon Clopinel estant près de sa fin advisa de testamenter; & par sa disposition derniere, laissa aux Jacobins de Paris un coffre qu'il avoit avec tout ce qui estoit dedans,

dans, commandant ne l'ouvrir qu'il ne fut mis en terre, à charge que les Freres Prefcheurs le feroient enterrer dans leur Eglife : lefquels il avoit desja par le paffé fort haraffés pour la haine commune, qu'en ce tems ceux de l'Univerfité portoient aux Mendiens : Les pauvres Jacobins, foit qu'ils penfaffent que Jean de Meung fur fes vieux jours fe repentoit des algarades qu'il leur avoit aidé à faire, foit pour l'opinion qu'ils avoient que ce laiz enfleroit de beaucoup leurs bouges, enfevelirent Clopinel avec toutes les folemnités au mieux qu'ils peurent, paracheverent fon Service mortuaire. A peine eurent-ils finy l'Office, qu'incontinent ils viennent pour enlever ce coffre beau, diapré, fermé à plufieurs ferrures & fort pefant. Ils faifoient eftat d'avoir des efcus à milliers : mais quant ils furent venus à l'ouverture, ils fe trouverent par la reveuë déçeus d'autre moitié de jufte prix : car au lieu d'or & d'argent n'y trouverent que des pierres d'ardoife, fur lefquelles il tiroit des figures, tant d'Arithmétique que de Géometrie. Tellement en furent irri-
tés

tés ces bons Moines, qu'après avoir long-temps déliberé, enfin s'hazarderent de le déterrer, alléguans qu'il étoit indigne d'estre enterré en leur maison, puisque vif & mourant il se mocquoit d'eux. Mais la Cour de Parlement, advertie de telle inhumanité, par son Arrêt le fit remettre en sepulture honorable dans le Cloistre du Couvent. Je ne doute pas qu'il ne leur ait voulu bailler quelque cassade, ne plus ne moins que M. François Rabelais, homme rare en doctrine, auquel on fit coucher en laiz, articles qui excédoient son pouvoir, & quant on lui demandoit où on puiseroit tout ce qu'il donnoit ; faites, dit-il, comme le Barbet, cherchez, & après avoir dit, tirez le rideau, la farse est joüée, déceda. Toutesfois pour ne détracter des morts, & combien que ce ne soit mon intention de contreroler cest Arrest, sçachant très-bien que la Cour a eu très-juste occasion d'ainsi décerner, je veux bien proposer deux raisons, qui peuvent l'avoir induit à le donner. La premiere est que par les Ordonnances des Empereurs Romains est défendu de refuser d'inhumer un corps

corps sous prétexte de la pauvreté du deffunt, pour cest effet lisons-nous aux nouvelles Constitutions de Justinien, qu'à Constantinople ont esté établis certains lieux & personnages destinez à ensépulturer les corps morts; de maniere que cette seule raison rendoit condemnables les Jacobins. Mais puisque sans chenevis les Chardonnerets ne chantent pas volontiers, comme l'on dit, voyons s'ils n'ont rien eu, & si le laiz a été frustratoire, fraudulent & captieux. Clopinel leur legue son coffre tel qu'il est, avec ce qui est dedans, il sçavoit bien ce qui y étoit. De le vouloir contraindre à exprimer la chose qu'il donne, c'est brider sa volonté : mais on dira que les Jacobins présumoient qu'il fut garny d'escus. Et pour ce donc que le légataire estime qu'un plat d'estain, qui lui a esté laissé par le Testateur, soit d'or ou d'argent, il s'ensuivra que l'heritier sera tenu de lui en donner ou faire forger un chez l'Orfevre. Mais à vostre advis, qui valoit davantage ou un escu, ou bien une figure d'Arithmétique? Je sçais bien que ceux qui ne pensent qu'à la ré-

Digitized by Google

réparation de la cuisine, diront que les escus eussent esté beaucoup plus profitables à ces pauvres freres que l'ardoise géométriquée, & qu'autant pesant d'or ou d'argent comme il y avoit d'ardoises eut faict un gros tas d'escus, mais ceux qui ont le cœur genereux priseront davantage les gentillesses que il avoit tiré sur les ardoises que tout l'or de Gyges, Cræsus, ou Midas, que les sciences libérales, telles que sont les Mathématiques sont à préferer aux méchaniques & principalement à la cuisine. Bien est vrai que quand elle est froide on ne peut aisément continuer de philosopher; mais l'estat, condition & qualité, dont ils avoient fait profession, leur ostoient tous moyens de s'ayder de telles allégations, qui sont plûtost comptes de Mondains, qu'opinions seulement de ceux qui tiennent un degré beaucoup plus eslevé. Finalement je veux que toute sa vie il leur ait fait du pis qu'il ait pû, qu'il se soit moqué d'eux en leur legant des lopins d'ardoise au lieu d'escus, pour cela faloit-il le des-enterrer? Cela est contre le commandement de Dieu,

Dieu, qui nous commande d'aimer nos ennemis. Que s'ils ne se sentoient assez régenerés pour savourer ce saint précepte, au moins devoient ils avoir horreur de se venger sur un mort? Il n'étoit pas hérétique, partant ne pouvoient le tirer hors du sépulchre en desdain du tort qu'il leur pouvoit avoir fait. Ne sçavoient-ils pas bien qu'il est défendu de mes-parler d'un trespassé, non pas seulement de paroles, mais d'effect vouloyent-ils deschirer la renommée de ce pauvre Clopinel? Lequel a esté en telle estime que (comme j'ay dit) l'Anglois Baleus l'a voulu transporter en Angleterre dont n'est merveilles; il est assez coustumier de choisir les plus belles Roses qu'il peut, soit en France, Allemaigne, ou Espaigne, pour en réparer sa Patrie. Mais aussi le plus souvent trouve-t-il qui s'y opose, & par légitimes moyens les revendique. Quoique ce soit encores, est-il contraint de confesser que son Chaucer a pillé (il appelle cela illustrer le Livre de Jean de Meung.) les plus beaux boutons qu'il a pû du Roman de la Rose, pour en embellir & enrichir le sien. Ce

Digitized by Google

que j'ai bien voulu ajoufter, tant pour monftrer, en quoy fe mefprennent les Anglois, qui veulent ravir à noftre France le Romans de la Rofe, que pour faire entendre à un chacun, que, en ce que nous avons mis cy-deffus touchant Clopinel, nous n'entendons le mettre au rang & roole des affronteurs, encore moins taxer les Religieux de Saint Dominique, d'autre que de ce qu'ils fe pourroient avoir laiffé commander par quelques efcervelez, qui les auroient pouffez à fe formalifer d'une chofe qu'ils feroient, autrement, je m'en affure, fafchez de contreroler. Attendu qu'ils fçavent très-bien, que le devoir de pieté les induit à une œuvre accompagnée d'une telle & fi grande humanité. De ma part je prife & honore leur compagnie; mais impoffible eft, que parmy un fi grand nombre qu'ils eftoient, il n'y en ait toujours quelqu'un qui faffe des fautes, & par quelques fois donne un mauvais branfle. Or pour revenir à notre Clopinel, on l'eut peu attaquer d'affronterie, fi on eut trouvé qu'après fa mort il eut efté garny de meubles précieux ou d'efcus, le plus

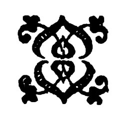
pré-

Digitized by Google

précieux joyau qu'il avoit estoient ces exercices qu'il avoit prins après ces ardoises orbiculaires, il en fait un lais à ceux, lesquels il suplioit entomber son corps, mesurant un chacun à son aulne; & présumant que tout ainsi quil avoit prins plaisir à philosopher, aussi ils se baigneroient à veoir les belles figures mathématiques qu'il avoit là tracées. J'insiste principalement sur ce point, d'autant que je ne suis tenu de respondre pour la liberté de parler où il s'est licentié; non pas que je craigne de tomber au même inconvénient, auquel il pensa être engagé; mais parce que la ruse accorte, qui le garentit de la punition exemplaire, dont il devoit être justicié, & réparer la faute, l'a desgaigé de toute crainte, puisque sur l'exécution de l'Arrest donné à l'encontre de luy, il y a eu une modification accordée du consentement des Juges & Parties au grand contentement du pauvre sentencié. Mais quand j'aurois à porter parole pour Jean de Meung, je ne m'en donneroye pas si grande peine que l'on pourroit penser, d'autant que sans me

Digitized by Google

mettre en charge d'entrer en preuve, je ne voudroye faire targue que de la face du Livre, qui portant sur son frontispice la ROSE, devoit apprendre à toutes ces mescontentes que la Rose n'est point seulement accompagnée d'une souefve odeur, couleur vermeille, blanche & délicate; ains aussi des piquerons qui arment la Rose, & souvent poignent ceux ou celles, qui ou trop près, ou mal à-propos l'approchent de leur nés.



Digitized by Google

LE ROMAN DE LA ROSE.

Cy est le Rommant de la Rose ;
Ou tout l'Art d'Amours est enclose.

Maintes gens dient que en songes
Ne sont que fables & mensonges ;
Mais on peut telz songes songier,
Qui ne sont mie mensongier ;
Ains sont après bien apparant,
Si en puis bien trouver garant
Ung Acteur dénommé Macrobes,
Qui ne tient pas songes à Lobes,
Ainçoys escript la vision
Qui advint au Roy Cipion.
Quiconques cuide ne qui die,
Que ce soit une musardie
De croire que songe adviengne,
Et qui voudra pour fol m'en tiengne ;

Car en droit moy ai-je fiance,
Que songe soit signifiance
Des biens aux gens & des ennuyz,
Que les plusieurs songent par nuytz,
Moult de choses couvertement,
Que on voit puis appertement.
Au vingtiesme an de mon aage,
Au point qu'amours prend le peage
Des jeunes gens couchié m'estoie
Une nuyt comme je souloye,
Et me dormoye moult formant,
Si vy ung songe en mon dormant,
Qui moult fut bel à adviser
Comme vous orrez deviser :
Car en advisant moult me pleut,
Mais en songes onques riens n'eut
Qui advenu du tout ne soit,
Comme l'istoire le reçoit.
Or vueil ce songe rimoyer,
Pour voz cueurs plus fort esgayer ;
Amours le me prye & commande,
Et se nulz ou nulle demande.
Comment je vueil que ce Rommans
Soit appellé, que je commans,
Que c'est le Rommant de la Rose
Ou l'art d'amours est toute enclose.
La matiere en est bonne & briefve ;
Or doint Dieu qu'en gré la reçoyve.
Celle pour qui je l'ay empris,
C'est une Dame de hault pris ;
Et tant est digne d'être amée,

Digitized by Google

Qu'elle doit Rose être clamée.
Advis m'estoit à ceste fois
Bien y a cinq ans & cinq moys,
Que ou moys de May je songoye
Ou temps amoureux plein de joye,
Qu'il n'y a ne buissons ne haye
Qui en celluy temps ne s'esgaye,
Et en May parer ne se vueille
Et couvrir de nouvelle fueille.
Les boys recouvrent leur verdure
Qui sont secz tant que l'iver dure,
La terre mesmes s'en orgouille
Pour la rousée qui la moille,
Et oublie la povreté
Où elle a tout l'iver esté.
Lors devient la terre si gobe,
Qu'elle veult avoir neufve robe;
Si sçet si cointe robe faire,
Que de couleurs y a cent paire
D'erbes & de fleurs autenticques:
Parée de couleur très-riches
Est la robe que je devise,
Pourquoy la terre mieulx se prise.
Les oiseaulx qui tant se sont teuz
Pour l'iver qu'ils ont tous sentuz
Et pour le froit & divers temps,
Sont en May & par le Printemps
Si joyeulx qu'ils montent en chant,
Car leur cueur a de joye tant,
Qu'il leur convient chanter par force.
Le rossignol adonc s'efforce

Digitized by Google

De chanter & de faire joye ;
Lors s'esvertuë & resjoye
Le papegault & la calendre :
Si convient jeunes gens entendre
A estre beaulx & amoureulx
Pour le temps bel & doulcereux.
Moult a dur cueur qui en May n'ame,
Quant il oit chanter sur la rame
Aux oyseaulx les doulx chantz joyeulx
En celluy temps délicieux,
Ou toute riens d'amer s'esjoye.
Songeay une nuyt que j'estoye
Me fut advis en mon dormant
Qu'il estoit matin proprement,
De mon lit tantost me levay,
Me vesty & mes mains lavay
Lors prins une aisguille d'argent
D'ung aisguiller mignot & gent,
Et cuydant l'aisguille enfiler,
Hors de Ville euz talent d'aler,
Pour oyr des oyseaulx les sons,
Qui chantoient par les buissons
En ladite saison nouvelle ;
Cousant mes manches à Vindelle
Alay tout seul en m'esbatant,
Et les oysillons escoutant
Qui de chanter moult s'engoissoient
Par les Jardins qui fleurissoient
Jolis & gaiz, pleins de lyesse,
Vers une Riviere m'adresse,
Que je ouys près d'illecques bruire ;

Digitized by Google

Et ne me sceuz ailleurs déduire,
Fors que dessus ceste riviere
Qui d'ung tertre près & derriere
Descendant l'eau courant a roide,
Fresche, bruyant & aussi froide,
Comme puis ou comme fontaine,
Si estoit peu moindre que saine;
Mais elle estoit plus espanduë
Qu'onques mais je ne l'avoye veuë:
Celle eaue qui si bien seoit,
Si m'embellissoit & seoit,
En regardant le lieu plaisant
De l'eaue belle & reluisant.
Mon vis rafreschy & lavé,
Si vey tout couvert & pavé
Le fond de l'eaue de gravelle,
Et la prarie grande & belle
Au pié de ce tertre batoit;
Clere, serie & belle estoit
La matinée & temperée.
Lors m'en alay parmy la prée
Tout contre val esbanoyant
Ce beau rivage costoyant;
Quant je feuz peu avant alé
Si vey ung vergier grand & lé
Enclos d'ung hault mur bastillié
Pourtrait dehors & entaillié
De maintes riches emprainctures.
Les ymages & les paintures,
Du mur voulentiers rimeray,
Comme maintenant vous diray.

De ces ymages la semblance,
Ainsi que j'en ay remembrance.

HAYNE.

AU millieu j'apperceu Hayne,
Qui de grant courroux & d'ataine
Sembloit bien estre tenceresse,
Plaine de yre & jangleresse,
Et femme de maulvais courage
Sembloit bien estre cest ymage;
Si n'estoit pas bien aornée,
Mais sembloit être forcenée,
Rechignée estoit & froncé
Avoit le nez & reboursé.
Hydeuse estoit & souillée,
Et sa teste entortillée
Très-ordement d'une touaille,
Qui moult estoit d'orrible taille.

FELONNYE.

UNe autre ymage estoit assise
Pourtraite d'une palle guise,
Et estoit au senestre d'elle,
Son nom qui trop estoit rebelle
Appellée estoit Felonnye;
Et de ceste pas je ne nye,
Que bien ne fust à sa droiture
Pourtraite selon sa nature,
Car felonnement estoit faicte,

Bien sembloit ymage deffaicte.

VILENYE.

L'Autre ymage après Felonnye
Si fut nommée Vilenye ;
Ceste-cy estoit devers dextre,
Et estoit presque de telle estre,
Comme l'autre & telle figure ;
Bien sembloit male creature,
Et mesdisante & ramponneuse,
Si sembloit femme oultrageuse ;
Moult sçavoit bien paindre & pourtraire
Cil qui tel ymage sçeut faire ;
Car sembloit bien chose vilaine,
De despit & de douleur plaine,
Et femme qui bien petit sçeust
Honneur, & tout ce qu'elle deust.

COUVOYTISE.

TOut auprès estoit Couvoytise,
C'est celle qui les gens atise
De prendre & de riens donner,
Et des grans avoirs amener :
C'est celle qui baille à usure,
Et preste par la grant ardure
D'avoir, conquerre & arrabler,
Rober, tollir & barater,
Et par faulseté mescompter :
C'est celle aussi qui les tricheurs

Fait & cauſe les barateurs,
Qui mainteſſois par leurs flavelles
Ont aux varletz & aux pucelles
Leurs droits & heritez tolluës ;
Car moult courtes & moult croſſuës
Avoit les mains ycelle ymage.
Il eſt droit que touſiours enrage
Couvoytiſe de l'autruy prendre ;
Couvoytiſe ne ſçayt entendre
Fors que l'autruy trop acrochier,
Couvoytiſe à l'autruy trop chier.

AVARICE.

UNe autre ymage y eut aſſiſe
Coſte à coſte de Couvoytiſe,
Avarice eſtoit appellée,
Laide eſtoit, ſale & ſoillée ;
Et ſi eſtoit maiſgre & chetive,
Et auſſi verde comme chive,
Tant eſtoit fort deſcoulourée ;
Si apparoit alangourée,
Choſe sembloit morte de fain,
Qui veſquiſt ſeulement de pain
En leſſive peſtrie trop aigre ;
Et avec ce qu'elle eſtoit maiſgre,
Elle eſtoit povrement veſtuë,
Cotte avoit vieille & derompuë,
Comme s'elle fuſt demourée
Aux chiens qui l'euſſent deſſirée,
Mais plaine eſtoit de palleteaulx,

Digitized by Google

Près d'elle pendoit ung manteaulx
A une perche moult greſlette,
Et une coćte de brunette ;
Au manteau n'avoit penne vaire :
Trop fut vieil & de povre affaire,
Mais d'aigneaulx noirs plus peſans.
Bien avoit ſa robe ſept ans ;
Mais Avarice ſans mentir
Celle robe n'oſoit veſtir,
Car ſachiez que moult luy peſoit
Quant celle vieille robe uſoit ;
S'elle fuſt uſée & mauvaiſe,
Avarice en euſt eu meſaiſe.
De robe neufve euſt grant diſette
Avant qu'elle en euſt autre faićte :
Avarice en ſa main tenoit
Sa bourſe, & la ſoubſtenoit
Et la noüoit ſi fermement,
Qu'on demouraſt trop longuement
Avant que on en peuſt riens traire,
Car elle n'en avoit que faire.

ENVYE.

APrès y fut pourtraite Envie,
Qui ne riſt oncques en ſa vie,
N'oncques de riens ne s'esjoit
S'elle ne veiſt, ou s'elle noyt
Aucun grant dommage retraire.
Nulle riens ne luy peut tant plaire
Comme mal & meſadvanture,

Digitized by Google

Quant elle voit desconfiture
Sur aucun preud'homme cheoir,
Cela luy plaist moult à veoir;
Et si joyeuse en son courage
Quant elle voit aucun lignage
Decheoir & aller à honte;
Et quant aucun à honneur monte
Par son sens & par sa prouesse,
C'est chose qui trop fort la blesse.
Car sachiés que moult la convient
Estre yrée quand bien advient
A nulle personne du monde:
Car pechié en elle trop habonde,
Et est de telle cruaulté
Qu'elle ne porte loyaulté
A compaignon, ne à compaigne,
Ne n'à parent, tant luy attaigne,
Qu'elle ne soit leur ennemye.
Certes elle ne vouldroit mye
Que bien vint à son propre pere;
Tel n'en peut mais qui trop compere
Sa malice moult asprement.
Elle est en ung très-grant torment,
Et a tel dueil quant gens bien font,
Que par ung pou qu'elle ne fond
Par felon cueur qui la detrenche;
Entiere n'a coste ne hanche,
Car Envye ne fault nulle heure
A aucun blasme mettre seure
Au plus preud'homme qu'elle cude
Qui à bien faire met estude.

Digitized by Google

Je croy que s'elle congnoiſſoit
Tout le plus preud'homme qui ſoit ;
Ne de ça mer, ne de la mer,
Si le vouldroit-elle blaſmer ;
Et s'il eſtoit ſi bien apris,
Qu'elle ne peuſt du tout ſon pris
Abatre ne luy deſpriſer,
Si vouldroit-elle amenuyſer
Sa proueſſe, ou ſon honneur
Par parole faire myneur.
Lors veis Envye en ſa painture
Avoir trop laide regardure,
Car celle ne regardaſt neant,
Que de travers en lorgnoyant :
Elle avoit trop mauvais uſage,
Car ne povoit de ſon viſage
Regarder tout de plain à plain,
Mais clooit ung œil par deſdain,
Et fondoit d'yre & ſi ardoit,
Quant aucun qu'elle regardoit
Eſtoit ou preux ; ou bel, ou gent,
Ou aymé, ou loüé de gent.

TRISTESSE.

PRès d'envye eſtoit Triſteſſe
Painte & garnye d'angoiſſe ;
Car bien paroit à ſa couleur
Qu'elle avoit au cueur grant douleur,
Et ſembloit avoir la jaunice,
Là n'y faiſoit riens avarice

De paliſſeur ne de maiſgreſſe,
Car le travail & la deſtreſſe
Et la penſée & les ennuytz,
Qu'elle avoit ès jours & ès nuytz,
L'avoient faicte ainſi jaunir,
Pale & maiſgre devenir.
Oncques nul n'eut aintel martire,
Ne fut garny de ſi grand yre,
Comme il sembloit qu'elle fuſt ;
Et ſi cuydoit que nul ne ſçeuſt
Faire riens qu'à elle peuſt plaire :
Et ſi ne vouloit ſoy retraire,
Ne réconforter nullement
Du dueil qu'elle avoit follement.
Trop avoit ſon cueur courroucé,
Et ſon dueil parfond commencé :
Moult ſembloit bien eſtre dolente ;
Car elle n'avoit pas eſté lente
D'eſgratignier toute ſa chiere ;
Sa robe ne luy eſtoit chiere,
En mains lieux l'avoit deſſirée
Comme celle qui fut yrée :
Ses cheveulx dérompus eſtoient,
Qui autour de ſon col pendoient,
Elle les avoit tous deſroux
De maltalent & de courroux.
Si ſachés bien certainement
Qu'elle plouroit moult tendrement :
Nul n'eſt ſi joyeux ne haityé
S'il la veiſt qu'il n'en euſt pitié.
Elle ſe rompoit & batoit,

Et ses mains ensemble hurtoit ;
Moult estoit au dueil ententive
La douloureuse, la chetive ;
De joye en riens ne luy chaloit,
Ne jamais ryre ne vouloit ;
Car elle a le cueur si dolent
Qu'elle n'a desir, ne talent
De danser, ne de jolier,
Ne ne se peut amolier,
Que dueil elle peust & joye faire ;
Car joye & dueil sont en contraire.

VIEILLESSE.

Vieillesse fut après pourtraite,
Qui estoit bien ung pied retraite
De celle qu'elle souloit estre ;
Et à paine se povoit paistre,
Tant estoit vieille radotée,
Sa beaulté fut toute gastée :
Moult estoit laide devenuë
Toute sa tête étoit chenuë,
Et blanche & toute fleürie ;
Ce ne fut pas trop grant morie
S'elle mourust en grant pechié
Car tout son corps estoit sechié
De vieillesse & anéanty :
Moult estoit jà son vis flaitry,
Qui jadis fut souef & plains ;
Si n'avoit point de chair aux mains.
Les oreilles avoit moussues,

Digitized by Google

Et toutes les dens si perduës,
Qu'à grant paine deux en avoit,
Et tant que mangier ne sçavoit:
Et n'allast mye la montance
De quatre toises sans potance.
Le temps qui s'en va nuyt & jour,
Sans repos prendre, sans sejour,
Et qui de nous se part & emble
Si celéement, qu'il nous semble
Qu'il nous soit tousiours en ung point;
Et il ne s'y arreste point;
Ains ne fine de tresspasser,
Si que on ne pourroit penser
Lequel temps c'est qui est present,
Se le demande au Clerc lysant,
Ainçois qu'il eust ce pourpensez,
Seroit-il jà trois ans passez.
Le temps si ne peut retourner,
Mais va tousiours sans sejourner,
Comme l'eaue qui s'avale toute,
Qui n'en retourne arriere goute.
Le temps s'en va & riens ne dure,
Ne ferme chose tant soit dure,
Car il gaste tout & transmue,
C'est celluy qui les choses mue,
Qui tout fait croistre & tout mourir
Et qui tout use & fait pourrir.
Le temps est par trop rigoureux
D'envieillir Roys & Empereurs,
Et qui tous nous envieillira,
Ou la mort jeunes nous prendra.

Le temps qui toute a envieillie
Nature humaine & renvieillie,
Si durement qu'à mon cuider,
Elle ne se peut plus ayder,
Mais retournoit jà en enfance
Perdu avoit toute puissance,
Et si n'eust ne force ne sens
Ne plus que l'enfant de deux ans;
Non pourtant comme peuz congnoistre
Avoit esté très-sage maistre
Quant elle fut en son droit aage,
Mais croy qu'elle n'estoit pas sage,
Ains estoit toute radotée;
Elle eust d'une chappe fourrée,
Se bien de ce je me recors,
Affublé & vestu son corps:
Bien fut vestue chauldement,
Car elle eust eu froit autrement:
Les vieilles gens ont tost froidure,
Vous sçavez que c'est leur nature.

PAPELARDIE.

UNe autre après estoit escripte,
Qui bien sembloit estre ypocrite,
Papelardie est appellée:
C'est celle qui en retellée,
Quant nul ne s'en peut prendre garde:
De nul mal faire ne se tarde,
Et fait dehors le marmiteux,
Si a le vis palle & piteux,

Digitized by Google

Et semble doulce creature;
Mais dessoubz n'a male advanture
Qu'elle ne pense en son courage:
Moult la resemble bien l'ymage
Qui faicte fut à sa semblance,
Qui fut de simple contenance;
Et si fut chaussée & vestue
Ainsi comme femme rendue:
En sa main ung Psaultier tenoit,
Et sachés que moult se penoit
De faire à Dieu Prieres sainctes,
Et appeller & saints & sainctes;
Point ne fut gaye ne jolive,
Mais estoit comme ententive
A toutes bonnes œuvres faire,
Et avoit vestue la haire.
Sachez qu'elle n'estoit pas grasse,
Mais estoit descharnée & lasse,
Et avoit couleur palle & morte.
A elle & aux siens est la porte
Dényée de Paradis;
Car telles gens si font leurs vis
Amaisgryr, ce dit l'Evangile,
Pour avoir loz parmy la Ville,
Et pour ung pou de gloire vaine
Ont-ils perdu Dieu & son regne.

POVRETÉ.

Bien eussiés veu au dernier
Povreté qui ung seul denier

Digitized by Google

N'avoit pas s'elle ſe deuſt pendre,
Tant ſçeuſt-elle ſa robe vendre;
Et eſtoit nuë comme vers;
Se le temps fuſt ung pou divers
Elle euſt enduré bien grant froit,
Et n'avoit que ung vieil ſac eſtroit
Tout plain de menus palleteaulx;
Eſtoit ſa cotte & ſes manteaulx,
Et ſi n'avoit pus que affubler,
Bonne eſtoit à veoir trembler;
Des autres fut ung pou loingnet,
Comme povre choſe en quignet
S'acroupoit & ſe tapiſſoit,
Que povre choſe paroiſſoit,
Et touſiours honteuſe & deſpite:
L'heure puiſſe eſtre mauldicte.
Qu'oncques povre homs fut conçeu,
Il ne ſera jà bien receu,
Ne bien veſtu ne bien chauſſé,
Ne n'eſt priſé ne avancé.
Les ymages qu'ay adviſé,
Comme je vous ay deviſé,
Furent en or & en azur
De toutes pars painctes au mur;
Et ſi y eut planté d'argent
Qui à veoir fut bel & gent,
Hault fut le mur & tout quarré
Et ſi eſtoit clos & barré
En lieu de hayes ung vergier,
Où oncques n'euſt entré bergier.
Ce vergier en moult beau lieu ſiſt

Digitized by Google

Qui dedans mener me voulsist
Ou par eschelle ou par degré
Je lui en eusse sceu bon gré,
Car telle joye ne tel déduyt
Ne veit nul homme jour ne nuyt
Comme il estoit en ce vergier :
Car les lieux d'oyseaulx hebergier
N'estoit ne dangereux ne chiche,
Mais n'estoit lieu qui fust si riche
D'arbres & d'oysillons chantans,
Car il y eut d'oyseaulx trestans,
Qu'en tout le royaulme de France.
Moult fut belle leur ordonnance,
De leurs très joyeux chans ouyr
Tout chascun s'en deust resjouyr.
Je endroit moy m'en esjouy
Par tel façon quant les ouy
Que je n'en prinsse pas cent livres,
Se le passage fust delivres,
Que n'entrasse leans & veisse
L'Assemblée, que Dieu beneisse
Des oyseaulx qui leans estoient,
Qui en leurs chans s'esjouyssoient
Et chantoient d'amours les notes
Plaisans, courtoises & mignotes.
Quant je oy les oyseaulx chanter
Forment me prins à guermenter
Par quel art & par quel engin
Je peusse entrer en ce Jardin,
Car fort je mis en mon courage
Ou pourroye trouver passage,

Et sachez que je ne sçavoye
Se partuys y avoit ou haye,
Ne lieu par où on y entrast,
Ne nulluy qui me le monstrast.
Illec endroit estoye tieulx,
Moult destroit & fort angoisseux.
Tant qu'au dernier il me souvint
Qu'oncques en nul temps il n'advint,
Qu'en si beau verger n'eust ung huys,
Eschielle ou quelque partuys.
  Lors m'en allay à grant alleure
Tout à l'entour de la closture,
De la cloaison du mur quarré,
Tant que ung huys illec bien barré,
Trouvay moult petit & estroit
Par autre lieu nulluy n'entroit :
A l'huys commençay à ferir
Sans plus à nulluy enquerir.

Comment Dame Oyseuse feist tant Qu'elle ouvrit la porte à l'Amant.

Assez y fery & heurtay,
Et maintefoys je escoutay,
Se je orroye leans nulle ame,
Le guyschet qui estoit de charme,
Me ouvrit une pucellette
Qui assez estoit cointe & nette,
Cheveulx eut blons comme ung bassin,
La chair plus tendre que ung poussin,
Front reluysant, sourcils voultis,

L'entr'œil si n'étoit pas petis,
Ains fut assez grans par mesure;
Le nés eut bien fait à droicture,
Les yeulx eut vers comme faulcons,
Pour faire envie à tous homs;
Doulce alaine eut & savourée
La face blanche & coulourée,
La bouche petite & grossette,
Et au menton une fossette;
Le col fut de bonne moyson,
Gros assez & long par raison,
Si n'avoit tache ne malan,
N'y eut jusques en Hierusalem,
Femme qui si beau col portast,
Poly estoit semblant au tast;
La gorge avoit aussi blanche,
Comme est la noif dessus la branche
Quant il a freschement neigé,
Si eut le corps bel & rengé;
Ne convenoit en nulle terre
Nul plus beau corps de femme querre.
D'orfraiz eut ung chappel mignot
Qu'oncques nulle pucelle n'ot,
Plus cointe ne plus desguysée
Ne l'auroye jà demandée.
Ung chappel de roses tout frais
Eut dessus le chappel d'orfrais;
En sa main tenoit ung miroir,
Et si fut d'ung riche tressoir
Son chief paré moult richement,
Bel & bien & estroictement,

De fil d'or eut couſues ſes manches;
Et pour mieulx garder ſes mains blanches
De haller elle eut ungs gans blancs,
Cotte eut d'ung riche vert luyſans,
Couſue à ſoye tout autour:
Il paroit bien à ſon atour
Qu'elle eſtoït pou embeſongnée,
Quant elle s'eſtoit bien pignée,
Et bien parée & aornée,
Si eſtoit faite ſa journée.
Moult avoit bon temps & bon may;
Quant n'avoit ſoucy ne eſmay
De nulle riens fors ſeulement
Penſer à ſon aornement.
Quant elle m'eut l'huys deffermé
La pucelle au beau corps formé.
Je l'en merciay humblement,
Et ſi luy demanday comment
Nom avoit, & qui elle eſtoit?
Encontre moy fierté n'avoit
De reſpondre, ne dangereuſe;
Je me fais appeller Oyſeuſe,
Diſt-elle, à tous mes congnoiſſans;
Je ſuis riche Dame puiſſans,
Et d'une choſe j'ay bon temps,
Car en nulle riens je ne tends
Qu'à moy jouer & ſoulacer,
Et mon chief pigner & treſſer;
Privée ſuis & moult acointe,
De Déduyt le mignot & cointe,
C'eſt cil à qui eſt le Jardin,

Qui de la terre Alexandrin
Fiſt cy les arbres apporter,
Qu'il fiſt en ce vergier planter.
Quant les arbres furent tous creuz;
Les murs que cy vous avez veuz,
Fit lors Déduit tout autour faire,
Et ſi fiſt au dehors pourtraire
Les ymages qui y ſont painctes,
Qui ne ſont ne belles ne cointes;
Mais ſont douloureuſes & triſtes,
Ainſi comme ores les veiſtes,
Maintefois pour eſbanoyer,
Se vient en ce lieu umbroyer:
Déduyt & ſes gens qui le ſuyvent;
Qui en joye & en ſoulas vivent,
Encores eſt-il leans ſans doubte,
Là où il entend & eſcoute
Chanter ces doulx roſſignoletz,
Ces mauvis & autre oyſeletz;
Il s'eſbat illec & ſoulace
Avec ſes gens emmy la place;
Ne plus beau lieu pour ſoy jouer,
Ne pourroit-il mye trouver
Ne plus belles gens ce je ſaches,
Que jamais en nul lieu cherches;
Et tous ſes compaignons Déduyt,
Avecques luy maine & conduyt.
   Quant Oyſeuſe m'euſt tout compté,
Et ce qu'elle diſt eſcouté;
Je luy dis adonc Dame Oyſeuſe,
Jà de ce ne ſoyes doubteuſe,

Digitized by Google

Puis que Déduyt le bel & gent,
Est orendroit avec sa gent
En ce vergier ceste assemblée
Ne me doit pas estre nyée,
Que ne la voye encor ennuyt;
Si vous pry ne soye esconduyt
De veoir icelle compaignée
Tant courtoise & bien enseignée.
Lors entray ens sans dire mot,
Après que Oyseuse ouvert m'ot
Le vergier : & quant je le vey,
Je fuz de joye tout ravy;
Et sachiez que je cuidoye estre
De vray en Paradis terrestre,
Tant estoit le lieu délectable,
Que c'estoit chose merveillable.
Car, comme lors me fut advis,
Il ne fait en nul Paradis
Si bon estre, comme il faisoit
Au vergier qui tant me plaisoit.
Oyseaulx chantans y eut assez
Par tout le vergier amassez;
En ung lieu avoit rossignaulx,
& puis en l'autre papegaulx,
Si avoit ailleurs grans flavelles
D'estourneaulx & torterelles,
De chardonnereaulx, d'arondelles,
D'alloettes & de lardelles,
De pinçons, d'autres oysillons
Faisans d'arbres leurs pavillons.
Calendres y eut amassées
En ung autre lieu qui lassées.

Digitized by Google

N'eſtoient de chanter à devis :
Merles y avoit & mauvis
Qui tendoient à ſurmonter
Les autres oyſeaulx de chanter :
Maints autres oyſeaulx y eſtoient,
Qui à chanter ſe déportoient,
Et ſe déle&toient ès bois
De leurs mélodieuſes voix.
Ces oyſeaulx que je vous deviſe
Chantans en moult diverſe guyſe,
Leur chant eſtoit tant doulx & bel
Comme s'il fuſt eſpirituel.
Sachiés de vray quant je l'ouy
Très-grandement m'en resjouy.
Nulle ſi doulce melodie
Ne fut oncques d'homme ouye :
Leurs chans eſtoient ſi doulx & beaulx,
Qu'ils ne ſembloient eſtre d'oyſeaulx ;
Mais le povoit-on eſtimer
A chant de ſeraines de mer,
Car par les voix qu'elles ont ſaines,
Et ſeries ont nom ſeraines.
Si en déçoivent bien ſouvent
Ceulx qui en mer courent par vent :
A chanter furent ententis
Les oyſeaulx non comme aprentis,
Ne auſſi comme non ſachans ;
Et ſachiés quant j'ouy leurs chans,
Et je veis le lieu verdoyer,
Je commençay à m'eſgayer :
Car je n'avoye eſté oncques
Si gay comme je feuz adoncques,

Pour la grant delectableté
Que je euz de la nouvelleté,
Et lors congneu-je bien & vey
Que Oyſeuſe m'avoit bien ſervi,
Qui m'avoit en tel déduyt mys,
Bien dévoye eſtre ſes amys,
Quant elle m'avoit deffermé
Le guychet du vergier ramé.
  Mais ores comme je ſçauray,
Je vous compteray & diray
Premier dequoy Déduyt ſervoit,
Et quelle compaignie avoit
Sans longue fable vous vueil dire,
Et le vergier du tout deſcrire,
La façon vous en compteray,
De riens ne vous en mentiray;
Mais le reciteray par ordre,
Que nul n'y ſçache que remordre.
Hault chant delectable & plaiſant,
Chaſcun oyſeau alloit faiſant
Laiz d'amours & ſons très-courtois,
Chantoit chaſcun en ſon patois,
Les ungs en bas, les autres hault
Par ordre ſans aucun deffault:
Les ungs hault & les autres bas,
Ainſi menoient leurs eſbas;
La doulceur & la mélodie
Me miſt au cueur tel muſardie,
Quant je ouy leur contenir,
Je ne me peuz oncques tenir,
Que leur déduyt veoir n'allaſſe,

Digitized by Google

Et du lieu le long & l'espasse,
Son contenement & son estre,
Lors m'en allay tout droit à destre,
Parmy une petite sente
Plaine de fenoul & de mente;
Mais illec près trouvay Déduyt
Tout coyëment en ung réduyt,
Si entray là où il estoit,
Où joyeusement s'esbatoit;
Il avoit en sa compaignie
Gens de toute beaulté garnie,
Je m'esbays dont ils povoient
Estre venuz; tant beaulx estoient,
Anges sembloient empennez,
Si beaulx n'avoie veu homme nez.

Cy parle l'Acteur sans frivolle,
De Déduyt & de sa carolle.

CEste gent dont je vous parolle
S'estoient prins à la carolle,
Et une Dame leur chantoit,
Qui Lyesse appellée estoit,
Bien sçeut chanter & plaisamment
Plus que nulle & mignotement.
Son bel refrain moult bien luy fist;
Car de chanter merveilles fist,
Elle avoit la voix clere & saine,
Laquelle n'estoit pas villaine:
Très-bien se sçavoit débriser,
Ferir du pied & renvoiser;

Digitized by Google

Les gens la tenoient moult chiere,
Pource qu'elle eſtoit la premiere,
De belle face & planiere :
Courtoiſe eſtoit, & non pas fiere,
De joyeuſeté fut garnie,
Et auſſi de ſoulas fournie.
  Lors veiſſiés carolles aller,
Et gens dancer & caroller,
Et faire mainte belle treſche
Et maint beau tour ſur l'erbe freſche.
Là eſtoient herpeurs, fleuteurs
Et de moult d'inſtrumens jongleurs.
Les ungs diſoient chanſons faictes,
Les autres nottes nouvellettes :
Damoiſelles y euſt mignottes
Qui eſtoient en pure cottes,
Et treſſées à menue treſſe,
Faiſant Déduyt par grant nobleſſe,
Et parmy la dance baler ;
Mais de ce ne fait à parler.
Comment venoient cointement,
L'une venoit tout bellement
Contre l'autre : & quand ils eſtoient,
Puis après ſi s'entregettoient
Les bouches, & vous fuſt advis
Qu'ilz s'entrebaiſoient ès vis ;
Très-bien ſçavoient diviſer,
Et leurs corps en danſant briſer.
Mais à nul jour ne me queiſſe
Remuer tant que les veiſſe,
Chaſcun de ſa part efforcer,

De caroller & de danser.
Ainsi par long-temps bien joyeux
Regarday qui dansoit le mieulx ;
Mais chascun endroit soy fist tant
Que de plus danser fut content.
Adonc vint vers moy Courtoisie,
Qui ma personne avoit choisie ;
Celle Dame si m'appella,
Et me dist que faictes-vous-là ;
Je vous prie que cy venez,
Et avecques nous vous prenez
Et venez danser, s'il vous plaist,
A nul de nous il ne desplaist.
Adonc à la danse me prins
Sans estre de honte surprins ;
Car adonc moult me aggrea
Quant Courtoisie me pria,
En moi disant que je dansasse,
Plus tost l'eusse fait se j'osasse ;
Mais j'estoye meu & surpris
A veoir ces Dames de hault pris,
Leur corps, leur façon & leur chiere,
Leur semblance & leur maniere,
Et tous ceulx qui illec dansoient,
Je vous diray qui ilz estoient.
Déduyt fut bel & long & droit,
Et compassé très-bien à droit,
Plus que jamais on ne veit homme,
La face avoit comme une pomme,
Blanche & vermeille tout entour ;
Certes il fut de bel atour,

Digitized by Google

Les yeulx eut vers, la bouche gente ;
Le nez fut fait par grant entente,
Cheveulx eut blons & creſpelez,
Et n'eſtoit pas ſon chief pelez ;
Des eſpaules fut bien formé,
De cela ſuis bien informé ;
Greſle eſtoit par le faulx du corps
Et très-bien fait dont me recors,
Moult legier fut yſnel & viſtes,
Plus habile homme vous ne veiſtes ;
Et ſi n'avoit barbe au menton,
Si non petit poil folleton ;
Il eſtoit jeune Damoyſeaulx,
Son bauldrier fut pourtrait d'oiſeaulx
Qui tout eſtoit à or batu,
Très-richement eſtoit veſtu
D'une robe moult deſguyſée,
Qui fut en maint lieu inciſée
Et découppée par cointiſe,
Et fut chauſſé par mignotiſe
D'ungs ſouliers découppés à las,
Par joyeuſeté & ſoulas ;
Et ſa mye luy fiſt chappeau
De roſes gracieux & beau.
Et ſçavez-vous qui fut ſa mye,
Lyeſſe qu'il ne hayoit mye,
La joyeuſe, la bien chantans
Et on ſon aage de dix ans,
De ſon amour luy fiſt ottroy,
Déduyt la tenoit par le doy,
A la danſe ſont elle & luy,

Empeſchement n'ont de nulluy ;
Il eſtoit beau : & elle belle,
Bien reſembloit roſe nouvelle
De la couleur, & ſa chair tendre
On la lui peut trencher & fendre
Avec une petite ronce,
Le front eut bel, poly ſans fronce,
Les ſourcilz blons & bien tretiz,
Et les yeulx doulcetz & faictiz
Qui ryoient touſiours avant
Que la bouche le plus ſouvent.
Je ne vous ſçay du nez que dire,
On ne l'euſt pas mieulx fait de cire ;
Elle eut la bouche très-doulcette,
Plaiſante, mignote & bien faicte,
Le chief eut blont & reluyſant,
Que vous irois-je deviſant,
Belle fut & bien atournée
D'ung fil d'or eſtoit galonnée,
Et ung chappeau d'orfrais eut neuf ;
Le plus beau fut de dix & neuf :
Jamais nul jour veu je n'avoye
Chappeau ſi bien ouvré de ſoye,
D'une ſainture moult dorée,
Fut-elle ſur ſon corps parée,
Et ſon amy eut la pareille,
Qui riche fut à grant merveille.
   A luy ſe tint de l'autre part
Le Dieu d'Amours cil qui départ
Amourettes tant eſt propice,
Et fait des amoureux juſtice,

Et qui abat l'orgueil des gens,
Et fait des grans Seigneurs sergens,
Et les Dames moult fort rabaisse
Quant il les trëuve trop en gresse;
Le Dieu d'Amours de sa façon,
Ne resembloit pas un garçon:
De beaulté fut moult à priser,
Mais de sa robe deviser
Crains malement qu'encombré soye;
Il n'avoit pas robe de soye,
Ains avoit robe de fleurettes
Faicte par fines amourettes,
A losenges & à oyseaulx,
Et à beaux petis leonceaulx,
A autres bestes & lyepars,
Eut la robe de toutes pars,
Pourtraite couverte de fleurs
Par diversité de couleurs;
Fleurs y avoit de mainte guyse
Illecques mises par devise;
Nulle fleur en Esté il n'est
Qui n'y soit, ne fleur de genest,
Ne viollette, ne parvanche,
Ne fleur ynde, jaune, ne blanche,
Par lieux y eut entremeslées
Fueilles de roses grans & lées;
Il eut au chief ung chappelet
De roses bel & netteler:
Les rossignols entour chantoient,
Qui doulcement se délictoient;
Il estoit tout couvert d'oyseaulx

Reluiſans très-plaiſans & beaulx.
Mauvis y eut , auſſi meſange
Il ſembloit que ce fut ung Ange
Qui veniſt droictement du Ciel ,
Amours avoit ung jouvencel ,
Qu'il faiſoit eſtre illec delez ,
Doulx regard eſtoit appellez ,
Et ce Bachelier regardoit
Les oyſeaulx : & auſſi gardoit
Au Dieu d'Amours deux arcs Turquois ;
Et l'ung des arcs eſtoit de bois
Tout cornu & mal aplané ,
Tout plain de neudz & mal tourné ;
Et eſtoit deſſoubz & deſſcure ,
Comme je veis plus noir que meure ;
L'autre des arcs fut d'ung planſon
Longuet & de gente façon :
Si fut bien fait & bien dolé ,
Et auſſi fut bien piolé.
Des Dames y eut toutes paintes ,
Et jeunes filz mignotz & cointes ,
Et ces deux arcs tint doulx regard ,
Après il tenoit d'autre part
Juſqu'à dix des fleſches ſon maiſtre ;
Il en tint cinq en ſa main dextre ;
Mais moult eurent celles cinq fleſches ,
Les pennons bien fais & les coches
Bien faictes furent , à or paintes ,
Fors & trenchans furent les pointes
Et aguës pour bien percier ;
Mais il n'y eut ne fer n'acier ,

Ny autres riens qui d'or ne fuſt,
Fors que les pennons & le fuſt,
Les pointes furent appellées
Sajettes d'or embarbelées.
  La meilleure & la plus yſnelle
De ces fleſches & la plus belle,
Celle qui eut meilleur pennon,
Et de toute beaulté eut nom,
Une de celles qui moins bleſſe,
Eut nom, ſe m'eſt advis Simpleſſe.
  Une autre y eut appellée
Franchiſe qui fut empennée
De Valeur & de Courtoyſie.
  La quarte eut à nom Compaignie,
En celle eut trop peſant feſte,
Elle n'eſtoit d'aller loing preſte;
Mais qui de près en voulſiſt traire,
Il en peuſt aſſez de mal faire.
  La quinte eut à nom Beau-ſemblant,
Qui fut toute la moins grevant,
Non pour tant fait-elle grand playe
A celluy qui ſon coup eſſaye,
Qui de ceſte fleſche eſt playé,
Il en doit eſtre moins eſmayé;
Car il peut toſt ſanté attendre,
Sa douleur en doit eſtre mendre.
  Les autres cinq fleſches ſont laides
Mal rabotées & mal faictes,
Les fuſtz eſtoient & le fer
Plus noirs que les diables d'enfer.
Orgueil avoit nom la premiere,

Digitized by Google

Des autres portoit la baniere,
La seconde fut Vilenie,
Plaine de grande felonnie,
La tierce fut Honte nommée
Entre gens souvent renommée,
Et la quarte fut Couvoitise,
Qui les gens à mal faire atise;
La quinte fut Desesperance,
Pour mal faire fut sans doubtance
Appellée ainsi la derniere.
Ces cinq flesches d'une maniere
Furent, & toutes ressemblables,
Et moult leur estoit convenables;
L'ung des deux arcs qui fut boiteux,
Bossu, tortu & plain de neux,
Telles flesches devoient bien traire,
Qui des autres sont au contraire:
Je ne vous diray pas leur force,
Car à present ne m'en efforce,
Vous aurés la signifiance,
Sans y obmettre diligence,
Et vous diray que tout ce monte,
Ainçois que je fine mon compte.
Si reviendray à ma parole,
Des nobles gens de la carolle
Me fault dire les contenances,
Et les façons & les semblances,
Le Dieu d'Amours si s'estoit pris
A une Dame de hault pris,
Près se tenoit de son costé,
Celle Dame eut nom Beaulté;

Ainsi comme une des cinq flesches
En elle eut toutes bonnes taiches
Point ne fut obscure, ne brune;
Mais fut clere comme la lune,
Envers que les autres estoilles
Qui semblent petites chandelles:
Tendre eut la chair comme rousée,
Simple fut comme une espousée,
Et blanche comme fleur de lis;
Visaige eut bel, doulx & alis,
Elle estoit gresle & alignée,
N'estoit fardée ne pignée;
Car elle n'avoit pas mestier
De soy farder & affaictier:
Les cheveulx eut blons & si longs
Qu'ilz luy batoient aux talons;
Elle eut bien fait nez, yeulx & bouche,
Moult grand douleur au cueur me touche.
Quant de sa beaulté me remembre,
De la façon de chascun membre;
Si belle femme n'a au monde,
Jeune fut & de grant faconde,
Sage, plaisant, joyeuse & cointe,
Gresle, gente, frisque & acointe.
Près de Beaulté se tint Richesse,
Une Dame de grant haultesse,
De grant pris & de grant affaire,
Qui à luy & aux siens meffaire
Osast, ne par faitz, ne par ditz,
Il fust réputé pour hardis,
Qui luy peust nuyre ou ayder;

Digitized by Google

Ce n'est mye ne d'huy ne d'hier,
Que riches gens ont grant puissance,
De faire ayde & grevance,
Tous les plus grans & les mineurs
Portoient à richesse honneurs;
Chascun si l'appelloit sa Dame,
Et craignoit comme riche femme,
Tous se mectent en son dangier,
Et la veult chascun calengier:
Maint traitre & maint envieux,
Souventesfoys sont bien joyeux
De desprister ou de blasmer
Tous ceulx qui sont mieulx à amer
Par devant comme mocquerie,
Louant les gens en flaterie,
Et par doulces paroles oygnent;
Mais après de leurs flesches poignent
Par derriere jusques à l'oz,
Et abayssent des bons les loz,
Et desloent les aloez;
Maint preudhomme ont desaloez,
Les losengeurs par leurs losenges,
Et fait tenir de court estranges
Ceulx qui dûssent estre privez,
Mal puissent-ilz estre arrivez
Telz losengeurs tous plains d'envye;
Car nulz preud'homs n'ayment leur vie.
De poupre fut le vestement
À Richesse, si noblement,
Qu'en tout le monde n'eust plus bel
Mieulx fait, ne aussi plus nouvel;

Digitized by Google

Pourtraiƈtes y furent d'orfroys
Hyſtoyres d'Empereurs & Roys.
Et encores y avoit-il
Ung ouvrage noble & ſoubtil;
A noyaulx d'or au col fermoit,
Et à bendes d'azur tenoit :
Noblement eut le chief paré,
De riches pierres décoré,
Qui gettoient moult grant clarté,
Tout y eſtoit bien aſſorté,
Puis eut une riche ſainture,
Sainte par deſſus ſa veſture;
La boucle d'une pierre fu,
Groſſe & de moult grant vertu :
Celluy qui ſur ſoy la portoit,
De tous venins gardé eſtoit,
De richeſſes valoit grant ſomme;
Car ſi belle n'avoit veu homme.
D'autre pierre fut le mordans,
Qui guériſſoit du mal des dens;
Ceſte pierre portoit bon eur,
Qui l'avoit pouvoit eſtre aſſeur
De ſa ſanté & de ſa veuë,
Quant à jeun il l'avoit veuë;
Les cloux furent d'or épuré,
Par deſſus le tiſſu doré,
Qui eſtoient grans & peſans,
En chaſcun avoit deux beſans;
Si eut avecques ce Richeſſe,
Ung cadre d'or mis ſur ſa treſſe
Si riche, ſi plaiſant, ſi bel,

Digitized by Google

Qu'oncques on ne veit le pareil,
De pierres estoit fort garny,
Précieuses & aplany,
Qui bien en vouldroit deviser,
On ne les pourroit pas priser:
Rubis y eut, saphirs, jagonces,
Esmeraudes plus de cent onces;
Mais devant eut par grant maistrise
Une escharboucle bien assise,
Et la pierre si clere estoit,
Que cil qui devant la mettoit,
Si en povoit veoir au besoing,
A soy conduire une lieue loing,
Telle clarté si en yssoit,
Que Richesse en resplandissoit,
Par tout le corps & par sa face,
Aussi d'autour d'elle la place.
 Richesse tint parmy la main
Ung jouvencel de beaulté plain,
C'est son amy Jolivеté,
Ung homme qui au temps d'esté,
Maintenant moult se délictoit,
Il se chaussoit bien & vestoit:
Si avoit des chevaulx de pris,
Bien eust cuidé estre repris,
De meurtre ou de larrecin,
S'en son estable n'eust roucin,
Pour ce avoit-il l'acointance
De Richesse & la bien vueillance,
Et avoit tousiours en pourpens,
De maintenir les grands despens;

Digitized by Google

Il les povoit bien maintenir,
Puis qu'il y povoit bien fournir,
Richesse luy livroit deniers,
A mesures & à festiers.
  Après si fut Largesse assise,
Qui fut bien duite & bien aprise,
De faire honneur & tout despendre.
Du lignage fut d'Alexendre;
Si n'avoit-el plaisir de rien,
Que quant elle donnoit du sien.
Mais Avarice la chétive
N'est pas songneuse, n'ententive
Comme Largesse de donner;
Pour ce luy fist Dieu foisonner:
Tous ses biens qu'elle ne sçavoit
Tant donner, que plus n'en avoit.
Moult eut Largesse pris & loz,
Elle eut les sages & les folz,
Communément à son bandon,
Tant avoit fait por son beau don;
Que s'aulcun fust qui la hayst,
Elle tantost de ceulx-là feist
Ses amis par son beau service,
Et pour ce luy estoit propice
L'amour des povres & des riches:
Folz sont les avers & les chiches,
Riche ne peut pas avoir vice
Tant le grevant comme avarice,
Tant homme avers ne peut conquerre
Ne seigneurie, ne grant terre,
Dont il face sa voulenté,

Car il n'a pas d'amys planté ;
Mais qui amis vouldra avoir,
Si n'ait mye chier son avoir,
Ains par beaulx dons amys acquiere ;
Car c'est tout en telle maniere,
Comme la pierre d'ayment
Le fer attrait soubtivement ;
Ainsi attrait le cueur des gens,
Qui à donner est diligens.
  Largesse eut robe bonne & belle ;
D'une couleur toute nouvelle,
Visage eut bel & bien formé,
Nul membre n'avoit difformé.
Largesse la vaillante & sage
Tint ung Chevalier du lignage,
Au bon Roy Artus de Bretaigne,
Ce fut cil qui porta l'enseigne
De valeur & le gonfanon,
Celluy acquist moult grant renom ;
Encores tient-on de luy conte,
Et devant Roy & devant Conte.
Ce Chevalier nouvellement
Fut venu d'ung tournoyement,
Où il avoit fait pour sa mye,
Mainte jouste & chevalerie,
Et prins par force & abatu,
Maint Chevalier & combatu.
  Après tous ceulx estoit Franchise ;
Qui ne fut ne brune ne bise ;
Ains fut comme la neige blanche,
Courtoyse estoit, joyeuse & franche ;

Digitized by Google

Le nez avoit long & tretis,
Yeulx vers rians, ſourcilz faitis,
Les cheveulx eut très-blons & longs;
Simple fut comme les coulons,
Le cueur eut doulx & debonnaire,
Elle n'oſaſt dire ne faire
Nulle riens que faire ne deuſt;
Et ſe elle ung homme congneuſt,
Qui ſouffriſt pour ſon amitié,
Tantoſt en euſt-elle pitié:
Car elle eut le cueur piteable,
Très-franc, très-doulx & amiable;
Son habit fut en ſurquanye,
Honneſte & ſans vilenie;
Mais elle ne fut de bourras,
Sì belle n'eut juſques Arras,
Et fut ſi bien cueillie & jointe,
Qu'il n'y eut une ſeule pointe
Qui à ſon droit ne fuſt aſſiſe,
Moult fut bien veſtue franchiſe;
Car nulle robe n'euſt ſi belle
A Dame ne à Damoyſelle,
Femme eſt plus cointe & plus mignote
En ſurquanie que en cotte:
La ſurquanie qui fut blanche,
La ſignifioit doulce & Franche:
Et près d'elle ſi la veſtoit
Ung jouvencel qui là eſtoit,
Qui moult fort eſtoit renommé,
Ne ſçay comme il eſtoit nommé;
Bel fut, gent & de bel arroy,

Il sembloit estre filz de Roy.
Après ce tenoit Courtoisie,
Qui moult estoit de tous prisie,
Ne fut orgueilleuse ne folle,
C'est celle qui à la carolle
La sienne mercy m'appella,
Oncques ne sçeut quant je vins là,
Elle ne fut nice ne umbrage;
Mais saige & sans nul oultrage.
Les beaulx respons & les beaulx ditz
Furent souvent par elles ditz,
A nulluy ne porta rancune,
Elle fut clere comme Lune:
Le visaige eut bel & luysant,
Je ne sçay femme si plaisant;
Elle est en toutes Cours bien digne,
Soit d'Empereurs, Roys ou Royne;
A luy se tint ung jouvencel,
Acointable, très-gent & bel,
Bien fist honneur à toute gent,
De ce faire estoit diligent,
Et en armes estoit instruit,
Très-bien aprins & très-bien duit,
De sa mye fut bien aymé,
Comme très-bel & bien formé,
Qui d'assez près si le suivoit,
Et voulentiers le poursuyvoit:
De celle vous ay dit sans faille,
Toute la façon & la taille,
Ja plus ne vous sera compté,
Car c'est celle qui la bonté

Me fist quant m'ouvrit le vergier,
Combien que je fusse estrangier :
Après fut comme bien seant,
Jeunesse au visaige riant,
Qui n'avoit encores d'assez,
Comme je croy, douze ans passez.
Nicette fut & ne pensoit
A nul mal engin, quel qu'il soit ;
Mais moult estoit joyeuse & gaye,
Car jeune chose ne s'esmaye,
Fors de jouer, comme sçavez,
Son amy fut de luy privez,
En maniere qui luy plaisoit,
Et tout service luy faisoit,
Devant tous ceulx de la carole,
Et mesmes qui tenist parole,
D'eulx ilz ne fussent jà honteux ;
Mais les apperceussiez tous deux
Baiser comme deux columbeaulx.
Le jouvencel fut jeune & beaulx ;
Et si estoit de tout bel aage,
Comme sa mye & de couraige ;
Ainsi caroloient illecques
Tous ces gens & d'autres avecques
Qui estoient de leur mesgnée,
Bonne gent & bien enseignée,
Et gens de bel gouvernement,
Estoient tous communément.

Digitized by Google

Comment le Dieu d'Amours suyvant,
Va au Jardin en espiant,
L'Amant tant qu'il soit bien apoint,
Que de ses cinq flesches soit point.

QUant j'euz regardé la semblance,
De cilz qui menoient la dance,
Ainsi comme j'ai dit devant,
J'euz desir d'aler plus avant,
Et voulenté de moy bouger,
Pour visiter ce bel vergier;
Les pins, les cedres qui y furent
Et les beaulx arbres qui y creurent;
Les caroles jà deffailloient,
Et plusieurs des gens s'en alloient
Avec leur amye umbroyer,
Soubz les arbres sans forvoyer:
Là menoient joyeuse vie,
De tous délices assouvie,
Qui telle vie avoir pourroit,
De meilleure se souffreroit;
Il n'est nul moindre Paradis
Qu'avoir amye à son devis,
D'illecques me party à tant,
Si m'en allay seul escoutant
Parmy le vergier çà & là,
Et le Dieu d'Amours appella,
Tout par devant luy doulx regart,
A nul n'avoit-il plus regart;
Son arc d'or, sans plus attendre,

Digitized by Google

Luy a lors commandé à tendre,
Et celluy tantoſt le tendit,
Et treſtout tandu luy rendit;
Et ſi luy bailla cinq ſajectes
Fortes, grandes, d'aler loing preſtes;
Le Dieu d'Amours tantoſt de loing
Se print à ſuyvir, l'arc au poing.
Or me gard Dieu de mortel playe,
S'il pourſuit tant que à moy traye,
Il me greveroit malement,
Qui ne m'en doubte nullement:
Par le vergier, allay délivre,
Et celluy penſa de moy ſuivre;
Mais en nul lieu n'ay arreſté,
Tant que j'euz par tous lieux eſté.
Ce bel vergier par compaſſeur,
Si eſtoit tout d'une quarreur:
Il fut autant long comme large,
De fruict fut tout plain le ramage;
Se n'eſt au moins ou ung ou deux,
Ou quelque mal arbre hydeux.
Des pommiers y eut au vergier,
Bien m'en ſouvient pour abregier,
Qui portoient pommes grenades,
Prouffitans au cas des malades,
De noyers y eut grant foiſon,
Qui portoient en la ſaiſon
Tel fruict comme les noys muſcades
Qui ne ſont ameres ne fades,
Des amandiers y eut plantez
Et auſſi au vergier antez,

Digitized by Google

Et maint figier & maint datier,
On trouvast qui en eust mestier;
Si y eut mainte bonne espice,
Cloux de giroffle & reclice,
Graine de Paradis nouvelle,
Cerfueil, anys, aussi canelle,
Et mainte espice délictable,
Moult fut celluy lieu délicable.
Au vergier eut arbres non seiches,
Qui portoient & coingz & pesches;
Chataines, des pommes & poyres,
Nesfles, prunes blanches & noyres,
Serises fresches nouvellettes,
Cormes, alises & noysettes;
De haultz loriers & de haultz pins
Estoit tout peuplé ce jardins,
Et d'oliviers & de ciprés,
Dont il n'en a gueres cy prés:
Ormes y eut gros & branchuz,
Et avec ce chesnes fourchuz,
Que vous yroye-je plus contant,
De divers arbres y eut tant,
Ce me seroit bien grant encombre,
De les vous déclairer par nombre;
Mais sachiés que les arbres furent
Si loing à loing comme estre deurent;
L'ung fut de l'autre loing assis
De cinq toises voyre de six;
Mais moult furent fueilluz & haulx,
Pour garder de l'Esté les chaulx,
Et si espés par dessus furent,

Digitized by Google

Que chaleurs percer ne les peurent,
Ne ne povoient bas descendre,
Ne faire mal à l'erbe tendre.
 Au vergier eut dains & chevreulx;
Et aussi beaucoup d'escureux,
Qui par dessus arbres sailloyent,
Connins y avoit qui yssoient
Bien souvent hors de leurs tanieres;
En moult de diverses manieres,
Par lieux y eut cleres fontaines,
Sans barbelotes & sans raines,
Qui des arbres estoient umbrez,
Par moy ne vous seront nombrez;
Et petis ruisseaulx, que Déduit
Avoit là trouvés par conduit;
L'eaue alloit aval faisant
Son mélodieux & plaisant.
Aux bortz des ruisseaulx & des rives
Des fontaines cleres & vives,
Poignoit l'erbe drue & plaisant,
Grant soulas & plaisir faisant;
Amy povoit avec sa mye
Soy déporter, n'en doubtez mye;
Et par les ruisseletz venoit
Tant d'eaue comme il convenoit,
En très-beau lieu & délectable
Plaisant, joyeux & aggréable,
Estoient tousiours à planté
Des fleurs en Yver & Esté:
Violette y fut moult belle,
Et aussi parvenche nouvelle,

Digitized by Google

Fleurs y eut blanches & vermeilles,
On ne pourroit trouver pareilles,
De toutes diverſes couleurs,
De haulx pris & de grans valeurs ;
Si eſtoient ſoef flairans,
Et reflagrans & odorans,
Ne vous feray pas longue fable,
Du lieu plaiſant & délectable ;
Mais m'en convient de preſent taire ;
Et de vous dire & retraire,
Du vergier toute la beaulté
Et la grant delectableté,
Ma langue ne pourroit ſouffire
A le vous reciter ne dire,
Tant allay à dextre & ſeneſtre
Que je vey tout l'affaire & l'eſtre
De ce bel vergier aſſouvy ;
Mais le Dieu d'Amours m'a ſuivy,
Et de loing m'eſtoit coſtoiant,
Me regardant & eſpiant,
Comme le veneur fait la beſte,
Pour me ferir de ſa ſajecte.

En ung très-beau lieu arrivay,
Ou au dernier je me trouvay,
Fontaine y avoit ſoubz ung pin ;
Mais puis le temps du Roy Pepin,
N'avoit eſté tel arbre veu ;
Il eſtoit moult hault & parcreu,
En ce vergier avoit tel arbre :
Dedans une pierre de marbre,
Eut nature par grand maiſtriſe,

Soubz le pin la fontaine miſe ;
Si eut dedans la pierre eſcriptz ,
Au bout d'amont lettres petitz ,
Et diſoient que illec deſſus ,
Si mourut le beau Narciſus.
  Narciſus fut ung Damoyſeau ,
Qu'Amours tindrent en leur roſeau ;
Et tant le fiſt Amours deſtraindre ,
Et tant plourer & tant complaindre ,
Qu'il luy convint rendre ſon ame ;
Car echo une haulte Dame
L'avoit plus aymé que riens née ,
Et s'amour luy avoit donnée ,
Et luy diſt qu'il luy donneroit
Son amour où elle mourroit.
Mais il fut par ſa grant beaulté ,
Plain de deſdain & de fierté ,
Et ne luy voulut octroyer ,
Tant l'en ſceuſt-elle bien prier :
Quant elle veyt ſoy eſcondire ,
Si en eut tel dueil & tel yre ,
Qu'il luy convint par ce deſpit ,
En ſouffrir mort ſans nul reſpit ;
Mais au devant qu'elle mouruſt ,
Pria à Dieu qu'encores fuſt ,
Narciſus au felon couraige ,
Qui au cueur luy donna la rage ,
Dont el mourut villainement ,
Que de brief & maulvaiſement ,
Fuſt Narciſus ſans nul ſejour
Eſchauffé d'une telle amour :

Digitized by Google

Et dont il ne peuſt joye attendre,
Si pourroit ſçavoir & entendre.
Quel dueil ſeuffrent les amoureux,
Par refus dur & rigoureux;
La priere fut recevable
De Dieu, & par luy acceptable;
Car Narcïſus par adventure,
A la Fontaine necte & pure,
S'en vint ſoubz le pin umbroier,
Ung jour qu'il venoit de chaſſer,
Où il eut ſouffert grand travail,
De courir amont & aval,
Tant qu'il eut ſoif par grant oppreſſe
Du Chault, auſſi par ſa laſſeſſe
Il eut preſque perdu l'alayne,
Quant arriva en la fontaine,
Que le pin de rame couvroit,
Il penſa lors qu'il buveroit
A la fontaine tout à dens,
Se miſt lors pour boire dedans.

Comment Narciſus ſe mira
A la fontaine, & ſoupira
Par amour tant qu'il fiſt partir
S'ame du corps ſans départir.

IL veit en l'eaue clere & necte
Son vis, ſon nez & ſa bouchette;
Et il maintenant s'eſbahit,
Car ſon umbre ſi le trahit,
Car il cuida veoir la figure

D'un enfant bel à demeſure.
Adonc ſe voult amours vengier
Du grant orgueil & du dangier,
Que Narciſus luy euſt mené,
Lors il luy fut bien guerdonné;
Car tant muſa à la fontaine,
Que trop ayma ſon umbre vayne,
Et en mourut en la parfin,
De ceſte amour en fut la fin;
Et quand il veit qu'il ne pouvoit
Acomplir ce qu'il deſiroit,
Et qu'il eſtoit ſi prins par ſort,
Qu'il ne povoit avoir confort,
En nulle heure, ne en nul temps
Iré fut, & ſi mal contens
Que de grant dueil après mourut;
Par ce la Dame vengée fut
De luy qui l'avoit eſcondite,
Et receut illec ſon merite.

Amans ceſt exemple aprenez,
Qui vers vos amyes meſprenez,
Car ſe vous les laiſſés mourir,
Dieu le vous ſçaura bien merir:
Quant l'eſcript ſi m'eut fait ſçavoir,
Que c'eſtoit en ce lieu pour voir
La fontaine au beau Narciſus,
Je me tiray ung peu en ſus,
Quant de Narciſus me ſouvint,
A qui mallement meſadvint;
Sy commençay à couarder,
Ne dedans n'oſay regarder:

Et puis je me pensay que asseur,
Sans point de paour ne de maleur,
A la fontaine aller povoye,
Par folye m'en eslongnoye;
Sy m'aprouchay de la fontaine
Pour veoir l'eaue très-clere & saine;
Et la gravelle belle & necte,
Qui au fons estoit très-parfaicte,
Et plus luysante que argent fin.
De la fontaine c'est la fin,
Qu'en tout le monde n'eust si belle;
L'eaue fut très-fresche & nouvelle,
Qui nuyt & jour sault à grans undes
Par deux fosses creuses parfondes,
Dont entour croist l'herbe menue,
Qui par l'eaue vint fresche & drue,
Et en Yver ne peut tarir,
Ne aussi en Esté faillir.
Au fons de la fontaine aval,
Avoit deux pierres de cristal,
Que je regarday à merveilles,
Veu n'avoye oncques les pareilles;
De ces pierres je vous vueil dire,
Par bon vouloir sans courroux n'ire,
Quant le soleil qui tout aguette,
Ses rays en la fontaine gecte,
Et sa clarté du Ciel descend,
Lors prent de couleurs plus de cent;
Du cristal qui par le soleil,
Devient inde, jaune & vermeil;
Ces cristaulx sont très-merveilleux,

Digitized by Google

Et telle force ont chascun d'eux
Arbres, fleurs & toute verdure,
Appert à cil qui y met cure;
Et pour faire la chose entendre,
Une raison vous vueil aprendre;
Ainsi comment ung miroir monstre,
Les choses qui sont à l'encontre,
Et qu'on y voit sans couverture
Et la façon & la figure,
Tout ainsi vous dis-je pour voir,
Que le cristal sans décevoir:
Tout l'estre du vergier accuse
A celluy qui dedans l'eaue muse;
Car tousiours quelque part qu'il soit,
L'une moitié du vergier voit;
Et s'il se torne maintenant,
Peut-il tout veoir le remenant?
Si n'y a si petite chose
Tant mussée ne tant enclose,
Dont démonstrance ne soit faicte,
Comme elle est au vergier pourtraicte;
C'est cy le miroir périlleux,
Où Narcisus très-orgueilleux
Mira sa face & ses yeulx vers,
Dont il cheut puis mort tout envers;
Qui en ce mirouer se mire,
Ne peut avoir besoing de mire;
Nul n'est qui de ses yeulx le voye,
Qui d'amer ne soit mys en voye;
Maint vaillant homme y a mys gaige
Ou mirouer, car le plus saige,

Le plus preux & plus affecté
Y'a eſté prins & guetté :
Illec ſur très-mauvaiſe rage,
Car trop toſt change le courage,
N'y ont beſoing ſens, ne meſure,
Car Dame y a voulenté pure ;
Là ne ſe ſçait conſeiller nulz,
Car Cupido fils de Venus,
Sema illec d'amours la graine
Qui toute encombre la fontaine,
Et fiſt ſes latz environ tendre ;
Et ſes engins y miſt pour prendre,
Damoyſelles & Damoiſeaulx,
Amours ne veult autres oyſeaulx,
Pour la graine qui fut ſemée.
Fut ceſte fontaine nommée
La fontaine d'amours par droit,
Dont pluſieurs ont en maint endroit
Parlé en Rommant & en Livre ;
Mais jamais n'orrez mieulx deſcrivre
La vérité de la matiere
Quant dit vous auray la maniere.
Maintenant me plaiſt demourer
A la fontaine, & remirer
Les criſtaulx qui là démonſtroient
Mille choſes qui là eſtoient.
De male heure m'y ſuis miré,
J'en ay depuis moult ſouſpiré,
Ce bel miroir m'a fort deceu ;
Mais ſe j'euſſe au devant conneu ;
De ſa force & de ſa vertu,

Ne m'y fusse pas embatu ;
Car fort me trouvay esbahy,
Quant malement ès latz chey.
Au miroir entre mille choses,
Choisy rosiers chargiés de roses
Qui estoient en ung détour
Clos d'une haye tout entour :
Lors me print-il très-grant envye,
Que ne laissasse pour Pavie,
Ne pour Paris, que n'y allasse,
Où je choisy la plus grant masse,
Quant celle rose m'eut surprins,
Dont maint autre a esté esprins ;
Vers le rosier tantost me tretz,
Et bien sachiés quand je fu près,
L'oudeur de la plus savourée
Rose m'entra en la pensée,
Si ne cuidasse estre blasmé,
Vituperé ou diffamé :
Très-voulentiers d'elles cueillisse,
Au moins une que je tenisse
En ma main pour l'oudeur sentir ;
Mais paour euz du repentir :
Car il en eust peu de legier
Peser au Seigneur du vergier.
De roses y eut à monceaulx,
Rosiers ne veiz oncques si beaulx,
Boutons y eut petis & clos,
D'autres furent ung pou plus gros ;
Si en y eut d'autre moyson,
Qui tendoient à leur saison :

Et s'apreſtoient d'eſpanyr,
Et à perfection venir.
Les roſes ouvertes & lées,
Sont en ung jour toutes allées;
Mais les boutons durent tous frais
A tout le moins deux jours ou trois;
Iceulx boutons très-fort me pleurent,
Car oncques plus beaulx veuz ne furent.
Qui en pourroit ung acrochier,
Il le devroit tenir moult chier;
S'ung chappelet en peuſſe avoir,
Mieulx l'amaſſe que nul avoir.
Entre tous ces boutons j'en vey
Ung ſi très-bel, que envers celluy
Nul des autres riens ne priſay,
Quant ſa grant beaulté adviſay;
Car une couleur l'enlumine,
Qui eſt ſi vermeille & ſi fine,
Comme nature le ſceut faire;
Des fueilles y eut quatre paire,
Que nature par ſes maiſtriſes,
Y avoit miſes & aſſiſes.
La queue droite comme ung jon,
Et par deſſus ſiet le bouton,
Si ne s'encline ne ne pend,
L'oudeur de luy par tout s'eſtend;
La ſouefveté qui en yſt,
Toute la place en reſplaniſt.
Quand je l'euz ſentu au flairer,
Ailleurs ne voulu repairer;
Si g'y oſaſſe la main tendre,

Et moy approucher pour le prendre
Le feisse ; mais chardons poignans
M'en faisoient moult esloignans,
Espinès trenchans & aguës,
Orties & ronces crossuës,
Ne me laissoient avant traire,
Car je craignoye à moy mal faire.

Comment Amours au bel jardin,
Traicta l'Amant qui de cueur fin,
Ama le bouton tellement,
Que puis en eut empeschement.

LE Dieu d'Amours qui l'arc tendu
Avoit toute jour attendu,
A moy poursuyvre & espier,
Si s'arresta soubz ung figuier ;
Et quant il eut bien apperceu,
Que j'avoye si bien esleu,
Le bouton qui plus me plaisoit,
Que nul des autres ne faisoit :
Il a tantost prins une flesche,
En la corde la mist en coiche,
Si l'entesa jusqu'à l'oreille,
L'arc qui estoit fort à merveille,
Et tira à moy par tel guyse,
Qu'à l'ouye m'a la flesche mise
Jusques au cueur par grant roideur :
Et lors me print une froideur,
Dont je dessoubz chault pelisson,
Senty au cueur mainte frisson.

Digitized by Google

Quant j'euz eſté ainſi berſé,
A terre fuz tantoſt verſé ;
Cueur me faillit, ſueur me vint,
Paſmer par force me convint ;
Et quant je vins de paſmoiſon,
Et j'euz mon ſens & ma raiſon,
Je fuz moult vain, & ay cuidé,
Beaucoup de ſang avoir vuidé ;
Mais la ſajette qui m'eut point,
De mon ſang ſi ne tira point,
Ains fut la playe toute ſeiche.
Je prins lors à deux mains la fleſche ;
Et la commençay à tirer,
Et en la tirant ſouſpirer,
Et tant tiray qu'ay amené
A moy le fuſt tout empenné.
Mais la ſajette barbelée,
Qui Beaulté eſtoit appellée,
Fut dedans mon cueur ſi fichée,
Qu'elle n'en peut eſtre arrachée ;
Mais demoura en mon corps toute
Sans en ſaillir de mon ſang goute :
Angoiſſeux fuz & moult troublé,
Pour le péril qui fut doublé ;
Ne ſceuz que faire, ne que dire,
Ne pour ma playe trouver mire,
Ne par herbe, ne par racine,
Je ne peuz trouver médicine.
Vers le bouton ſe flechiſſoit
Mon cueur qui ailleurs ne penſoit :
Se je l'euſſe eu à mon plaiſir,

Digitized by Google

Santé m'eust rendu à plaisir ;
Le veoir sans plus & l'oudeur,
Si m'alegeoient ma douleur :
Je me commençay à retraire,
Vers le bouton à mon contraire.
Amours avoit jà recouvrée,
Une autre flesche à or ouvrée
Simplesse eut nom : c'est la seconde
Que maint homme parmy le monde
Et mainte femme fist aymer,
Quant amours me veit opprimer :
Il trait à moy sans menacier,
La flesche, où n'est fer ne acier ;
Si que par l'œil au corps m'entra,
La sajette qui n'en ystra
Jamais, ce croy par homme né ;
Car au tirer en ay mené,
Le fust avec moy sans contens,
Le fer est demouré dedans.
Or sachiés bien de vérité,
Que se j'avoye devant esté,
Du bouton bien entalenté,
Plus grande fut ma voulenté ;
Et quant le mal plus m'angoissoit,
Tant plus ma voulenté croissoit,
D'aller tousiours à la rosette,
Qui mieulx sentoit que violette,
Bien je m'en voulsisse excuser ;
Mais je ne le puis reffuser :
Car tousiours mon cueur si tendoit,
A la chose qu'il demandoit,

Digitized by Google

Aller m'y convenoit par force,
Et d'autre part l'Archier s'efforce,
Et à moy grever moult se paine,
Ne me lairra aller sans paine.
Si m'a fait pour mieulx m'affoler,
La tierce flesche au corps voler,
Qui Courtoysie est appellée ;
La playe fut parfonde & lée,
Si me convint cheoir pasmé,
Dessoubz ung olivier ramé,
Grant piece y fuz sans remuer ;
Quant je me peuz esvertuer,
Je prins la flesche & là osté,
Tantost le fust de mon costé ;
Mais je ne peuz pas le fer traire,
Pour chose que je peusse faire.
En mon séant me suis rassis,
Moult angoisseux & moult pensis ;
Moult me destraint ycelle playe,
Et me semont que je me traye,
Vers le bouton qui m'atalente :
Et l'Archier si me represente,
La quarte flesche au pennon d'or,
Qui le cueur m'environna d'or.
Icelle flesche eut nom Franchise,
Il la me tira à sa guyse.
Or me dois bien espouventer,
Eschauldé doit chaleur doubter ;
Mais je ne sçavoye pour voir,
Car se je veisse illec plouvoir,
Quarreaulx & pierres par meslée,

Digitized by Google

Aussi espés comme gresslée,
Si convenoit que g'y allasse;
Amours qui toutes choses passe,
Me donnoit cueur & hardement,
De faire son commandement:
Je me suis lors du pied drecé,
Foible, vain & comme blecé,
Si m'eschauffay moult de marchier,
Ne differay pas pour l'Archier,
Vers le rosier où mon cueur tend;
Mais des espines avoit tant,
Des ronces & chardons aguz;
Mais pourtant ne fuz-je confuz,
Qu'au rosier ne voulsisse attaindre;
Et les espines tost enfraindre,
Qui le rosier environnoient,
Et de toutes pars me poignoient;
Mais si bien me vint que j'estoye
Si près du bouton que sentoye
La doulce odeur qui en yssoit,
Qui tout mon mal adoulcissoit,
Et que le veoye à bandon,
De ce me venoit tel guerdon,
Que tous mes maulx entr'oublioye;
Pour le délit où me veoye.
Adonc fuz guery & bien ayse,
Car riens n'estoit qui tant me plaise;
Comme d'estre illec à séjour,
Partir n'en vouloye nul jour.
Quant illec ay esté grant piece,
Le Dieu d'Amours, qui tout despiece,

A mon cueur dont il fiſt berſault,
Bailla nouvel & fier aſſault,
Et me tira pour mon meſchief
La quinte fleſche derechief,
Juſques au cueur ſoubz la mamelle;
Dont la grant douleur renouvelle
De mes playes en ung tenant
Me paſmay trois fois maintenant:
Au revenir plains & ſouſpire,
Car ma douleur croiſt & empire
Si fort que je n'ay eſperance,
De gueriſon ne d'alegeance,
Mieulx vouldroie eſtre mort que vifz;
Car en la fin par mon adviz,
Fera Amours de moy martir,
Par autre lieu n'en puis partir.
La ſixieſme fleſche il a priſe,
C'eſt celle que très-fort je priſe;
Et ſi la tiens à moult peſant,
C'eſt Beau-ſemblant qui en uſant
A nul Amant qui ſe repente,
De bien ſervir quel mal qu'il ſente.
Elle eſt aguë à bien percier,
Trenchant comme raſoir d'acier;
Mais amour moult bien l'a pointé
D'ung précieux oignement oingté,
Afin qu'elle ne me peuſt nuyre,
Amours ne veult pas que je muyre;
Mais veult que j'aye allegement,
Par la force de l'oignement,
Qui tout eſt de réconfort plain,

Et j'en fuz dedans le corps sain :
C'est pour amans réconforter,
Et pour leurs maulx mieulx suporter.
Celle flesche fut à moy traicte,
Qui m'a au cueur grand playe faicte ;
Mais l'oignement si s'espandit
Par mes playes, & me rendit
Le cueur qui m'estoit tout failly ;
La mort m'eust de brief acueilly,
Se le doulx oignement ne fust,
Je tiray hors à moy le fust ;
Mais le fer dedans demoura,
Mon cueur par chaleur devora :
Six flesches y furent crochées,
Qui jà n'en seront arrachées,
Et l'oignement moult me valut,
Toutesvoyes moult me dolut
Ma playe, si que ma douleur
Me faisoit muer la couleur,
En ceste flesche par coustume,
Estoit doulceur & amertume ;
J'ay bien congneu par sa puissance
Son ayde, aussi sa nuysance.
Grant trou y eut par la pointure ;
Mais moult m'assouaga l'oingture,
D'une part m'oingt, d'autre me cuyst ;
Ainsi m'aide, ainsi me nuyst.

Digitized by Google

Comment Amours sans plus attendre,
Alla tost courant l'Amant prendre,
En luy disant qu'il se rendist
A luy, & que plus n'attendist.

LE Dieu d'Amours est descendu,
Et est incontinent venu
A moy, puis tantost m'escria:
Vassal: prins estes riens n'y a
De l'efforcer, ne du deffendre,
Ne fay pas dangier de toy rendre,
Tant plus voulentiers te rendras,
Et plus tost à mercy viendras.
Il est fol qui maine dangier,
Vers celluy qu'il doit calengier,
Et qu'il luy convient supplier,
Tu ne pourras mieulx employer
Ta paine pour toy avancer,
Tu ne te peuz vers moy forcer,
Ta force te seroit contraire,
Et te nuyroit en ton affaire;
Et si te vueil bien enseigner,
Que tu ne pourras riens gaigner,
En folie, ny en orgueil;
Mais rendz-toy prins, car je le vueil,
En paix & debonnairement:
Et je respondy simplement.
Sire, voulentiers me rendray,
Jà vers vous ne me deffendray,
A Dieu ne plaise que je pense,

Digitized by Google

Faire contre voſtre deffenſe,
Car ce n'eſt pas raiſon ne droit,
Auſſi mon cueur ne le vouldroit ;
Vous me povez prendre & tuer,
Bien ſçay que ne vous puis muer,
Car ma vie eſt en voſtre main,
Ne puis vivre juſques à demain,
Se n'eſt pas voſtre voulenté,
J'attendz par vous joye & ſanté ;
Car jà par autre ne l'auré,
Se voſtre main qui m'a navré,
Ne me donne la gueriſon,
Et ſe de moy voſtre priſon
Voulez faire, ne ne daignez,
Je ne me tiens pas engygnez ;
Et ſachiés que je n'ay point d'yre,
Tant ay de vous ouy bien dire,
Que mette me vueil par deviſe,
Cueur & corps à voſtre ſerviſe ;
Car ſe je fais voſtre vouloir,
Ne me puis pas de riens douloir,
Et eſpere qu'en aucun temps,
Auray la mercy que j'attendz.
Adonc me ſuis agenoillié,
Et vouloye baiſier ſon pié ;
Mais il m'a la dextre main priſe ;
Et dit : je te ayme bien & priſe,
Quant tu m'as reſpondu ainſi ;
Oncques tel reſponſe n'yſſi
D'homme villain mal enſeigné,
Et par ce point tu as gagné ;

Que je vueil pour ton advantaige,
Qu'à present cy me face hommaige :
Si me baiseras en la bouche,
A qui nul villain homs ne touche ;
Je ne laisse mye attouchier,
Chascun villain, chascun bouchier ;
Mais doit estre courtois & frans,
Celluy duquel l'hommage prens.
Mais touteffois celluy à paine,
Qui à moi bien servir se paine ;
Honneur en aura, si doit estre,
Joyeux de servir si bon maistre
Et si hault Seigneur de renom,
D'Amours porte le gonfanon,
De Courtoisie la baniere ;
Et si est de telle maniere,
Si doulx, si franc & si gentil,
Que qui est si sage & subtil,
De le servir & honnourer,
Dedans luy ne peut demourer
Villenye ne mesprison,
Ne faulseté, ne trahison.

Comment après ce bel langage,
L'Amant humblement fist hommage,
Par jeunesse qui le déçoit,
Au Dieu d'Amours qui le reçoit.

BOn homme fuz-je les mains jointes,
Et sachiez que moult me fiz cointes,
Quant sa bouche toucha la moye,

Ce fut ce dont J'euz au cueur joye,
Il m'a lors demandé oſtages.

Amours parle.

Amys, diſt-il, j'ay mains hommages,
Et d'ungs & d'autres gens receu,
Dont j'ay eſté moult toſt deceu:
Les felons plains de faulſeté,
M'ont par mainteffois baraté,
Par eulx ay ſouffert mainte noiſe;
Mais ilz ſçauront comme il m'en poiſe,
Se je les puis à mon droit prendre,
Je leur vouldray chierement vendre,
Et pource que ſuis ton maiſtre,
Vueil-je bien de toy certain eſtre,
Et te vueil ſi à moy lyer,
Que tu ne me puiſſes nyer,
De faire riens doreſnavant,
Tien-moy donc loyal convenant,
Pechié ſeroit ſe tu trichoyes,
Moult me ſemble que loyal ſoyes.

L'Amant reſpond.

Sire, fis-je, or m'entendez,
Ne ſçay pourquoy vous demandez
Pleiges de moi, ne ſeureté,
Vous ſçavez bien la vérité,
Que mon cueur ſi tolu m'avez,
Et ſi prins, comme le ſçavez,
Qu'il ne peut riens faire pour moy,
S'il ne venoit de voſtre ottroy.

Le cueur est vostre non pas mien,
Car il convient soit mal ou bien,
Qu'il face tout vostre plaisir,
Nul ne vous en peut dessaisir.
La garnison y avez mise,
Qui le guerroye à vostre guyse ;
Et se de cela vous doubtez,
Faictes-y clef & l'emportez,
Et la clef soit en lieu d'ostage.

Amours.

Par mon chief ce n'est mye oultrage ;
Respond Amour, je m'y accords,
Il est assez seigneur du corps,
Qui a le cueur en sa commande,
Oultrageux est qui plus demande.

Comment Amours très-bien souef,
Ferma d'une petite clef
Le cueur de l'Amant par tel guyse,
Qu'il n'entama point la chemise.

LOrs a de l'Aumoniere traicte,
Une petite clef bien faicte,
Qui fut de fin or esmeré,
Soubz elle demourra serré,
Ton cueur qui sera seurement,
Contraint ne sera autrement :
Plus est de mon petit doy mendre,
A mes amys la vueil bien tendre,
Elle est de moult grant poesté.

L'Amant parle.

Lors la m'attacha au coſté,
Et ferma mon cueur ſi ſouef,
Qu'à grant paine ſenty la clef :
Ainſi fiſt ſa voulenté toute ;
Et quant je l'euz mys hors de doubte,
Luy dis ; je ſuis entalenté,
De faire voſtre voulenté ;
Mais mon ſervice recevez
En gré, & ne me decevez ;
Ne le dy comme recréant,
De vous ſervir ſuis aggréant.
Mais celluy en vain ſe travaille
De faire ſervice qui vaille,
Quant le ſervice n'atalente
A cil à qui l'en le preſente.

Amours parle.

Amours reſpond, ne t'eſpouvente
Quant tu conſens à mon entente,
Ton ſervice prendray en gré,
Et te mettray au hault degré,
Se maulvaiſtié ne t'en retrait,
Mais ſi-toſt ne peut eſtre fait,
Grant bien ne vient pas en pou d'heure ;
Il y convient paine & demeure,
Attendz & ſeuffre la deſtreſſe,
Qui or endroit te nuyſt & bleſſe,
Car je ſçay par quelle raiſon
Tu ſeras mis à guériſon :

Digitized by Google

Je te donneray Feaulté,
Se tu te tiens à loyaulté,
Qui tes playes te guerira,
Quant je ſçauray & m'apperra,
Se tu de bon cueur ſerviras,
Et comment tu exploicteras
Nuyt & jour mes commandemens,
Que je commande aux fins Amans.

L'Amant parle.

Sire, fis-je, pour Dieu mercy,
Avant que vous partez d'icy,
Vos commandemens m'en chargiés;
Je ſuis de faire encouragiés,
Car j'eſpoir, ſe ne les ſçavoye,
Toſt pourroye yſſir de ſa voye,
Pource je les deſire aprendre,
Affin que ne puiſſe meſprendre.

Amours.

Amours reſpond, tu dis moult bien;
Si les entendz & les retien,
Le maiſtre pert ſa paine toute,
Quant le diſciple qui eſcoute
Ne met tel ſoing à retenir,
Qu'il lui en puiſſe ſouvenir.

L'Amant.

Le Dieu d'Amours lors m'encharja;
Tout ainſi que vous orrés jà
Mot à mot ſes commandemens,

Digitized by Google

Comment le dient les Rommans;
Qui aymer veult si y entende,
Ainsi comme amours le commande;
Car il les fait bon escouter,
Qui son entente y veult bouter,
Pource que la fin en est belle,
Et que c'est matiere nouvelle.
Qui du songe la fin orra,
Je vous dy bien qu'il y pourra
Des jeux d'amours assez aprendre,
Pourveu que bien y vueille entendre
Et bien concevoir la substance,
Du songe la signifiance.
La vérité qui est couverte,
Vous en sera lors toute apperte,
Quant déclarer m'orrez le songe,
Où n'y a fable, ne mensonge.

Comment le Dieu d'Amours enseigne
L'Amant, & dit qu'il face & tiengne
Les reigles qui baille à l'Amant,
Escriptes en ce bel Rommant.

VIllenye premierement,
Ce dist amours vueil & commant,
Que tu délaisses sans reprendre,
Se tu ne veulx vers moy mesprendre;
Si mauldis & excommunie
Tous ceulx qui ayment Villenye.
Villenye le Villain fait,
Je ne l'ayme, n'en dit, n'en fait;

Villain est fel & sans pitié,
Sans service & sans amytié.
Après te garde de retraire,
Chose des gens qui face à taire,
N'est pas prouesse de mesdire,
En Keulx le Seneschal te mire,
Qui fut par mesdire jadis
Mal renommé, de tous mauldis;
Comme tant Gauvain eut le pris,
Comme courtois & bien apris:
Autant eut Keulx de Villenye,
Par mesdire & de Felonnie;
Des mocqueurs l'estandart portoit,
En mocquer tant se délictoit.
Soyes sage & raisonnable,
En parler doulx & convenable,
Aux grans personnes & menues;
Et quant tu iras par les rues,
Garde que soyes coustumier
De saluer les gens premier;
Et s'aucun avant te salue,
Si n'ayes pas la langue mue;
Ains te painc de salut rendre,
Sans demourer & sans attendre.
  Après garde que tu ne dyes
Ces ors motz & ces ribaudies;
Jà pour nommer villaine chose,
Ne doit ta bouche estre desclose;
Je ne tiens pas à courtois homme,
Qui orde chose & laide nomme,
Toutes femmes sers & honnoure,

Digitized by Google

A eulx aider paine & laboure ;
Et se tu oys nul mesdisant,
Qui les femmes soit desprisant,
Blasme-le & fais qu'il se taise.
Fay se tu peux chose qui plaise,
Aux Dames & aux Damoiselles ;
Si qu'ils ayent bonnes nouvelles,
De toy dire & de racompter,
Par ce pourras en pris monter.
Après tout ce d'orgueil te garde,
Car se l'orgueilleux se regarde,
Orgueil est folie & pechié ;
Et qui d'orgueil est entachié,
Il ne peut son cueur employer,
A servir ne à supployer.
Orgueilleux fait tout le contraire,
De ce que fin Amant doit faire ;
Mais qui d'amours se veult pener,
Il se doit cointement mener :
Car qui est coint n'a pas orgueil ;
Mais en est moult plaisant à l'œil,
Quant il n'est pas oultrecuidé,
De ce doit-il estre vuidé :
De vestement & de chaussure,
Selon ta rente, ta mesure.
Bien te dy que bel vestement,
A l'homme siet honnestement ;
Et si dois ton habit baillier,
A tel qui le saiche taillier,
Et faire bien séans les pointes,
Et les manches droictes & cointes ;

Souliers à latz , auſſi houſeaulx ,
Ayes ſouvent frès & nouveaulx ,
Et qu'ils ſoient beaux & fetis ,
Ne trop larges , ne trop petis ,
De gans & de bourſe de ſoye ,
Et de ſainćture te cointoye ;
Et ſi tu as ſi grant richeſſe ,
Que faire ne puiſſe largeſſe ,
Tout au plus bel te dois conduire ,
Que tu pourras ſans toy deſtruire ,
Chappel de fleurs que moult peu couſte,
Ou de roſes de penthecouſte.
Peux-tu bien ſur ton chief avoir ,
Il n'y convient pas grant avoir.
Ne ſeuffre ſur toy nulle ordure ,
Lave tes mains & tes dens cure ;
S'en tes ongles a point de noir ,
Ne lui laiſſe pas remanoir.
Tiens-toy bien net , tes cheveulx pigne ;
Mais ne te farde , ne te guigne.
Telles choſes ne font ſi non ,
Gens folz & de maulvais renom :
Qui amours par male advanture ,
Ont trouvé encontre nature.
Après te doit-il ſouvenir ,
De joyeuſeté maintenir ,
A joye & à déduit t'atourne ,
Amours n'a cure d'homme mourne.
La melodie eſt moult courtoiſe ,
Où ſiet joyeuſeté ſans noyſe ;
Amans ſentent les maulx d'aymer ,

Digitized by Google

Une fois doulx & l'autre amer.
Mal d'aymer est moult oultrageux ;
Tantost est l'Amant en ses jeux ,
Tost se complaint , tost se guermente ;
Une heure pleure & l'autre chante.
Se tu sçes nul beau déduit faire ,
Par quoy tu puisses aux gens plaire ;
Je t'ordonne que tu le faces ,
Chascun doit faire en toutes places ,
Ce qu'il sçet qui mieulx luy advient ,
Car loz & pris & grace en vient ;
Se tu te sens juste & legier ,
Ne fault pas d'assaillir dangier ;
Et se tu es bien à cheval ,
Tu dois prendre amont & aval ;
Et se tu scès lances briser ,
Tu t'en peuz moult faire priser ;
Si aux armes es asseuré ,
De tant plus seras honnouré ;
Se tu as clere & saine voix ,
Tu ne dois pas querir forvois ,
De chanter se l'en t'en semoult ;
Car beau chanter embellit moult ,
Aussi d'instrumens de musique ,
Te fault avoir quelque pratique ,
Et pareillement de dancer ,
Ce te pourra moult avancer.

Ne te faitz tenir pour aver ,
Car ce te pourroit moult grever :
Car c'est bien raison que l'Amant ,
Donne du sien plus largement :

Que les villains plains d'avarice,
Ausquelz amours n'est jà propice,
A qui il ne plaist de donner,
D'avoir amours ne doit pener;
Mais qui en veult avoir la grace,
D'avarice tost se desface:
Car cil qui par regart plaisant,
Ou par doulce chiere faisant
A luy, ou par ung ris serin
Donne son cueur toüt enterin,
Doit bien après si riche don,
Donner l'avoir tout à bandon.

Maintenant te vueil recorder,
A mes ditz te dois accorder,
Car la parole est tant moins griefve,
A retenir quant elle est briefve;
Qui d'amours veult faire son maistre,
Säige & sans orgueil il doit estre,
De cointise soit bien garny,
Baillart de largesse fourny.
Après t'enjoings par pénitence,
Que jour & nuyt sans repentence,
En bien aymer soit ton penser,
Tousiours y pense sans cesser,
Et te pense de la doulce heure,
Dont la joye tant te demeure;
Et pour ce que fin Amans soyes,
Je te commande que tu ayes
En ung seul lieu ton cueur assis,
Ferme, constant & bien rassis,
Sans barat, ne sans tricherie,

Fraulde, ne nulle tromperie,
Qui en mains lieux son cueur départ;
Par tout en a petite part;
Mais de celluy pas ne me doubte,
Qui tient en ung lieu s'amour toute
Pour ce vueil qu'en ung lieu la mettes,
Et qu'en autre lieu ne la prestes;
Car se tu l'avoyes prestée,
Elle seroit tost degastée;
Mais donne-la en don tout quitte,
Tu en auras plus grant merite,
Car bonté de chose prestée,
Et tost rendue & acquitée;
Mais de chose donnée en don,
Doit estre moult grant le guerdon.
Donne-la donc tout quittement,
Et le faiz débonnairement:
Car on a la chose plus chiere,
Qui donnée est à belle chiere,
Peu doit estre ou néant guerdonnée;
La chose par regret donnée;
Quant tu auras ton cueur donné,
Ainsi que je t'ay sermonné,
Lors te viendront les advantures,
Qui aux Amans sont treffort dures;
Souvent quant il te souviendra,
De tes amours te conviendra,
Partir des yeux faisant devoir,
Que nul ne puisse apparcevoir,
Le mal que seuffres & l'angoisse,
A une par tout seul t'adresse;

En pluſieurs manieres ſeras
Travaillé , grant mal ſentiras,
Une heure chault & l'autre froit,
Paſſer te fault par ce deſtroit,
Vermeil une heure, l'autre palle,
Tu n'euz oncques fievre ſi malle,
Ne quotidianes, ne quartes;
Et bien auras ains que tu partes,
Les douleurs d'amours eſſayées,
Tes forces y ſeront employées,
Tant qu'en penſant t'en troubleras;
Et une grant piece ſeras;
Ainſi comme une ymage muë,
Qui ne ſe croſſe ne remuë,
Sans piedz, ſans mains, ſans dois croſſer,
Sans yeulx mouvoir, ne ſans baler;
Puis après quant tu reviendras
En ta memoire treſſauldras,
Frayeur auras au revenir,
De paour ne te pourras tenir,
Souſpirs auras de cueur parfont;
Et ſaiches bien que ainſi le font
Ceulx qui les maulx ont eſſayez,
Dont tu ſeras lors eſmayez,
Après eſt droit qu'il te ſouvienne,
De ta mye s'elle eſt loingtaine.
Lors maleureux te jugeras,
Quant près d'elle tu ne ſeras,
Et conviendra que ton cueur ſoit;
En ce que ton œil n'apperçoit:
Diſant, mes yeulx vueil envoyer;

Digitized by Google

Après pour le cueur convoyer.
Doyvent-ils icy arrester ;
Nenny, mais voisent visiter,
Ce dont le cueur a tel talent,
Lors me puis bien tenir allant,
Quant de mon cueur si loingtain suis ;
Pour fol bien tenir je me puis ;
Si iray, plus ne laisseray,
N'a mon cueur aysè ne seray,
Devant qu'aucune enseigne n'aye ;
Adonc te mettras en la voye.
Et yras soubz tel couvenant,
Qu'à ton esme fauldras souvent,
Et gasteras en vain tes pas,
Ce que tu quiers ne verras pas ;
Si conviendra que tu retournes,
Sans riens faire, pensif & mournes.
Lors seras en moult grant meschief,
Et te viendront tost derechief,
Souspirs & plaintes & frissons,
Plus poignantes que herissons ;
Qui ne le sçet si le demant,
A cil qui est loyal Amant :
Ton cueur ne pourras appaiser ;
Mais vouldras encores viser,
Se tu verras par advanture,
Ce dont tu es en si grand cure ;
Et se tu te peux tant pener,
Que veoir puisses & assener,
Tu vouldras très-ententif estre,
A tes yeulx saouler & repaistre,

Digitized by Google

Grant joye en ton cueur demouras,
De la beaulté que tu verras;
Et ſaiches que du regarder,
Feras ton cueur frire & larder,
Et tout adés en regardant,
Aviveras le feu ardant:
Car cil qui ayme & plus regarde,
Plus enflame ſon cueur & l'arde;
Cil art, alume & fait flamer,
Le feu qui fait les gens amer.
Chaſcun Amant ſuyt par couſtume
Le feu qui l'art & qui l'alume,
Quant le feu de plus près il ſent,
Et il s'en va plus oppreſſant,
Le feu art celluy qui regarde
Sa mye, s'il ne ſi prent garde;
Car de tant plus près il s'en tient,
En aymer plus fort ſe maintient.
Ce ſçavent bien ſaige & muſart,
Qui plus eſt près du feu, plus art,
Tant que aymes ainſi le verras,
Jamais partir ne t'en pourras;
Et quant partir te conviendra,
Par tout le jour te ſouviendra
De celle que tu auras veu;
Et ſi te tiendras à deceu,
D'une choſe trop malement,
C'eſt que couraige & hardement
N'auras eu d'elle arrayſonner;
Ains as eſté ſans mot ſonner,
Près d'elle confuz & empris,

Digitized by Google

Bien cuidoyes avoir meſpris,
Que tu n'as la belle appellée,
Avant qu'elle s'en fuſt allée,
Tourner te doit à grand contraire;
Car ſe tu n'en euſſés peu traire,
Fors ſeulement ung beau ſalut,
Plus de cent marcs d'or te valut:
Lors te prendras à devaler,
Et querras achoiſon d'aler
Tout derechief hors en la rue,
Où tu avoyes celle veue,
Que tu n'oſas mettre à raiſon,
Moult yroyes en ſa maiſon:
Voulentiers s'achoiſon avoyes.
Il eſt droit que toutes tes voyes
Et tes allées & ton tour,
S'en reviennent par-là entour:
Devers les gens très-bien te cele,
Et quiers autre cauſe que celle,
Qui celle part te fait aller;
Car c'eſt grant ſens de ſoy celer.
Et s'il eſt choſe que tu voyes
Ta mye à point, que tu la doyes
Arraiſonner, ne ſaluer:
Lors te convient couleur muer,
Et tout le ſang te fremira,
Parole & ſens tout te fauldra,
Quand tu cuideras commencer.
Et ſe tant te veulx avancer,
Que ta raiſon commencer oſes,
Quant tu deveras dire troys choſes,

Tu n'en diras mie les deux,
Tant feras doncques vergongneux.
Il n'y a nul si appensez,
Qui en ce point n'oublie assez ;
S'il n'est tel que de guille serve,
Car faulx Amans comptent leur verve
Sans paour, ainsi comme ils veullent,
Car de mentir point ne se deullent,
Ilz dient l'ung & l'autre pensent,
En riant il semble qu'ilz tensent.
Quant ta raison sera finie,
Sans luy avoir dit villenie,
Moult desplaisant au cueur seras,
Se riens oublié tu auras,
Qui te fust advenant à dire,
Adonc seras en grant martyre ;
C'est la bataille, c'est l'ardure,
C'est le contemps qui tousiours dure,
Jà fin ne prendra ceste guerre,
Tant que j'en vueille la paix querre.
Quant les nuys venuës seront,
Mille desplaisirs te vendront,
Tu te coucheras en ton lict,
Où tu auras peu de délit ;
Car quant tu cuideras dormir,
Tu commenceras à fremir,
À tressaillir & demener,
D'ung costé sur l'autre tourner,
Une heure envers & l'autre adens,
Comme cil qui a mal aux dens ;
Lors te viendra à remembrance,

Digitized by Google

Et sa façon & sa semblance,
A qui nulluy ne s'appareille,
Si te diray moult grant merveille,
Telle foys te sera advis,
Que tu tiendras celle au cler vis,
Entre tes bras & toute nue,
Comme celle fust devenue
Du tout ta mye & ta compaigne,
Lors feras chasteaulx en Espaigne;
Et si auras joye de néant,
Pour le tems que seras béant,
En ta pensée delectable,
Où n'est fors que mensonge & fable;
Mais peu y pourras demourer,
Lors commenceras à plourer,
Et diras : Dieu ay-je songié,
Suis-je remué ou bougié.
Ceste pensée dont me vint,
Certes le jour dix fois ou vingt,
Vouldroye qu'elle revenist,
Toute me plaist & replenist
De joye & de bonne advanture;
Mais ceste façon peu me dure,
Dieu, verray-je point que je soye
En tel point comme je songeoye.
La mort ne me greveroit mye,
Se je mouroye ès bras ma mye,
Moult me griefve amours & tormente,
Souvent me plaings & me guermente;
Mais se tant fait amours que j'aye
De ma mye enterin joye,

Bien ſeroit mon mal rachapté.
  Las, choſe vueil de grant chierté,
Je ne me tiens mye pour ſage,
Quant je demande tel oultrage;
Car qui demande muſardie,
C'eſt bien droit que on l'eſcondye,
Ne ſçay comme je l'oſay dire,
Plus fort que moy & plus grand Sire
De moy auroit très-grant honneur,
En ung loyer aſſez myneur;
Mais ſans plus ſe d'ung doulx baiſier,
La belle me vouloit aiſier,
Moult auroye riche deſſerte,
De la paine que j'ay ſoufferte;
Mais forte choſe eſt à venir,
Je me puis bien pour fol tenir,
Quant j'ay en tel lieu mon cueur mys;
Dont à nul preu ne ſuis ſubmys,
Si dy comme fol envyeux,
Car un regard d'elle vault mieulx,
Que d'autres les deduys entiers,
Je la veiſſe moult voulentiers.
Tout à ceſt heure ſe Dieu m'aiſt
Guery ſeroit cil qui la veiſt.
Dieu, quant ſera-il adjourné,
J'ay en ce lieu trop ſejourné;
Je n'ayme mye tel deſir,
Quant je n'ay ce dont j'ay geſir:
Deſir eſt ennuyeuſe choſe,
Quant on ne dort ne ne repoſe,
Moult m'ennuye certes & griefve,

Digitized by Google

Quant maintenant l'Aube ne crieve ;
Et que la nuyt toſt ne treſpaſſe,
Car s'il fuſt jour je m'en allaſſe.
Ha Soleil ! pour Dieu haſte-toy ;
Ne fay ſejour, apreſte-toy,
Fay départir la nuyt obſcure,
Et ſon ennuy qui trop me dure.
La nuyt ainſi te contendras,
Et de repos point ne prendras,
Tant ſeras de deſir garny ;
Et quant tu ne pourras l'ennuy
Souffrir en ton lict de veiller,
Lors te fauldra appareiller,
Veſtir, chauſſer & atourner,
Ains que tu voyes adjourner,
Lors t'en yras en recelée,
Soit par pluye ſoit par gelée ;
Tout droit vers l'hoſtel de ta mye,
Qui ſeras très-bien endormye,
Et à toy ne penſeras guieres,
Une heure yras à l'huys derriere
Sçavoir s'il eſt en riens ouvert,
Et là ſeras à deſcouvert,
Tout ſeul à la pluye & au vent,
Et puis yras à l'huys devant
Sçavoir s'il y a ouverture ;
Et ſe tu y treuves faulture,
Oreilleras parmy la fente,
Se de lever nul ſe démente,
Et ſe la belle ſans plus veille,
Si te dy bien & te conſeille,

Qu'elle t'oye bien doulofer ,
Pour congnoiſtre que repoſer ,
Ne peuz en liſt pour s'amityé ,
Mieulx t'en aymera la moitié ,
Quant en ce point ouy t'aura ,
En amours ſe conſentira ,
Et aura vers toy amytié.
Bien doit Dame aucune pitié ,
Avoir de celluy qui endure
Tel mal pour luy ſe moult n'eſt dure ;
Si te diray que tu dois faire ,
Pour l'amour de la débonnaire ,
De qui tu ne peuz avoir aiſe ,
Au départir la porte baiſe ;
Et affin que l'en ne te voye
Devant ſa maiſon n'en la voye ,
Garde que ſoye retourné ,
Ains qu'il ſoit gueres ajourné ;
Iceulx venirs , yceulx allers ,
Iceulx penſers , yceulx parlers ,
Font aux Amans ſoubz leurs drapeaux ,
Rudement amaiſgrir leurs peaulx ;
Tu le pourras par toy ſçavoir ,
Se de bien aymer fais devoir.
Et bien ſçachiés qu'amours ne laiſſe ,
Sur fin Amant couleur , ne greſſe ,
De ce ne ſont appariſſant ,
Ceulx qui Dames vont trahyſſant ;
Et dient pour eulx loſengier ,
Qu'ilz ont perdu boire & mangier ,
Et je les voy comme jengleurs ,

Plus gras qu'Abbés, ne que Prieurs.
Encores te commande & charge,
Que tenir te faces pour large,
A la servante de l'Hostel,
Ung garnement luy donne tel,
Qu'elle dye que tu es vaillans :
Ta mye & tous ses bien-vueillans,
Dois honnorer & chier tenir,
Grant bien te peut par eulx venir;
Car cil qui est d'elle privé,
Lui comptera qu'il t'a trouvé
Preux & courtois bien affaitié;
Mieulx t'en prisera la moityé.
Du pays gueres ne t'esloigne;
Et se tu as si grant besongne,
Qu'il te conviegne t'eslonger,
Garde-toy de ton cueur changer,
En autre qu'en la créature,
Où est ta pensée & ta cure;
Et pense de tost retourner,
Tu ne dois gueres sejourner;
Fay semblant que reveoir te tarde,
Celle qui a ton cueur en garde;
Si t'ay dit comme & en quel guyse
Amant doit faire son servise.
Or le fay donc sur toute chose,
Se fruyt veulx avoir de la Rose.

L'Amant parle.

Quant amours m'a ce commandé,
Je luy ay adonc demandé

Sire, en quel guyse ne comment
Peut endurer le vray Amant
Les maulx que vous m'avez compté,
Vous m'avez tout espoventé,
Comment vit homme & comment dure,
En telle paine, en telle ardure,
En dueil, en souspirs & en larmes,
Et en tous points & en tous termes,
Et en soucy & en reveil.
Certainement moult m'en merveil,
Comment homme, s'il n'est de fer,
Peut vivre ung moys en tel enfer.
Le Dieu d'amours sans nulle amande,
Respondit lors à ma demande.

Amours parle.

Beaulx amys par l'ame mon pere;
Nul n'a bien, s'il ne le compere,
Si ayme l'en mieulx l'achapté,
Quant on l'a plus chier achapté,
Et en plus grant gré sont receuz,
Les biens qu'on a à grief receuz,
Que ceulx que l'en a euz pour néant;
Car trop les va l'en violant:
Il n'est homme se Dieu m'amant,
Qui saiche le mal de l'Amant,
Nul ne pourroit le mal d'amer,
Ne qu'il puyst espuiser la mer,
Compter en Rommant ne en Livre;
Et touteffois convient-il vivre
Les Amans, il en est mestier,

Chaſcun fuyt de mort le ſentier.
Cil que l'en met en chartre obſcure,
En la vermine & en l'ordure,
Qui n'a ne pain d'orge ou d'avaine,
Ne ſe meurt mye pour la paine:
Eſperance confort luy livre,
Qu'il ſe cuide trôuver délivre,
Encor par quelque chevisſance.
Tout ainſi & en tel balance,
Eſt cil qu'amours tient en priſon
Il cuyde avoir ſa gueriſon,
Ceſte eſperance le conforte,
Et cueur & talent luy apporte
De ſon corps à martire offrir:
Eſperance luy fait ſouffrir
Les maulx, dont il ne ſçait le compte
Pour la joye qui cent ans monte;
Eſperance vainct par ſouffrir,
Et fait l'Amant à vivre offrir.
O benoiſte ſoit eſperance,
Qui ainſi les Amans avance!
Moult eſt eſperance courtoiſe,
Qui ne lairra jà une toiſe,
Nul vaillant homme juſqu'à chief,
Ne pour peril, ne pour meſchief;
Et au larron qu'on maine pendre,
Luy fait-elle mercy attendre.
Eſperance te gardera,
Ne jà de toy ne partira,
Qu'elle ne garde ta perſonne
Au beſoing; & oultre te donne

Trois autres biens, qui grant ſoulas
Font à ceulx qui ſont en mes las.
Premierement qui bien ſoulaſſe
Celluy qui mal d'amer enlaſſe,
A qui eſperance s'accorde,
C'eſt doulx penſer que l'en recorde:
Car quant l'Amant plaint & ſouſpire,
Et eſt en dueil & en martire,
Doulx penſer vient à chief de piece,
Qui l'yre & le courroux deſpiece,
Et à l'Amant en ſon venir
Fait de la joye ſouvenir,
Et eſperance luy promet;
Et après au devant luy met
Les yeulx ryans, le nez tretis,
Qui n'eſt trop grant ne trop petis,
Et la bouchette coulourée,
L'alaine ſouef, oudourée.
Si luy plaiſt moult quant ſe remembre
De la beaulté de chaſcun membre.
Amours va ſes ſoulas doublant,
Quant d'ung rys ou d'ung beau ſemblant
Luy ſouvient ou de belle chiere,
Que fait luy à ſa mye chiere;
Doulx penſer ainſi aſſouage
Les douleurs d'amours & la rage,
Ceſtuy vueil-je que tu ayes,
Et ſe toy l'autre réffuſoyes,
Qui n'eſt mye nom doulouroux,
Tu ſeroyes bien dangereux.
Le ſecond bien, eſt doulx parler

Qui donnes à maint bacheler,
Et à maintes Dames ſecours;
Car chaſcun qui de ſes amours,
Oyt parler moult s'en eſbaudit.
Si me ſemble que pour ce dit,
Une Dame qui d'amer s'ot,
En ſa chanſon ung courtois mot:
Moult ſuis, diſt-elle, en bonne eſcole;
Quant de mon amy oy parole:
Se m'aiſt Dieu celluy m'a guerie,
Qui m'en parle quoy qu'on m'en die.
S'elle le doulx parler ſçavoit,
Et du penſer ce qu'il eſtoit,
En ſçavoit toutes les manieres;
Si te dis & vueil que tu quieres
Ung compaignon ſage & celant,
Auquel diras tout ton talent,
Et deſcouvreras ton couraige,
Cil te fera grant avantaige,
Quant tes maulx t'angoiſſeront fort;
Si yras à luy par confort,
Et parlerez vous deux enſemble
De la belle qui ton cueur emble,
De ſa beaulté, de ſa ſemblance
Et de ſa ſimple contenance,
Comment tu pourras choſe faire,
Qui à ta mye puiſſe plaire;
Se cil qui ſera ton amys,
A bien amer ſon cueur mys,
Mieulx en vauldra la compaignie;
Si ſera raiſon qu'il te die

Se ſa mye eſt pucelle ou non ,
Ses amys , ſes parens , ſon nom ,
Si n'auras pas paour qu'il muſe
A ta mye , ne qu'il s'en ruſe ;
Mais vous entreporterés foy
Et toy à luy & luy à toy.
Sachiés que c'eſt moult belle choſe ,
Quant on a homme à qui l'en oſe ,
Son conſeil dire & ſon ſegré ,
Ce déduit prendras en bon gré ,
Et t'en tiendras à bien payé ,
Puiſque tu l'auras eſſayé.
Le tiers bien vient du regarder
C'eſt doulx regard , qui ſeult tarder ,
A ceulx qui ont amours loingtaines ;
Pource , te dis , que tu te tiennes
Près d'elle , metz-toy en ſa garde ,
Son ſoulas aucunesfois tarde ;
Mais il eſt aux fins amoureux ,
Déduiſant & fort ſavoureux ,
Moult ont au matin bon encontre.
Es yeulx quant Dame Dieux leur monſtre
Le ſainctuaire précieux
De quoy ils ſont ſi curieux ;
Et le jour que le peuvent veoir ,
Ne leur doit mye m'eſcheoir ;
Ne doubtent ne pluye , ne vent ,
Ne nulle autre choſe vivant ;
Et quant les yeulx ont leurs déduis ,
Ilz ſont ſi aprins & ſi duys ,
Que ſeulz ne veullent avoir joye ;

Digitized by Google

Mais fault que le cueur se resjoye,
Et font les maulx assouagier;
Ly œils comme droit messagier,
Incontinent au cueur envoyent
Nouvelles de tout ce qu'ilz voyent,
Et pour la joye qui les lye
Le cueur, ses douleurs entr'oublye,
Et sa destresse male & fiere,
Car tout ainsi que la lumiere.
Les tenebres devant soy chace;
Tout ainsi doulx regard desface
Les tenebres où le cueur gyst,
Qui nuyt & jour d'amours languist;
Car le cueur de riens ne se deult,
Quant l'œil regarde ce qu'il veult.
Or t'ay-je icy tout desclaré
Ce dont je te vey esgaré;
Car je t'ay compté sans mentir
Les biens qui peuvent garantir,
Les Amans & garder de mort;
Si sçais qui te fera confort,
Au moins auras-tu esperance,
Doulx penser auras sans doubtance;
Puis doulx parler & doulx regard,
Je vueil que chascun d'eulx te gard,
Tant que tu puisses mieulx attendre
Autre bien qui ne sera mendre,
Lequel tu auras çà avant;
Mais davantaige en as autant.

Digitized by Google

Comment l'Amant dit cy qu'amours
Le laiſſa en ſes grans doulours.

INcontinent qu'Amours m'eut dit
Son plaiſir, ne fut contredit;
Mais quant il fut eſvanouy,
Adonc fuz-je bien eſbahy;
Car je ne veis près-moy nully
De mes playes moult me doly,
Et ſceuz que guerir ne pourroye,
Fors par le bouton où j'avoye
Tout mon cueur mys & ma ſcience;
Et n'avoye eu nulluy fiance,
Fors au Dieu d'Amours, de l'avoir;
Car je ſçavoye bien de voir,
Que de l'avoir riens ne m'eſtoit,
S'amours ne s'en entremettoit:
Les Roſiers d'une claye furent
Clos à l'environ comme ilz deurent
Mais je paſſaſſe la cloyſon,
Moult voulentiers pour l'occaſion
Du bouton flairant comme baſme,
Se je n'euſſe craintiſe ou blaſme;
Mais aſſés toſt euſt peu ſembler
Que les Roſes voulſiſſe embler,
Laquel choſe ne penſeray,
Ne jamais nul jour ne feray.

Digitized by Google

Comment Bel-acueil humblement,
Offrit à l'Amant doulcement,
A passer pour veoir les Roses
Qu'il desiroit sur toutes choses.

AInsi que je me pourpensoye,
Se oultre la haie passeroie,
Je vis vers moy tout droit venant,
Ung Varlet bel & advenant,
En qui il n'eut riens à blasmer,
Bel-acueil se faisoit nommer,
Fils de Courtoisie la sage,
Si m'abandonna le passage
De la haye moult doulcement,
Et me dist amiablement.

Bel-acueil parle.

Bel amy chier, se bien vous plaist,
Passez la haye sans arrest,
Pour l'odeur des Roses sentir,
Je vous y puis bien garantir,
N'y aurez mal ne vilenie ;
Mais que vous gardés de folie ;
Se de riens vous y puis aider,
Je ne me quiers faire prier ;
Car de faire vostre plaisir,
En tout honneur j'ay le desir.

L'Amant respond.

Sire, se dis-je à Bel-acueil,

Ceste promesse en gré recueil,
Si vous rens graces & merites,
De la bonté que vous me dictes;
Car moult vous vient de grant franchise,
Et quant vous plaist en ceste guise,
Suis prest de passer voulentiers,
Par ronces & par esglantiers,
Dont en la voye avoit assez,
Suis maintenant oultre passez.
Vers le bouton m'en vois errant,
Des Roses les mieulx odorant,
Et Bel-acueil me convoya
De son bien qui moult m'agréa;
Et si près allay sans me faindre,
Que je l'eusse bien peu attaindre.
Bel-acueil moult bien me servit,
Quant le bouton de sy près vit;
Mais ung villain qui riens n'avoit
Près d'illecques mussé estoit.
Dangier eut nom, si fut Closiers
Et garde de tous les Rosiers,
En ung destour fut le pervers
D'herbes & de fueilles couvers,
Pour ceulx espier & deffendre,
Qui vont aux Roses les mains tendre;
Et fut de trois acompaignié,
Le villain lourt malengrongnié.
Deux femmes & ung langart homme;
L'homme Malle-bouche se nomme,
Le fault traitre jengleur qu'il fut,
Avec luy honte & paour eut,

Digitized by Google

La mieulx vaillant d'eulx ſi fut Honte ;
Et ſachiés que qui a droit compte
Sa parenté & ſon lignaige :
Fille fut de raiſon la ſaige ;
Et ſon pere eut à nom Malfait ,
Qui fut ſi hydeux contrefait ,
Qu'oncques avec raiſon ne geut ;
Mais de veoir Honte en conceut ,
Qui puis enfanta Chaſteté ,
Qui a guerre Yver & Eſté.
Quant Dieu eut fait de Honte naiſtre
Chaſteté , qui Dame doit eſtre
Et des Roſiers & des boutons ,
Fut aſſaillie des gloutons ;
Si qu'elle avoit meſtiers d'aye ,
Car Venus l'avoit aſſaillie ;
Qui nuyt & jour ſouvent luy emble ;
Boutons & Roſes tout enſemble.
Lors requiſt Raiſon comme fille ,
Chaſteté que Venus exille ,
Deſconſeillée moult eſtoit ,
De prier Raiſon ſe haſtoit :
Si luy preſta à ſa Requeſte ,
Honte qui eſt ſimple & honneſte ,
Qui touſiours tire ſimplement
A faire ſon commandement.
Or ſont aux Roſes garder quatre ,
Qui ſe lairoient avant batre ,
Que Roſe ne bouton emport ,
Je fuſſe arrivé à bon port ,
Se par eulx ne fuſſe guetté ,

Digitized by Google

Car le Franc le bien apointé ;
Bel-acueil se penoit de faire
Ce qu'il sçavoit qui me deust plaire ;
Souvent me semont d'aprochier,
Vers le bouton & d'atouchier
Au Rosier qu'il avoit chargié,
De ce me donnoit-il congié,
Pour ce qu'il cuide que j'en vueille
Cueillir aucune verde fueille,
Près du bouton qu'il m'a donné,
Pour ce que près a esté né.
De la fueille me fiz moult cointe,
Et quant je me senty acointe,
De Bel-acueil & si privé,
Je cuiday bien estre arrivé.
Lors ay prins cueur & hardement,
De dire à Bel-acueil comment
Amours m'avoit prins & navré,
Sire, dy-je, jamais n'auré
Aide, se n'est par une chose,
Que j'ay dedans mon cueur enclose.
C'est une pesant maladie,
Ne sçay comment je la vous die ;
Car je vous crains à couroucer,
Mieulx vouldroit à cousteaux d'acier,
Piece à piece estre depecé,
Que vous en suffiez courroucé.

Bel-acueil.

Dictes-moy donc vostre vouloir,
Que jà ne me verrez douloir.

Digitized by Google

De choſe que me vueillez dire.

L'Amant.

Lors luy ay dit, ſachiez, beau Sire,
Qu'Amours durement me tormente,
Ne cuydez pas que je vous mente,
Il m'a au cueur cinq playes faictes,
Jà les douleurs n'en ſeront traictes,
Se le bouton ne me bailliez,
Qui eſt des autres mieulx tailliez;
Ce eſt ma mort, ce eſt ma vie,
De nulle riens n'ay plus envie,
Lors s'eſt Bel-acueil effrayez,

Bel-acueil.

Et me diſt, frere vous bayez,
A ce qui ne peult advenir,
Comment me voulez-vous honnir;
Vous me auriez bien aſſotté,
Se le bouton m'aviez oſté
Du Roſier, car ce n'eſt droicture
Qu'on l'oſte de ſa norriture.
Villain eſtes du demander,
Laiſſiez-le croiſtre & amander,
Ne le vouldroye eſtre oſté
Du roſier qui l'a rapporté,
Pour nulle riens tant le tiens chier.

L'Acteur.

A tant ſaillit villain Dangier,
De-là où il eſtoit mucé,

Digitized by Google

Grant fut, noir & tout hericé
S'ot, les yeulx rouges comme feux,
Le vis froncé, le nez hydeux,
Et s'escria tout forcenez.

Dangier.

Bel-acueil pour quoy amenez
Entour ses Rosiers ce vassault;
Vous faictes mal, se Dieu me sault,
Il tend à vostre avillement,
Mal ait-il sans vous seulement,
Qui en ce pourpris l'amena,
Et dedans si droit l'assena.

Comment Dangier villainement,
Bouta hors dépiteusement,
L'Amant d'avecques Bel-acueil,
Dont il eut en son cueur grãt dueil.

FUiez Vassal, fuiez d'icy,
A peu que je ne vous occy,
Bel-acueil ne vous congnoissoit,
Qui de vous servir s'angoissoit:
Vous le vouliez cy lier,
Maulvais se fait en vous fier;
Car très-bien est or esprouvée
La trayson qu'avez trouvée.

L'Amant.

N'osay illec plus remanoir,
Pour le Villain hydeux & noir,

Qui

Digitized by Google

Qui me menasse à assaillir,
La haye m'a faite saillir,
A grande paour & à grant heste,
Et le villain crosse la teste;
Et dit se jamais y retour,
Qu'il me fera prendre ung mal tour.
Lors s'en est Bel-acueil fouy,
Je demouray moult esbahy,
Honteux & mat, si m'en repens,
Qu'oncques je luy dis mon pourpens;
De ma folie me recors,
Si voy que livré est mon corps,
A dueil, à paine & à martyre;
Et de ce ay la plus grand ire,
Que je n'osay passer la haye,
Nul n'a mal qui amours n'essaye,
Ne cuydez-pas que nul congnoisse,
Qui n'a aymé que c'est angoisse.
Amours vers moy très-bien s'aquitte,
De la paine qu'il m'avoit dicte;
Car cueur ne pourroit pas penser,
Ne bouche d'homme recenser,
De ma douleur la quarte part,
A peu que le cueur ne me part,
Quant de la Rose me souvient,
Que si eslongnier me convient.

Digitized by Google

Comment rayſon de Dieu aymée
Eſt jus de ſa tour devalée,
Qui l'Amant chaſtie & reprent
De ce que fole Amour emprent.

En ce point grant piece arreſté,
Tant que me vis comme maté;
La Dame de la haulte garde,
Qui de ſa tour aval regarde;
Rayſon fut la Dame appellée,
Si eſt de ſa tour devalée;
Et s'en eſt droit vers moy venue,
Ne fut ne vieille, ne chenue,
Ne fut trop maigre, ne trop graſſe,
Ne fut trop haulte, ne trop baſſe.
Les yeux, qui en ſon chief eſtoient,
Comme deux eſtoiles luyſoient,
Au chief avoit une couronne,
Bien reſſembloit haulte perſonne,
Et croy que ſon corps & ſon vis
Furent forgiés en Paradis;
Car nature ne ſçauroit pas
Oeuvre faire de tel compas.
Sachiez ſe la lectre ne ment,
Que Dieu la fiſt nomméément
A ſa ſemblance & ſon ymage,
Et luy donna tel avantage,
Qu'elle a povoir & ſeigneurie
De garder homme de folie,

Mais qu'il ſoit tel que bien la croye ;
Ainſi comme me démentoye ,
A moy Raiſon parler commence.

Raiſon parle à l'Amant.

Beaulx amys, folie & enfance
T'ont mis en paine & en eſmay ,
Mal viſas au bel temps de May ,
Qui fiſt ton cueur trop eſgayer ,
Mal allas oncques umbroyer ,
Ou vergier dont Oyſeuſe porte
La clef , dont elle ouvryt la porte.
Fol eſt qui s'acointe d'Oyſeuſe ,
S'acointance eſt trop perilleuſe ,
Bien t'a trahy , bien t'a deceu ;
Car Amours ne t'euſt en riens veu ,
Se l'Oyſeuſe ne t'euſt conduit ,
Ou beau vergier où eſt Deſduit ,
Qui d'affoler gens à l'uſage ;
Mais folleur n'eſt pas vaſſelage :
Se tu as folement ouvré ,
Si faiz tant qu'il ſoit recouvré ;
Car la folie moult empire ,
Celluy qui toſt ne s'en retire.
Garde donc bien que tu ne croyes
Le conſeil par qui tu ſouloyes ,
Beau foloye qui ſe chaſtie ;
Et quant jeune homme fait folie ,
On ne s'en doit eſmerveillier ,
Si te viens dire & conſeillier ,
Que l'amour mettes en oubly ,

Dont je te voy si affoibly,
Si conquis & si tormenté,
Je ne voy mie ta santé,
Ne ta garison mesmement ;
Car moult desire malement,
Dangier le fel toy guerroyer ,
Tu n'y as pas à essayer,
Encor Dangier riens ne me monte,
Envers ma belle fille Honte ,
Qui les Roses deffend & garde,
Comme celle qui n'est musarde ;
Et en sa compagnie a peur,
Si en dois avoir grant frayeur :
Avec ces deux est Malle-bouche,
Qui ne seuffre que nul y touche,
Avant que la chose soit faicte,
Il y a en cent lieux retraicte,
Moult as à faire à malle gent,
Regarde lequel est plus gent,
Ou de laisser, ou de poursuivre
Ce qui te fait en douleur vivre.
C'est le mal qui Amours a nom,
Où il n'y a que foleur non ;
Folye se doit chascun croyre,
Homs qui ayme ne peult bien faire,
N'a nul preu de ce monde entendre ;
S'il est Clerc il perd son aprendre ;
Et puis s'il fait autre mestier,
Il n'en peult guaires exploitier :
Ainsi à celluy plus de poine,
Que n'ont Hermite, ne blanc Moines

La paine en est desmesurée,
Et la joye a courte durée,
Qui joye en a petit luy dure,
Et de l'avoir est advanture ;
Car je voy que mains y travaillent,
Qui en la fin du tout y faillent.
Oncques mon conseil n'entendis,
Quant au Dieu d'Amours te rendis
Le cueur que tu as trop volage,
Te fist comprendre tel folage :
Une folie est tost emprise ;
Mais d'en yssir est la maistrise,
Si metz l'amour en nonchaloir,
Qui te peult nuyre & non valoir ;
Car folie est trop acourant,
Quant on ne luy court au devant.
Pren hardiement au dens le frain,
Et dompte ton cueur & refrain ;
Tu dois mettre forte deffence
Encontre ce que ton cueur pense ;
Qui tousiours son couraige croit,
Ne peult estre qu'il ne foloit.

Si respond l'Amant à rebours,
A raison qui luy blasme Amours.

QUant je ouy ce chastiement,
Je répondis ireusement :
Dame, je vous vueil moult prier,
Que me laissiez de chastier :
Vous me dictes que je refraigne

Mon cueur qu'Amours ne le retiegne,
Cuidez-vous qu'Amours ſe conſente,
Que je refraigne & que démente,
Le cueur qui eſt à ſoy tout quittes.,
Ce ne peult être que vous dictes.
Amours a ſi mon cueur dompté,
Qu'il n'eſt plus à ma voulenté;
Il a ung meſtier ſi foiment,
Qu'il luy a faite clef fermant,
Pour ce laiſſiez m'en du tout faire,
Car vous pourriés gaſter l'affaire,
Et perdre tout voſtre françoys,
Mieulx vouldroye mourir, ainçoys
Qu'Amours ſi m'euſt de faulſeté,
Ne de Raiſon là arreſté;
Il me veult louer ou blaſmer,
Au derrenier des maulx damer;
Si m'ennuye qui me chaſtie.
A tant eſt Raiſon départie,
Qui voit bien que pour ſermonner,
Ne me pourroit de ce tourner.
  Je demeuray ſeul d'ire plain,
Souvent pleure & ſouvent me plain;
Car de moy ne ſceu cheviſſance,
Tant qu'il me vient en remembrance,
Qu'Amours me diſt, lorſque je quiſſe
Ung compaignon à qui je diſſe,
Mon conſeil tout entierement,
Si m'oſteroit de grant torment.
Adonc pourpenſay que j'avoye
Ung compaignon que je ſçavoye

Digitized by Google

Bon & loyal, Amys eut nom,
Oncques n'euz si bon compaignon.

Comment par le conseil d'Amours
L'Amant vint faire ses clamours,
A Amys à qui tout compta,
Lequel moult le réconforta.

JE vins à Amys grant aleure,
Et luy dis toute l'encloeure,
Dont je me sentoye encloé;
Si comme Amours m'avoit loé,
A luy me plaigny de Dangier,
Qui me voult ainsi ledangier;
Et Bel-acueil en fist aler,
Quant il me veit à luy parler
Du bouton à qui je tendoye,
Et me dist que le comparroye,
Se jamais par nulle achoison,
Me veoit passer la cloison:
Quant Amys sçeut la vérité,
Il ne m'a pas espovente.

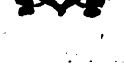
Comment Amys moult doulcement
Donne réconfort à l'Amant.

MAis me dist compains or soyés
Seur & ne vous esmayez,
Je congnois de pieça Dangier,
Prest à mal dire & ledangier
A mesdire & à menacer

Ceulx qui ayment à commencer ;
Je l'ay de pieça eſprouvé,
Se vous l'avez felon trouvé,
Tout autre ſera au dernier,
Je le connois comme ung denier,
Il ſe ſcet bien amolier
Par prier & par ſupplier ;
Car j'ay eſprouvé que l'en vainct
Felon & par ſouffrir refrainct ;
Si vous diray que vous ferés,
Je vueil que vous le requerés,
Qu'il vous pardoint ſa mal-veillance,
Par amours & par accordance,
Et luy mettés bien en convant,
Que jamais de lors en avant
Ne ferés rien qui luy deſplaiſe ;
Mais toute choſe qui lui plaiſe,
Car il veult bien qu'on le blandiſt.

L'Amant.

Tant parla Amys & tant diſt,
Qu'il m'a preſque réconforté,
Le hardement m'a apporté
De mon cueur d'aller eſſayer,
Se Dangier pourray appayer.



Comment l'Amant vint à Dangier,
Luy prier que plus Ledangier
Ne le voulsist, & par ainsi
Humblement lui crioit mercy.

AVant Dangier suis venu honteux ;
De ma paix faire convoiteux ;
Mais la haye ne passay pas,
Pour ce qu'il m'eust nyé le pas ;
Je le trouvay en pieds drecé,
Fel par semblant & courroucé,
En sa main ung baston d'espine :
Je tins vers luy la teste encline ;
Et luy dis, Sire, je suis cy
Venu pour vous crier mercy,
Moult me desplaist amerement,
Que vous fiz iré nullement :
Mais je suis prest de l'amander,
Comme me vouldrés commander.
Certes Amours le me fist faire,
Dont je ne puis mon cueur retraire ;
Mais je n'auray jamais plaisance
A riens dont vous ayés pesance ;
J'ayme mieulx souffrir ma mesaise,
Que faire riens qui vous desplaise,
Si vous requiers que vous ayés
Pitié de moy & appaisiés
Vostre ire, qui fort m'espouvante,
Et je vous jure & acreante,
Que vers vous si me maintiendray,

Que jà de riens ne mesprendray ;
Pource vueilliez-moy ottroyer
Ce que ne me devez nyer ;
Vueilliez que j'ayme seulement,
Autre chose ne vous démant,
Toutes vos autres voulentez,
Feray se ce me consentez ;
Si ne me povez destourber,
Je ne vous quier de ce lober ;
Car j'aymeray puisqu'il me plaist,
A qui qu'il soit belle ou desplaist ;
Mais ne vouldroye pour finance,
Qu'il fust à vostre desplaisance.
   Moult trouvay Dangier dur & lant
De pardonner son maltalant ;
Et si le m'a-il pardonné,
En la fin tant l'ay sermonné,
Et me dist par sentence briefve :

Dangier.

Ta requeste riens ne me griefve,
Si ne te vueil pas escondire,
Certes je n'ay vers toy point d'ire ;
Et se tu aymes moi qu'en chault,
Ce ne me fait ne froit ne chault :
Assez ayme ; mais que tu soyes
Loing de mes Roses, toutesvoyes
Tu n'auras mal, paour n'en ayes,
Se tu passes jamais les hayes.

L'Amant.

Ainsi m'ottroya ma Requeste,
Et je l'alay compter en queste,
A Amys qui s'en esjoyt.,
Com bon compaing quant il oyt.

Amys.

Or va bien, dit-il, vostre affaire,
Encore vous sera debonnaire,
Dangier qui fut à maint torment,
Quant vers eulx se cource forment;
S'il estoit prins en bonne vaine,
Pitié auroit de vostre paine,
Si devez souffrir & attendre,
Tant qu'en bon point le puissiez prendre;
Car maint felon cueur est vaincu,
Par souffrir souvent & menu,
Car je l'ay mainteffois trouvé
Et felon & bien esprouvé.

L'Amant.

Moult me conforta doulcement,
Amys qui mon avancement
Voulsist aussi-bien comme moy,
De luy prins congié sans esmoy;
A la haye que Dangier garde
Suis retourné, car moult me tarde
Que le bouton encor revoye,
Puis qu'avoir ne puis autre voye.
Dangier se prent garde souvent,

Se je luy tiens bien mon Convent ;
Mais n'ay garde que luy m'efface ,
Car trop redoubte sa menace ;
Si me suis pené longuement
De faire son commandement ,
Pour l'accointer & pour l'attraire ;
Mais ce me tourne à grand contraire ;
Que sa mercy trop me demeure ,
Si voit-il souvent que je pleure ,
Et que je me plains & souspir ,
Pour ce qu'il me fait trop cropir.
Delez la haye que je n'ose ,
Passer pour aller à la Rose ,
Tant fist qu'il a certainement
Congneu à mon contenement :
Qu'Amours mallement me maistrise ,
Et qu'il n'y a point de faintise
En moy , ne de desloyaulté ;
Mais il est de tel cruaulté ,
Qu'il ne se daigne encor refraindre.
Tant me voye pleurer & plaindre.

Comment Pitié avec Franchise
Allerent par très-belle guise
A Dangier parler pour l'Amant
Qui estoit d'aimer en torment.

COmme j'estoye en ceste paine ,
De vers moy vint , que Dieu amaine ,
Franchise avec elle Pitié ,
N'y eut oncques riens respité ,

A Dangier allerent tout droit ;
Car l'une & l'autre me vouldroit
Bien aider & très-voulentiers,
Attendu qu'il en fust mestiers.
La parole a premiere prise,
Par sa mercy Dame Franchise,
Et dist à Dangier fermement.

Franchise.

Vous avez tort de cest Amant
Qui par vous est si mal menez,
Dont trop vous en avillenez ;
Car je n'ai pas encor apris,
Qu'il ait vers vous de riens mespris,
S'Amours le fait par force aymer,
Le devez-vous pour ce blasmer ?
Plus y pert-il que vous ne faictes,
Qui en a maintes paines traictes ?
Mais Amours ne veult consentir
Qu'il s'en vueille en riens repentir,
Qui le devroit tout vif l'arder,
Ne s'en pourroit-il pas garder ;
Mais beau Sire que vous avance,
De luy faire paine & grevance.
Avez-vous guerre à luy emprise,
Pour ce que tant vous ayme & prise ;
Aussi qu'il est de vos subgetz,
S'Amours le tient pris en ses getz,
Et le fait à luy obeyr,
Le devez-vous pour ce hayr ?
Non, mais le deussiez espargnier

Digitized by Google

Plus qu'ung orgueilleux Pautonnier.
Courtoysie est que l'en sequeure,
Celluy dont on est au desseure,
Moult a dur cueur qui n'amollie,
Quant il treuve qui le supplie.

Pitié.

Pitié dist, c'est bien vérité,
En grief vainct humilité;
Et quant trop dure l'agriesté,
C'est folie & grand maulvaisté.
Dangier, pour ce vous vueille requerre,
Que vous ne maintenez plus guerre
Vers cest Amant qui languist là,
Qui oncques Amours n'avilla,
Advis m'est que vous le grevez,
Assez plus que vous ne devez;
Il eut trop male pénitence,
Dès-lors ença que l'accointance,
Bel-acueil luy avez fortraite,
Car c'est-là riens qui plus convoite:
Il fut assez devant troublé;
Mais ores est son mal doublé,
Comme de mort est assailly,
Quant Bel-acueil lui est failly.
Pourquoy luy faictes tel contraire,
Trop grant mal luy fait Amour traire?
Car il en soubstient tant qu'il n'eust
Besoing d'avoir pis, s'il vous pleust;
Si ne l'allez contrariant,
En la fin n'en serez riant;

Digitized by Google

Souffrez que Bel-acueil luy face
Deſormais quelque bien & grace,
A pécheur fault miſericorde,
Puis que Franchiſe ſi accorde.
Je vous en prie & admonneſte,
Ne reffuſez-pas ſa Requeſte;
Moult eſt cil fol & deſpitaire,
Qui pour nous deux ne veult riens faire,
Lors ne peut plus Dangier durer,
Ains le convient ameſurer.

Dangier.

Dames, diſt-il, je ne vous oſe
Eſconduyre de ceſte choſe,
Car trop ſeroit grant Villenye:
Je veulx qu'il ait la compaignie
De Bel-acueil, puis qu'il vous plaiſt,
Je n'y mettray jamais arreſt.

L'Acteur.

Lors eſt à Bel-acueil allée,
Franchiſe, la bien emparlée,
Et luy a dit courtoiſement:

Franchiſe.

Trop vous eſtes de ceſt Amant,
Bel-acueil, grant piece eſlongnez,
Que regarder ne le daignez,
Moult a eſté penſif & triſtes,
Depuis le temps que ne le veiſtes.
Or penſez de luy conjouyr,

Digitized by Google

Se de l'Amour voulez jouyr,
Et de faire ſa voulenté,
Sachiés que nous avons dompté,
Moy & Pitié très-bien Dangier,
Qui vous en faiſoit Ledangier.

Bel-acueil.

Je feray tout voſtre plaiſir,
Dames, ainſi le vueil choiſir,
Puis que Dangier l'a ottroyé.

L'Amant.

Lors là ma Franchiſe envoyé,
Bel-acueil au commencement
Me ſalua moult doulcement,
S'il euſt eſté vers moy iré
Arriere n'en fuſt empiré;
Mais me monſtra plus bel ſemblant
Qu'il n'avoit fait oncques devant,
Il m'a lores par la main pris,
Pour mener dedans le pourpris,
Que Dangier m'avoit calengié,
Et euz d'aller par tout congié.

Comment Bel-acueil doulcement
Maine l'Amant joyeuſement
Au vergier pour veoir la Roſe,
Qui lui fut doulcereuſe choſe.

JE fuz venu, ce m'eſt advis,
De grant Enfer en Paradis,

Car Bel-acueil par tout me maine,
Qui de faire mon gré ſe paine,
Comme j'euz la Roſe approuchée,
Ung pou l'a trouvay angroſſée,
Et congneuz qu'elle eſtoit plus creuë,
Que quant au premier je l'euz veuë,
Et avec ce s'eſlargiſſoit
Par deſſus, ſi m'embelliſſoit
De ce que n'eſtoit ſi ouverte,
Que la graine fuſt deſcouverte.
Ainçois eſtoit encores cloſe,
Entre les fueilles de la Roſe,
Qui a moult droictes ſe levoient,
Et la place dedans employent,
Si ne povoit paroir la graine,
Pour la place qui eſtoit plaine;
Elle fut lors, Dieu l'a benye,
Aſſez plus belle qu'eſpanye,
Plus gracieuſe & plus vermeille;
Moult m'eſbahy de la merveille,
De tant comme eſtoit embellie,
Pource Amours plus fort me lye;
Et de tant plus eſtraint ſes las,
Comment gy prens plus de ſoulas;
Grant piece ay illec demouré,
De Bel-acueil enamouré,
Où je trouvay grant compaignie;
Et quant j'ay veu qu'il ne me nye,
Ne ſon ſoulas, ne ſon ſerviſe,
Une choſe luy ay requiſe,
Qui bien fait à ramentevoir;

Digitized by Google

Sire, dys-je, ſachiés de voir,
Que je ſuis très-moult envieux
D'avoir ung baiſier ſavoureux
De la Roſe qui ſouef flaire;
Et s'il ne vous devoit deſplaire,
Je le vous requerroye en don,
Pour Dieu, Sire, dictes le don:
Se j'auray du baiſier l'ottroy,
Très-doulx amy dictes-le moy,
Toſt, s'il vous plaiſt, que je la baiſe,
Se c'eſt choſe qui bien vous plaiſe.

Bel-acueil.

Amys, diſt-il, ſe Dieu m'aiſt,
Se chaſteté ne me hayſt,
Jà ne vous fuſt par moy nyé;
Mais je n'oſe pour chaſteté,
Vers qui ne vouldroye meſprendre;
Elle me ſeult touſiours deffendre,
Que du baiſier congié ne donne
A nul Amant qui m'en ſermonne;
Car qui à baiſier peut attaindre,
A paine peut à tant remaindre;
Et ſachiés à qui l'en ottroye,
Le baiſier, il a de la proye,
Le mieulx & le plus advenant,
Et avec ce le remenant.

L'Amant.

Quant je l'ouy ainſi reſpondre,
Plus ne le veuil de ce ſemondre;

Digitized by Google

Car je le doubtay courroucer,
L'en ne doit pas homme preſſer
Oultre ſon gré ne prier trop,
Vous ſçavez bien que au premier cop,
Ne couppe-l'en pas bien ung cheſne,
Ne on n'a pas le vin de leſne,
Tant qu'il ſoit eſtraint & preſſez,
L'ottroy ſi me tarda aſſez,
Du baiſier que je deſiroye;
Mais Venus qui touſiours guerroye
Chaſteté me vint au ſecours,
C'eſt la mere au grant Dieu d'Amours,
Qui a ſecouru maint Amant,
Elle tint ung Brandon flammant
En ſa main dextre dont la flamme
A eſchauffée mainte Dame;
Elle fut cointe & bien tiffée,
Elle ſembloit Déeſſe ou Fée,
Du grant atour qu'elle portoit,
Bien peut congnoiſtre qui la voit,
Que point n'eſt de religion:
Ne feray pas cy mencion
De ſon habit tant décoré,
Ne de ſon bel tyſſu doré,
Ne du fermail ne de courroye,
Pource que trop y demourroye;
Mais bien ſachiés certainement,
Que veſtuë fut cointement;
Et ſi n'eut point en luy d'orgueil.
Venus ſe trait vers Bel-acueil,
Et luy a commencé à dire;

Venus.

Pourquoy vous feiſtes-vous, beau Sire,
Vers ceſt Amant ſi dangereux ?
D'avoir ung baiſier amoureux,
Ne luy deuſt eſtre reffuſez ;
Car vous ſçavez bien & véez
Qu'il ſert & ayme en loyaulté,
Et en luy a aſſez beaulté,
Par quoy eſt digne d'eſtre aymé ;
Véez comme il eſt bien formé,
Comme il eſt bel, comme il eſt gent,
Franc & courtois à toute gent,
Et avec ce il n'eſt pas vieulx ;
Mais eſt jeune dont il vault mieulx.
Il n'eſt Dame, ne Chaſtellaine,
Que je ne teniſſe à vilaine,
S'elle ne le daignoit aiſier,
D'avoir ung ſavoureux baiſier.
Donc le baiſier luy ottroyés,
Moult eſt à luy bien employés ;
Je cuide qu'il a doulce alaine,
Et ſa bouche n'eſt pas vilaine,
Ne faictes pour à nulluy nuyre ;
Mais pour ſolacer & déduyre ;
Car ſes levres ſont vermeillettes,
Les dens a ſi blanches & nettes,
Qu'il n'y a tache ne ordure.
Bien eſt ſe m'eſt advis droicture,
Qu'ung baiſier luy ſoit ottroyé,
Il lui ſera bien employé ;

Digitized by Google

Car tant plus que vous attendez,
Tant ce sachiés de tems perdez.

Comment l'ardant brandon Venus
Ayda à l'Amant plus que nulz,
Tant que la Rose alla baiser,
Pour mieulx son Amour appaiser.

BEl-acueil qui sentit l'oudeur
Du brandon Venus & l'ardeur,
M'ottroya ung baisier en don,
Tant fist Venus par son brandon;
Si ne fut guieres demouré,
Ung baisier doulx & savouré,
Ay de la belle Rose prins,
Dont de joye fuz moult surprins;
Car une odeur m'entra au corps,
Qui en attrait la douleur hors,
Et adoulcit le mal d'aymer,
Qui long-temps m'eust semblé amer.
Je ne fus oncques si très-aise,
Bien est guery qui tel fleur baise,
Qui tant est doulce & redolent.
Je ne seray jà si dolent,
S'il m'en souvient que je ne soye
Tout plain de soulas & de joye;
Mais non pourtant j'ay mains ennuytz
Souffers & maintes males nuytz;
Puis que j'euz la Rose baisée,
La mer n'est jà si appaisée,
Qu'elle ne trouble à pou de vent,

Digitized by Google

Amour ſi ſe change ſouvent.
  Mais il eſt droit que je vous compte,
Comment je fuz meſlé à Honte,
Par qui je fuz puis moult grevé,
Et comment le mur fut levé,
Et le Chaſteau riches & fort,
Qu'Amours print puis par ſon effort :
Toute l'Hyſtoire vueil pourſuyvre
Et déclarer tout à délivre,
Afin qu'elle reviengne & plaiſe,
A la belle, que Dieu tiegne aiſe,
Qui le guerdon bien m'en rendra
Mieulx que nulle quant luy plaira.
Male-bouche qui la couvine,
De maint Amant penſe & devine ;
Et tout le mal qu'il ſçait retrait,
Se print garde du bel attrait,
Que Bel-acueil me daigna faire,
Et tant qu'il ne s'en peuſt plus taire.
Il fut filz d'une vieille ireuſe ;
La langue avoit moult périlleuſe,
Et moult puante & moult amere,
Bien en reſembloit à ſa mere.
  Male-bouche dès-lors en ça,
A nous accuſer commença ;
Et ſi diſt qu'il mettroit ſon œil
Se entre moy & Bel-acueil,
N'avoit maulvais acointement :
Tant parla le glout folement
De moy & du filz Courtoiſie,
Qu'il fiſt eſveiller Jalouſie

Digitized by Google

Qui se leva par grant frayeur,
Quant elle eut ouy le jangleur;
Puis quant elle se fut levée,
Elle courut comme desvée,
Vers Bel-acueil qui aymast mieulx
Estre ravy jusques aux Cieulx.

Comment par la voix Male-bouche
Qui des bons souvent dit reprouche,
Jalousie moult asprement
Tence Bel-acueil pour l'Amant.

LOrs par paroles l'assailly;
Gars, pourquoy as le cueur failly?
Qui bien veulx estre du garçon,
Dont j'ay mauvaise supeçon:
Bien pert qui tu crois losengiers,
De legier garçons estrangiers.
Ne me vueil plus en toy fier,
Certes je te feray lier
Et enferrer en une Tour:
Car je ne voy autre retour,
Trop s'est de toy Honte eslongnée;
Et si ne s'est pas bien soignée,
De toy garder tenir court;
Si m'est advis qu'elle secourt,
Moult mauvaisement Chasteté;
Quant ung garçon mal arresté
Laisse en nostre pourpris venir,
Pour elle & moy avilenir.

Digitized by Google

L'Amant.

Bel-acueil ne ſçeuſt que reſpondre,
Ainçois ſe fuſt allé aſcondre,
Que ne fuſt illecques trouvé,
Et prins avec moy tout prouvé;
Mais quant je veis venir la grive,
Qui contre moy tence & eſtrive,
Je fuz tantoſt trouvé en fuye,
Pour la ryotte qui m'ennuye;
Honte s'eſt dehors avant traicte,
Qui moult ſe cuyde eſtre meſſaicte,
Moult humiliant & très-ſimple,
Elle eut ung voille en lieu de gimple;
Ainſi comme Nonnain d'Abbaye,
Et pource qu'elle eſt eſbaye,
Commença à parler en bas:

Honte parle à Jalouſie.

Pour Dieu, Dame, ne croyés pas
Male-bouche le loſengier,
Il eſt homme pour le Dangier,
Car maint preud'homme a amuſé,
Il a Bel-acueil accuſé;
Mais ce n'eſt mye le premier.
Male-bouche eſt bien couſtumier
De racompter faulſes nouvelles
Des Damoiſeaulx & Damoiſelles:
Sans faute ce n'eſt pas menſonge,
Bel-acueil en ſon fait ne ſonge,
On luy a ſouffert à attraire

Tels gens dont il n'avoit que faire ;
Mais certes je n'ay pas créance ,
Qu'il euſt oncques nulle ſcience
De maulvaiſtié ne de folie ;
Mais il eſt vrai que Courtoiſie ,
Qui eſt ſa mere luy enſeigne ,
Que d'acointer gens ne ſe faigne.
Oncques n'ayma qu'en bonne guyſe ,
Par Courtoiſie & ſans faintiſe ,
En ſon Amour n'a autre choſe ,
Si non Joyeuſeté encloſe ;
Et qu'aux gens s'eſbat & parole ,
Sans faille j'ay eſté trop fole ,
De le garder & chaſtier ,
Si vous en vueil mercy crier ;
Se j'ay eſté ung pou trop lente ,
De bien faire j'en ſuis dolente ,
De ma folie je m'en repens ;
Mais je mettray tout mon pourpens ,
Dès ores en Bel-acueil garder ,
Jamais ne m'en quiers retarder.

Jalouſie parle à Honte.

Adonc , reſpondit Jalouſie ,
Honte j'ay paour d'eſtre trahye ;
Car lecherie eſt tant montée ,
Que trop pourroit eſtre ahontée.
N'eſt merveille ſe je m'en doubt ;
Car Luxure regne par tout ,
Son povoir ne fine de croiſtre :
En Abbaye ne en Cloiſtre ,

N'eſt jamais chaſteté aſſeur,
Pource feray de nouvel mur,
Clorre les Roſiers & les Roſes,
Ne les lairray ainſi deſcloſes.
En voſtre garde pou me fie;
Car je congnois, je vous affie,
Que en meilleur garde pert l'en;
Jà ne verroye paſſer l'an,
Que on me tiendroit pour muſarde,
Se je ne m'en prenoye garde:
Beſoing eſt que je m'en pourvoye.
Certes je clorray fort la haye
A ceulx qui pour moy guerrier,
Viennent les Roſes eſpier.
Il ne me ſera jà pareſſe,
Que ne face une fortereſſe,
Qui les roſes clorra autour,
Au millieu aura une Tour,
Pour Bel-acueil mettre en priſon,
Car grant paour ay de trahyſon.
Je croy ſi bien garder ſon corps,
Qu'il n'aura povoir d'yſſir hors,
Ne auſſi compaignie tenir
Aux garçons qui pour luy honnir,
De paroles le vont huant:
Trop l'ont trouvé nyce & truant,
Fol & legier à décevoir;
Mais ſe je vifz ſachiés de voir,
Malheur fiſt oncques Bel-ſemblant.

Digitized by Google

L'Acteur.

A ce mot vint Paour tremblant ;
Mais elle fut ſi eſbahye,
Quant elle eut ouy Jalouſie.
Oncques ne luy oſa mot dire,
Pource que la ſavoit en yre ;
Mais ſe tira en autre part,
Et Jalouſie a tant ſe part
Paour & Honte laiſſe enſemble,
Tout le maiſgre du cul leur tremble ;
Paour qui tint la teſte encline,
Parla à Honte ſa couſine.

Paour.

Honte, diſt-elle, moult me poiſe,
Dont il nous convient avoir noiſe.
Oncques n'avons éu nul diffame,
Aucun reprouche, n'aucun blaſme.
Or nous ledenge Jalouſie,
Qui nous meſcroit de Vilenye,
Allons à Dangier hardement,
Et luy démonſtrons clerement,
Qu'il a faicte laſche entrepriſe,
Quant il n'a plus grant paine miſe
A bien garder ceſtuy vergier ;
Et lui diſons pour abbregier,
Que trop a Bel-acueil ſouffert,
A faire ſon gré en appert,
Et qu'il ſe gouverne autrement,
Ou qu'il ſache certainement,

Que fuyr luy fault ceste terre ;
Car porter ne pourroit la guerre ,
De Jalousie ne l'atayne ,
S'elle l'acueilloit en sa hayne.

Comment Honte & Paour aussi
Vindrent à Dangier par soucy ,
De la Rose le ledengier ,
Que bien ne gardit le vergier.

PUis si sont à Dangier venuës ,
A ce conseil se sont tenuës ,
Si ont trouvé le Mal-plaisant
Dessoubz ung aubepin gisant.
Il eut en lieu de chevecel ,
Soubz son chief d'herbe ung grant moncel ;
Si commençoit à sommeillier ,
Mais Honte l'a fait esveillier ,
Qui le laidoye & luy court seure.

Honte.

Comment dormez-vous à ceste heure ,
Dangier par très-male advanture ?
Fol est cil qui en vous s'assure ,
De garder Rose ne bouton ,
Ne qu'en la queue d'ung mouton
Vous estes lasches comme mousche ,
Qui deussiez estre fort farousche ,
Et tout le monde escoutoier ,
Folie vous fait ottroier
En ce vergier par grant messait ,
Bel-acueil , qui blasmer nous fait.

Digitized by Google

Quant vous dormez nous en avons
La noise, qui mais n'en povons,
Vous estes vous ores couchiez.
Or vous levez, tost si bouchiez
Tous les partuys de ceste haye,
Faictes que chascun si vous haye;
Car il n'affiert à vostre nom,
Que vous faciés ce ennuy nostr.
Se franc & doulx est Bel-acueil,
Devez estre fier, plain d'orgueil,
Et de mocquerie & d'oultrage;
Villain qui est Courtois c'est rage.
J'ay ouy ce n'est d'huy ne d'hier,
Dire qu'on ne peut espervier
En nul temps faire d'ung buysart,
Tous ceulx vous tiennent pour musart;
Qui vous ont trouvé debonnaire.
Voulez-vous doncques aux gens plaire,
Et faire service & bonté,
Ce vous vient de grant lascheté,
Si avez loz de toute gent
D'estre lasches & négligent,
Et que vous croyés janglerie,
Puis luy dist Paour sans mocquerie.

Paour.

Certes Dangier moult me merveil,
Que n'estes en plus grand esveil,
De garder ce que vous devez,
Tost en pourriez estre grevez,
Se l'ire Jalousie en gaigne,

Elle est moult fiere & moult estrangne ;
Et de tencer appareillie ,
Elle en a fort Honte assaillie ,
Et chasse par sa grant menace
Bel-acueil hors de ceste place ,
Et jure qu'il ne quiert durer ,
Se vif ne le fait enyvrer ,
C'est tout par vostre maulvaistié ;
Car vous n'avez pas bien guettié ,
Et croy que cueur vous est failly ;
Mais mal en serez accueilly ,
Et l'heure cent fois mauldirez ,
Que Jalousie congneue aurez.

L'Acteur.

Le Villain leva son aumuce ,
Fronce les yeulx , ses dens ne muce ,
Et si fut plain d'ire & de rouille ,
Le nez froncé & les yeux rouille ,
Quant il se veit si mal mener.

Dangier.

Je puisse dist-il forcener ,
Quant vous me tenez pour vaincu ;
Certes or ay-je trop vescu ,
Se ce pourpris ne puis garder ,
Tout vif me puisse l'en arder.
Se jamais homs vivant y entre ,
Trop yré suis au cueur du ventre ,
Quant oncques nul y mist le pié ,
Mieulx aymasse d'ung roide espié ,

Estre feru parmy le corps,
Je sais que fol bien m'en recors.
Si m'amenderay par vous deux,
Jamais ne feray pareffeux,
De ceste pourprise deffendre,
Se je y puis nulluy entreprendre;
Mieulx luy vaulsist estre à Pavie,
Jamais en nul jour de ma vie,
Ne me tendrez pour recreant,
Nul n'y sera tant soit bruyant.

L'Amant.

Lors s'est Dangier en piedz dressé;
Semblant fait d'estre courroucé,
En sa main a ung baston pris,
Et va cherchant tout le pourpris,
S'il trouvera partuys ne trace,
Ne fente qu'à estoupper face,
Desormais m'est changé le vers;
Car Dangier si m'est plus divers,
Et plus fier qu'il ne souloit estre.
Mort m'a qui pire le fait estre,
Car je n'auray jamais loysir
De reveoir ce que je desir:
Moult ay le cueur du ventre yré,
Dont j'ay Bel-acueil adiré.
Et bien sachiés que tout le membre
Me fremist quant je me remembre,
De la Rose que je souloye
Veoir de bien près quant je vouloye;
Et quant du baisier suis recors,

Qui me miſt une oudeur au corps,
Aſſez plus doulce que de baſme,
Par ung pou que je ne paſme;
Car encor ay au cueur encloſe
La doulce ſaveur de la Roſe.
Et ſachiez quant il me ſouvient,
Qu'ainſi eſlongner me convient;
Et qu'avoir ne puis mon devis,
Mieulx vouldroye eſtre mort que vis.
Mal toucha la Roſe à ma bouche,
S'Amours ne ſeuffre que j'atouche
Une autrefois arriere à elle,
J'en ay trouvé la ſaveur telle.
Tant eſt grande la Convoitiſe,
Qui eſprent mon cueur & atiſe;
Moult me viendront pleurs & ſouſpirs,
Longues penſées, cours dormirs,
Friſſons & avec plus complaintes,
De tels douleurs aurai-je maintes.
Or ſuis-je cheu en telle paine,
Par Male-bouche la haultaine,
Sa langue deſloyalle & faulſe
M'a pourchaſſée ceſte ſaulſe.



Digitized by Google

Comment par envieux atour
Jalousie fist une Tour
Faire au milieu du pourpris,
Pour enfermer & tenir pris
Bel-acueil, le très-doulx enfant,
Pource qu'avoit baisé l'Amant.

Maintenant est droit qui vous die
La contenance Jalousie,
Qui eut male suspection:
Il n'y eut au Païs maçon,
Ne pionnier qu'elle ne mande,
Si el' leur fait faire & commande,
Entre les Rosiers des Fossés,
Qui cousterent deniers assés;
Car ils sont larges & parfons,
Dessus les bors font les maçons,
Ung mur de quarreaulx bien taillez,
Bien appointez & habilliez,
Dont le fondement par mesure
Est assis sur roche très-dure,
Jusqu'au pié du fossé descent,
Et vient à mont en estressent.
L'œuvre en est plus forte d'assez,
Les murs furent si compassez,
Qui sont d'une mesme quarreure,
Chascun des pans cent toise dure;
Si sont autant longz comme lez,
Les tournelles sont lez à lez,
Qui sont richement entaillées,

Et faictes de pierres taillées,
Aux quatre coings en y a quatre
Qui seroient fors à abatre ;
Et si y a quatre portaulx
Dont les murs sont espés & haulx.
Il en y a ung au devant
Bien deffensable & ensuyvant
Deux de costé & ung derriere,
Qui ne doubte coup qu'on lui fiere ;
Si a bonnes portes coulans
Pour faire ceulx dehors doulans,
Et pour eulx prendre & retenir,
S'ils osoient avant venir ;
Et au milieu de la pourprise,
Font une Tour de grant devise,
Faicte fut d'ouvrier & de maistre,
Nulle plus belle ne peut estre ;
Elle fut forte, large & haulte,
Le mur n'en doit pas faire faulte,
Pour engin qu'on saiche gettier ;
Car on destrempa le mortier
De fort vin aigre & de chaulx vive :
La pierre est de roche naïve
Dont on a fait le fondement,
Si est dure comme l'ayment.
Celle Tour-là est toute ronde,
Plus belle n'eut en tout le monde,
Ne par dedans mieulx ordonnée ;
Elle est dehors environnée
D'unes lices qui sont entour :
Entre les lices & la Tour.

Sont les Rosiers espés plantez,
Où sont Roses à grant plantez;
Dedans ceste Tour à pierrieres
Et engins de maintes manieres,
Vous puissiez bien les mangonneaulx
Veoir là par-dessus les creneaulx;
Et aux archieres de la Tour
Sont arbalestres tout entour,
Que nul n'oseroit s'y tenir,
Qui près des murs vouldroit venir.
Il pourroit bien faire que nyces,
Dehors des murs à unes lices,
De bon mur fort à carrieaulx bas,
Si que chevaulx si ne peuvent pas
Venir aux fossez d'une allée,
Que il n'y eut avant grant meslée.
Jalousie a garnison mise
Au Chasteau que je vous devise;
Si m'est advis que Dangier porte
La clef de la premiere porte,
Qui euvre devers Orient
Avecques luy je vous creant,
A trente Sergens tout par compte;
Et l'autre porte garde Honte
Qui euvre par devers midy;
Elle fut moult sage & vous dy
Qu'elle eut Sergens à grant planté,
Prestz de faire sa voulenté,
Paour eut grande connestablie,
Et fut à garder establie;
L'autre porte qui fut assise

A main ſeneſtre contre biſe,
Paour ſi ne ſera jà aſſeure,
S'elle n'eſt encloſe à ſerrure,
Et ſi ne l'euvre pas ſouvent;
Car quant elle oyt bruyre le vent
Ou petite ſouris ſaillir,
Elle commence à treſſaillir.
Male-bouche que Dieu mauldie,
Eut ſouldoyers de Normandie,
Cil garde la porte de trois;
Et ſi ſachiez qu'aux autres trois,
Va & vient ſouvent quant il ſcet,
Qu'il doit faire par nuyt le guet:
Il monte le ſoir aux creneaulx
Et attrempe ſes chalemeaulx,
Et ſes buyſines & ſes cors,
Une heure dit chant de diſcors,
Et ſons nouveaulx de contretaille,
Aux chalemeaulx de Cornouaille,
Et autreffois dit à la fleuſte,
Qu'oncques femme ne trouva juſte.
Il n'eſt nulle qui ne ſe rye,
S'elle oyt parler de lecherie;
Ceſte eſt pute, ceſte ſe farde
Et l'autre folement regarde;
Ceſte eſt villaine & ceſte eſt fole,
Et ceſte-cy a trop parole;
Malle-bouche qui riens n'eſpargne
Sur chaſcun trouve ſa flacargne.
Jalouſie que Dieu confonde,
Si a garnie la Tour ronde;

Digitized by Google

Et saichiez bien qu'elle y a mis
Des plus privés de ses amis,
Tant qu'il y a grant garnison,
Et Bel-acueil est en prison,
Amont en la Tour enserré,
Dont l'huys est si tresfort barré,
Qu'il n'a puissance qu'il en ysse.
Une vieille que Dieu honnisse,
A mis à l'huys pour le guettier
Qui ne fait nul autre mestier,
Que d'espier tant seulement
Qu'il ne se maine folement:
Nul ne la pourroit engignier,
Ne pour parler, ne pour guignier;
Il n'est barat qu'el ne congnoisse,
Elle eut des biens & de langoisse,
Qu'Amours à ses Sergens départ,
En jeunesse moult bien s'appart.
Bel-acueil se taist & escoute,
Par la vieille qu'il redoubte,
Et n'est si hardy qu'il se meuve,
Que la vieille en luy ne treuve
Aucune fole contenance;
Et scet toute la vieille dance.

Tout maintenant que Jalousie,
Se fut de Bel-acueil saysie,
Et qu'elle l'eut fait emmurer,
Elle se print à asseurer:
Son chastel qu'elle veyt si fort
Luy a donné grant réconfort;
Elle n'a garde que gloutons,

Digitized by Google

Luy emblent Roses, ne boutons,
Trop sont les Rosiers clos formant,
Et en veillant & en dormant,
Peust-elle très-bien estre asseur.

L'Amant.

Mais je qui fuz dehors le mur,
Suis livré à mort & à paine,
Qui sçauroit quel vie je maine,
Luy en deveroit pitié prendre.
Amours me sceut ores bien vendre
Les grands biens qu'il m'avoit prestez,
Que cuidoye avoir achaptez,
Si les me vent trop derechief;
Car je suis en plus grant meschief,
Pour la joye que j'ay perdue,
Que se je ne l'eusse oncques eue:
Que vous yroye devisant,
Je resemble à ung Paisant
Qui gecte en terre sa semence,
Si a grant joye quant commence,
A estre belle & drue en herbe;
Mais ainçois qu'il en cueille gerbe
L'empire, dégaste & moult greve
Une mal nyeule qui leve,
Et fait le grain dedans mourir,
Quant les espitz doivent fleurir;
L'esperance luy est tolluë,
Laquelle trop tost avoit euë:
Ainsi crains-je sans que vous mente
Perdre l'esperance & l'atente,

Qu'Amours m'avoit tant avancé,
Et que j'avoye commencé
A dire ma grant priveté,
A Bel-acueil qui apresté
Estoit de recevoir mes jeux;
Mais Amours est si courageux,
Qu'il me tollit tout en une heure,
Quant je cuydoye estre au dessëure.
C'est ainsi comme de fortune
Qui met aux cueurs des gens rancune,
Autrefoys les flate & les huë,
En trop petit de temps se muë:
Une heure ryt & l'autre est mourne;
Elle a une roe qui tourne;
Celluy qu'elle veult elle met
Du plus bas amont au sommet,
Et celluy qui est sur la roe
Renverse à ung tour en la boe.
Je suis celluy qui est versé,
Mal veys le mur & le fossé,
Que je n'ose ne passer puis.
Je n'euz bien ne joye oncques puis
Que Bel-acueil fut en prison;
Car ma joye & ma garison
Qui est dedans le mur enclose,
Est tout en luy & en la Rose.
De-là conviendra-il qu'il ysse,
Se Amours veult que je garisse,
Car jà d'ailleurs je ne querroye
Honneur, santé, ne bien, ne joye.
Ha Bel-acueil! beau doulx amis,

Digitized by Google

Se vous eſtes en priſon mis,
Gardez-moy au moins voſtre cueur,
Et ne ſouffrez pas pour fureur,
Que Jalouſie la ſaulvage
Mette votre cueur en ſervage,
Ainſi comme elle a fait le corps;
Et s'elle vous chaſtie dehors,
Ayez dedans le cueur d'ayment,
Encontre de ſon chaſtiement:
Se le corps en Priſon eſt mis,
Gardez que le cueur ſoit ſubmis
Car franc cueur ne laiſſe à amer,
Pour batre, ne pour diffamer;
Se Jalouſie eſt vers vous dure,
Et vous faict ennuy & laidure,
Faictes-luy du grief à l'encontre,
Et du dangier qu'elle vous monſtre,
Vous vengiez au moins en penſant
Quant vous ne povez autrement;
Se vous en ce point le faiſiez,
Je m'en tiendroye bien ayſiez.
  Mais je ſuis en moult grant ſoucy,
Que vous ne faciez pas ainſi;
Car je cuide que me ſçavez
Mal gré de ce que vous avez
Eſté pour moy mis en Priſon;
Se n'eſt-ce pas pour meſpriſon,
Que j'aye encores vers vous faicte.
Oncques par moy ne fut retraicte,
Nulle choſe que à celer feiſt;
Mais il me poiſe, ainſi Dieu meiſt.

Plus que à vous de la meſcheance ;
Car j'en ſouffre la pénitence
Plus grant que nul ne pourroit dire,
Pour ung peu que je ne fons d'ire.
Quant il me ſouvient de ma perte,
Qui eſt ſi grant & ſi apperte,
Si ay paour que grant deſconfort
Ne me donne tantoſt la mort.
Cela je puis bien concevoir,
Quant je congnois & ſçay de voir,
Que les loſengeux envieux,
Sont de moy nuyre curieux.
Ha Bel-acueil ! je ſay de voir,
Qu'ils tendent à vous décevoir,
Et faire tant par leur flavelle,
Qu'ils vous trayent à leur cordelle.
Si croy qu'ilz ont ainſi jà fait,
La vérité n'en ſçay de fait ;
Mais mallement ſuis eſmayez,
Que entr'oublié ne m'ayez.
Se je perds votre bien-vueillance,
Jamais n'auray ailleurs fiance ;
Et ſi je l'ay perdue j'eſpoir,
A peu que je ne m'en deſeſpoir.



Cy endroit trespassa Guillaume
De Loris & n'en fist plus Pseaulme ;
Mais après plus de quarante ans ,
Maître Jehan de Meun ce Rommans
Parfist , ainsi comme je treuve ,
Et icy commence son œuvre.

DEsesperer las non feray ,
Je ne me desespereray ;
S'esperance m'estoit faillant ,
Je ne seroye pas vaillant ,
En luy me dois réconforter.
Amours pour mieulx mes maulx porter ,
Me dist qu'il me garantiroit ,
Et qu'avec moy par tout iroit.
Mais qu'ay-je de cela affaire
S'elle est courtoyse & debonnaire ?
Elle n'est pas de riens certaine ,
Et met les Amans en grant paine ,
Et se fait d'eux Dame & Maistresse ,
Maints en déçoit par sa promesse ;
Si est peril se Dieu m'amant ,
Car en aimer maint bon Amant ,
Par luy se tiennent & tiendront ,
Qui jà nul jour n'y adviendront.
L'en ne s'en scet à quoy tenir ,
Car on ne scet qui peult venir ,
Pour ce est fol qui s'en aprime.
Car quant on fait bon silogisme
Si doit-on avoir grant paour ,

Digitized by Google

Qu'on ne concluise le pejour ,
Aucunesfois l'a l'en bien veu ,
Et maint en a esté deceu.
Et non pourtant si vouldroit-elle ,
Que le meilleur de la querelle
Eust celluy qui la tient o soy ;
Si fus fol quant blasmer l'osoy ,
Et que me revault son vouloir ,
Puys que ne me fait desdouloir.
Riens n'a qui ne peult conseil mettre ;
Fors seulement que de promettre :
Promesse sans don ne vault gaires ,
Avoir me fait tant de contraires ,
Que nul n'en peult sçavoir le nombre.
Dangier , Honte & Paour m'encombre ,
Et Jalousie & Malle-bouche ,
Qui n'ayme que maulvais reprouche ;
Car par maulvaise bouche blasme ,
Par sa contreuve & sa diffame ,
Tous ceulx dont il fait sa matire ,
Par langue les livre à martyre.
Cil tient en Prison Bel-acueil ,
Qu'en trestous mes pensées acueil ,
Et sçay que sçavoir ne le puis ,
En brief temps je ne vivray puis ;
Sur tous autres me nuyst & tuë ,
L'orde vieille puant , moussuë ,
Qui de si près le doit garder ,
Qu'il n'ose nulluy regarder.
　Dès or mon ducil s'y enforça ,
Quant le Dieu d'Amours confera ,

Digitized by Google

A moy trois dons ſienne mercy,
Me donna; mais je les pers cy
Doulx penſer qui point ne m'aide,
Doulx parler me deffaut d'aide.
Le tiers avoit nom Doulx-regard,
Perduz les ay, ſe Dieu me gard,
Sans faille beau don me fiſt; mais
Ils ne me reviendront jamais.
Se Bel-acueil n'iſt de Priſon,
Qu'on tient ſans nulle meſpriſon:
Pour luy mourray; car m'eſt advis
Qu'il n'en yſtra ce croy-je vis.
Iſtra, non voir, par quelle proeſſe
Iſtroit-il de tel' fortereſſe;
Par moy voir ne ſera-ce mye,
De ſens n'ay goutte, ne demie;
Ains fis grant folie & grant rage.
Quant au Dieu d'Amours fis hommage;
Dame Oyſeuſe le me fiſt faire
Honnie ſoit & ſon affaire,
Qui me fiſt au joly vergier,
Par ma priere hebergier;
Car s'elle euſt beaucoup de bien ſceu
Elle ne m'euſt de choſe creu.
L'en ne doit pas croire fol homme
De la value d'une pomme;
Blaſmer le doit-on & reprendre;
Ains qu'on luy laiſt folie emprendre;
Et je fu fol & tel me creut.
Onc par elle bien ne m'acreut,
Elle accomplit trop mon vouloir,

Digitized by Google

Dont me convient plaindre & douloir.
Bien le m'avoit Raiſon noté ,
Tenir m'en puis pour aſſotté ,
Quant dès lors d'aymer ne recreuz ,
Et le conſeil Rayſon ne creuz.
Droit eut Raiſon de moy blaſmer ,
Quant oncques m'entremis d'aymer ,
Trop grief mal m'en convient ſentir ,
Je m'en vueil ce croy repentir.
Repentir las & que feroye !
Faulx traitre renié feroye ;
Mauffez m'auroient envahy ,
J'auroye mon Seigneur trahy.
Bel-acueil en feroit trahyz ,
Doit-il eſtre par moy hayz ;
S'il pour moy faire Courtoyſie
Languiſt en la Tour Jalouſie ;
Courtoyſie me fit-il voire
Si grant que nul ne pourroit croire.
Quant il voulut que treſpaſſaſſe
La haye & la Roſe baiſaſſe ,
Ne luy en dois mal gré ſçavoir ,
Ne je luy en ſçauray jà voir.
Jà ſe Dieu plaiſt au Dieu d'Amours ,
Ne de luy plaintes , ne clamours ,
Ne d'Eſperance , ne d'Oyſeuſe ,
Qui tant m'a eſté gracieuſe ;
Ne feray plus , car tort auroye
Se de leur bien-fait me plaignoye ,
Dont n'y a mieulx que de ſouffrir ,
Et mon corps à martire offrir ,

Et d'actendre en bonne eſperance,
Tant qu'Amours m'envoye allegence,
Attendre mercy me convient;
Car il me diſt bien m'en ſouvient,
Ton ſervice prendray en gré,
Et te mettray en hault degré,
Se Maulvaiſtié ne le te tolt;
Mais je croy que non pas ſi-toſt,
Grant bien ne vient pas en peu d'heure,
Il y convient paine & demeure.
Ce ſont les ditz qu'Amours formoit,
Bien pert que tendrement m'amoit,
Si entendray à la ſervir,
Pour bien ſa grace deſſervir;
Car en moy ſeroit le deffault,
Où Dieu d'Amours n'a pas deffault
Par foy, car Dieu ne faillit oncques.
Certes il deffault en moy doncques,
Si ne ſçay-je pas dont ce vient,
Ne jà ne ſçauray ſe devient.
Or voyſe comme aller pourra,
Face Amours tout ce qu'il vouldra,
Ou d'eſchapper ou de courir,
S'il veult; ſi me face mourir.
Je n'en vendroye jamais à chief,
Si ſuis-je mort ſi ne lachief,
Ou autre que moy ne l'achieve.
Mais s'Amours qui ſi fort me grieſve,
Pour moy le vouloit achever,
Nul mal ne me pourroit grever,
Qui m'aveniſt en ſon ſerviſe.

Or ſoit du tout à ſon deviſe,
Mette-il conſeil s'il luy veult mettre
Je ne m'en ſçay plus entremettre;
Mais comment que de moy advienne,
Je lui ſupply qu'il luy ſouvienne
De Bel-acueil après ma mort,
Qui ſans moy mal faire m'amort:
Et toutesfois pour le vray dire,
A vous Amours ains que je muire,
Puis que ne puis porter le fais,
Sans repentir me fais confais,
Comme fait le loyal Amant,
Et vueil faire mon teſtament:
Au départir mon cueur luy laiſſe,
Autre choſe ne luy délaiſſe.

Cy eſt la très-belle Raiſon,
Qui eſt preſte en toute ſaiſon,
De donner bon conſeil à ceulx
Qui d'eulx ſaulver ſont pareſceux.

TOut ainſi que me démentoye
Des grans douleurs que je ſentoye;
Ne ne ſçavoye trouver mire
De ma douleur, ne de mon yre.
Lors veis à moy tout droit venant,
Raiſon la belle & advenant,
Qui de ſa Tour jus deſcendit.
Quant mes complaintes entendit;
Car ſelon ce qu'elle pourroit,
Moult voulentiers me ſecourroit:

Digitized by Google

Raison.

Beaulx Amys, dit Raison la belle,
Comment se porte ta querelle ?
Seras-tu jà d'Amours lassez ?
N'as-tu pas eu des maulx assez ?
Que te semble du mal d'amer ?
Est-il trop doulx ou trop amer ?
Ne sçais-tu le moyen eslyre ?
Qui te puisse aider & suffire.
As-tu donc bon Seigneur servy ?
Qui t'a si prins & asservy,
Et te tormente sans sejour,
Il te mescheit bien le jour.
Qu'oncques hommage tu luy fis,
Bien fol fuz quant à ce te mys ;
Mais sans faille tu ne sçavoyes
A quel Seigneur affaire avoyes ;
Car se très-bien tu le congneusses,
Oncques ses hommes esté n'eusses,
Ou se ses hommes eusses esté,
Jà servy ne l'eusses ung esté,
Non pas du jour une seule heure ;
Mais croy que sans point de demeure,
Son hommage luy renvoyasses,
Ne jamais par Amour n'aimasses.
Le congnois-tu point ?

L'Amant.

Ouy, Dame.

Raison.

Non fais.

Digitized by Google

L'Amant.

Si fais.

Raison.

De quoy par t'ame.

L'Amant.

De tant qu'il me dist, tu doys estre
Moult liez, dont tu as si bon maistre,
Et Seigneur de si hault renom.

Raison.

Le congnois-tu de riens ?

L'Amant.

Las! non.
Fors tant qu'il me bailla sa reigle,
Puis s'enfüyt plus tost que ung aigle,
Et je demouray en balance.

Raison.

Certes c'est poure connoissance;
Mais je vueil que tu le congnoisses,
Qui tant en as jà eu d'angoisses,
Que tout en és deffiguré;
Nul povre chetif malheuré,
Ne peuz fais emprendre greigneur,
Bon fait congnoistre son Seigneur;
Et se cestuy bien congnoissoyes,
Legierement issir pourroyes,
De la Prison ou tant empires,

L'Amant.

Dame voir puisqu'il est mes Sires ;
Et je son homme lige entiers,
Moult y entendis voulentiers,
Mon cueur & plus fort en aprint,
S'il fust qui leçon luy aprint.

Raison.

Par mon chief la te vueil aprendre ;
Puis que ton cueur y veult entendre,
Et te démonstreray sans fable,
Chose qui n'est point démonstrable ;
Si sçauras bien tout sans science,
Et congnoistras sans congnoissance,
Ce qui jà ne peut être sceu,
Ne point demonstré, ne congneu.
Quant à ce que jà plus en saiche,
Nul homs qui son cueur y atache,
Ne qui jà pource moins s'en dueille ;
S'il n'est tel que foüyr le vueille,
Lors t'auray le neu desnoé,
Que tousjours trouveras noé.
Or y metz ton intencion,
Cy verras la descripcion.
Amour si est paix haïneuse,
Amour est haïne âmoureuse,
C'est loyaulté la desloyalle,
C'est la desloyaulté loyalle,
C'est la paour toute asseurée ;
Esperance desesperée,

C'est raison toute forcenable,
C'est forcenerie raisonnable,
C'est doulx péril à soy noyer,
C'est fais legier à paumoyer,
C'est Caribdis la périlleuse,
Desaggréable & gracieuse;
C'est la langueur toute santive,
C'est santé toute maladive,
C'est fain saoule en habondance,
C'est convoiteuse suffisance,
C'est la soif qui tousjours est yvre,
Yvresse qui de soif s'enyvre;
C'est faulx délit, c'est tristeur lye,
C'est tristesse la courroucie;
Doulx mal, doulceur malicieuse,
Doulce saveur, mal savoureuse,
Entachiés de pardon pechiés,
De pechiés pardon entachiés;
C'est paine qui trop est joyeuse,
C'est Felonnie la piteuse;
C'est le jeu qui n'est pas estable,
Estat estable & trop muable;
Force enferme, en fermeté fors;
Qui tout esmeut par ses effors;
C'est fol sens, c'est sage folie;
Prosperité triste & jolye,
C'est ris plain de pleurs & de larmes,
Repos travaillant en tous termes:
C'est Enfer le très-doulcereux,
C'est Paradis le douloureux;
Charité qui Prison soulage,

Digitized by Google

Printemps plain de grant yvernage :
C'eſt taigne qui rien ne refuſe,
Les pourpres & les bureaulx uſe ;
Car auſſi-bien ſont amourettes,
Soubz bureaulx que ſoubz brunettes ;
Car nul ne trouve l'en ſi ſage,
Ne de ſi hault puiſſant lignage,
Ne de force tant eſprouvé,
Ne ſi hardy n'a l'en trouvé,
Ne qui ait moult d'autres bontez,
Qui par Amours ne ſoit domptez.
Tout le monde va ceſte voye ;
C'eſt le Dieu qui tous les deſvoye,
Se ne ſont ceulx de male-vie,
Que Genius excommunie.
Pource qu'ilz font tort à nature,
Ne pourtant ſe je n'ay d'eulx cure,
Ne vueil-je pas que les gens ament,
De celle Amour dont ilz ſe clament,
En la fin las chétifz dolans,
Tant les va Amours affollans ;
Mais ſe tu veulx bien eſchever,
Qu'Amours ne te puiſſe grever,
Et veulx guerir de ceſte rage,
Ne peux boire ſinon breuvage,
Comme penſer de luy foüyr,
Tu n'en peuz autrement joüyr ;
Se tu le ſuis il te ſuyvra,
Se tu le fuys il s'enfuyra.

Digitized by Google

L'Amant.

Quand j'euz raiſon bien entenduë,
Qui pour néant s'eſt debatuë ;
Dame, dys-je, de ce me vant,
Je n'en ſçay pas plus que devant,
A ce que m'en puiſſe retraire.
Ceſte leçon m'eſt tant contraire,
Que ne la püis pas bien entendre,
Si la ſçay-je bien par cueur rendre.
Onc mon cüeur riens n'en oublya,
Et entends bien ce qu'il y a,
Pour lire à tous communément,
Ne mais à moy tant ſeulement ;
Mais puis qu'Amours m'avez deſcripte ;
Et tant loüée & tant bien dicte,
Prier vous vueil du deffinir,
Si que m'en puiſſe mieulx venir ;
Car ne l'ouy deffinir oncques.

Raiſon

Voulentiers or y entendz doncques ;
Amours ſe bien y ſuis appenſée,
Eſt maladie de penſée,
Entre deux perſonnes annexe,
Franches entre eulx de divers ſexe
Venant aux gens par ardeur née
De viſion deſordonnée,
Par accoler & par baiſer,
Pour eux charnellement aiſer.
Amours autre choſe n'entant ;

Digitized by Google

Ains sert & se délite en tant,
Que de fruit avoir ne fait force,
En déliter sans plus s'efforce;
Si sont aucuns de tel maniere,
Que c'est Amour n'ont mye chiere.
Toutesvois fins Amans le faignent;
Mais par Amour aymer ne daignent,
Et se gabbent ainsi des Dames,
Et leurs promettent corps & ames;
Ilz jurent mensonges & fables,
A ceulx qu'ils trouvent décevables,
Tant qu'ilz ayent leurs délitz euz;
Mais ceux-là sont les moins déçeuz;
Car tousjours vault-il mieulx bel maistre
Décevoir, qu'en rien déceu estre,
Et mesmement de cest Amour
Les plus sages n'y sçavent tour.
Or entendz bien je te diray,
Une autre Amour te descriray;
Et de celle vueil pour ton ame,
Que tu aimes la doulce Dame,
Comme dit la Saincte Escripture.
Amour soubstient, Amour endure,
Amour retient & tousjours dure,
Amour met en amer sa cure;
Amour leale & Amour seure.
Sert & de service n'a cure;
Amour fait du propre commun,
Amour fait bien de deux cueurs ung,
Amour enchante, ce me semble,
Amour départ, Amour assemble,

Digitized by Google

Amour joingt divers cueurs ensemble
Amour rend cueurs, Amour les emble,
Amour d'espece, Amour refait,
Amour fait paix, Amour fait plait,
Amour fait beau, Amour fait lait
Toutes heures quand il luy plaist.
Amour attrait, Amour estrange,
Amour fait de privez estrange,
Amoür aprent, amour emprent,
Amour reprent, amoür esprent.
Ores n'est riens que Amour ne face,
Amour toult le cueur & la grace,
Amour deslye, Amour enlace,
Amour occist, amour efface,
Amour ne craint ne pic ne mace,
Amour fait venir Dieu en place,
Amour fist Dieu nostre chair prendre,
Amour le fist en la croix pendre,
Amour le fist illec estendre,
Amour luy fist le costé fendre,
Amour luy fist les maulx reprendre,
Amour luy fait les bons aprendre,
Amour le fist à nous venir,
Amour nous fait à luy tenir.
Comme l'Escripture racompte,
De vertu ne tient-on nul compte,
S'Amour ne joingt & lye ensemble;
Il m'est advis & voir me semble,
Que pou vault foy, ny esperance,
Justice, force, n'attrempance,
Qui n'a vraye Amour avec soy.

L'Apoſtre dit, & je le croy,
Que aumoſne faicte, ne martire,
Ne bien que nulluy ſaiche dire,
Ne vault riens s'Amour y deffault;
Sans Amour tout choſe fault,
Sans Amour n'eſt homme parfait,
Ne par parole, ne par fait.
C'en eſt la fin, c'en eſt la ſomme;
Amour ſi fait le parfait homme,
Amour commence & fait la ſomme,
Sans Amour ſi n'eſt pas fait l'homme
Amour les enſerrés deſſerre,
Amour ſi n'a cure de guerre,
Vraye Amour qui ne ceſſe point,
A Dieu les baille, à Dieu les joint,
Loyal Amour fait à Dieu force;
Car Amour de l'amer s'efforce.
Quant Amour parfaictement pleure,
Luy vient très-grant doulceur à lheure,
Et vraye Amour d'amer eſt yvre;
Car grant doulceur Amour enyvre.
Lors la convient dormir à force,
Quant en dormant d'amer s'efforce;
Car Amour ne peut eſtre oyſive,
Tant qu'elle ſoit ſaine ou vive,
Lors dort en méditacion,
Puis monte en contemplacion.
Illec repoſe, puis s'eſveille,
Illec voit mainte grant merveille.
Là voit tout bien, là voit tout voir,
Là treuve tout ſon bon ſçavoir,

Là voit l'en tout ce qu'on peut veoir,
Là sent tout tant qu'on peut avoir,
Là aprent ce qu'on peut aprendre.
Là prent du bien tant qu'en peut prendre;
Mais tant plus prent & plus aprent,
Et plus son desirer l'aprent,
Tousiours lui croist son appetit,
Et tient son assez à petit,
En Amour n'a point de clamour,
Chascun peut aymer par Amour.
Quant d'Amour ne te peuz clamer,
Par Amour te convient amer,
De tout ton cueur, de toute t'ame
Je vueil que aymes la doulce Dame;
Car à l'amer elle t'esmeut,
Et par Amours amer te veult.
Ayme donc la Vierge Marie,
Par Amour à el' te marie;
T'ame ne veult autre mary,
Par ainsi à elle te mary,
Après Jesu-Christ son espoux,
A luy te donne, à luy t'espoux,
A luy si te donne & ottroy,
Sans desottroyer t'y ottroy.
 De l'autre Amour diray la cure
Selon la divine Escripture,
Et mesmement en ceste guerre,
Où nul ne sçait le moyen querre;
Mais je sçay bien pas ne devin,
Continuer l'estre divin,
A son vouloir & povoir deust,

Quiconques avecques femme geuſt ;
Soy bien garder de ſon ſemblable ,
Pour ce que tout eſt corrompable.
Si que jà par ſucceſſion
Ne faulſiſt generation ;
Car puis que pere & mere faillent ,
Nature veult que les filz ſaillent ,
Pour recontinuer ceſte œuvre ,
Si que par l'ung l'autre requeuvre :
Pource y miſt nature délit ,
Qu'elle veult que l'on ſi délit ,
Et que ſes œuvriers ne fuiſſent ,
Et que ceſte œuvre ne hayſſent ;
Car moins n'y trairoyent jà trait ,
N'eſtoit délit qui les y trait ;
Ainſi nature y ſoubtiva.
Saichiez que nul à droit n'y va ,
Ne n'a pas intention droicte ,
Qui ſans plus délit y convoite ;
Car cil qui va délit querant ,
Sçez-tu , qu'il ſe fait , il ſe rent
Comme cerf & chétif & nices ,
Au Prince de treſtous les vices ;
Car c'eſt de tout mal la racine ,
Comme Tulles les détermine ,
Au livre qu'il fiſt de vieilleſſe ,
Qu'il loe plus qu'il ne fait jeuneſſe ;
Car jeuneſſe boute homme & femme
En tout péril de corps & d'ame.
C'eſt trop forte choſe à paſſer ,
Sans mort , ou ſans membre caſſer ;

Digitized by Google

Ou sans faire honte ou dommage,
Soit à soy ou à son lignage.
par jeunesse s'en va l'y homs,
A toutes dissolutions,
Et suit les males compaignies
Et les desordonnées vies,
Et muë son propos souvent,
Ou se rent en aulcun Couvent,
Et ne scet garder la Franchise,
Que nature avoit en luy mise,
Et cuide ou ciel prendre la gruë,
Quand il se met leans en muë;
Et remaint tant qu'il soit Profais;
Et puis s'il sent trop grief le fais,
Il s'en repent, & puis s'en yst
Ou sa vie ainsi y finist,
Qu'il ne s'en ose revenir,
Pour Honte qui le fait tenir,
Et contre son gré y demeure,
La vit à grant misere, & pleure
La Franchise qu'il a perduë,
Qui ne lui peult estre renduë.
Se n'est que Dieu grace luy face,
Qui sa mesaise luy efface,
Et le tienne en obédience,
Par la vertu de patience.
Jeunesse met homme ès folies,
Es bourdes & ès ribauldies,
Es luxures & ès oultraiges,
Es mutations de couraiges,
Et fait commencer telz mesllées,

Qui puis ſont envys démeſlées ;
En tel péril les met jeuneſſe ,
Qui leurs cueurs à délit adreſſe ;
Ainſi délit enlace & maine
Les cueurs & la penſée humaine ,
Par jeuneſſe ſa chamberiere ,
Qui de mal faire eſt coutumiere ,
Et des gens à délit atraire ,
Jà ne querroit aultre œuvre faire.
Mais Vieilleſſe les en rechaſſe ,
Qui ne le ſçet ſi le pourchaſſe ,
Et le demande aux anciens
Que jeuneſſe eut en ſes liens ;
Et leur remembre encore aſſez
Des grans périlz qu'ils ont paſſez ,
Et des folies qu'ilz ont faictes ,
Dont leurs forces leurs ſont ſouſtraictes ;
Avec les foles voulentés ,
Dont ils ſeulent eſtre tentés.
Vieilleſſe qui les accompaigne ,
Qui moult leur eſt bonne compaigne ;
Et les ramaine à droicte voye ,
Et juſqu'à la fin les convoye ;
Mais mal employe ſon ſerviſe ,
Que nul ne l'ayme , ne la priſe ,
Au moins juſqu'à ce tant en ſoy ,
Qu'il la voulſiſt avoir ſoy ;
Car nul ne veult vieil devenir ,
Ne jeune ſa vie finir ;
Mais nature ne peult ſouffrir ,
Que nul vive ſans envieillir.

Digitized by Google

Si s'esbahissent & merveillent,
Quant en leur remembrance veillent;
Et des folies leur souvient,
Comme souvenir leur convient,
Comment ilz firent tel besoingne,
Sans recevoir Honte ou vergoingne;
Et se Honte & dommage y eurent,
Comment encor eschaper peurent,
De tel peril sans perte avoir,
Ou d'ame, ou de corps, ou d'avoir;
Et scez-tu ou jeunesse maintz,
Que tant prisent maintes & maintz.
Délit la tient en sa maison,
Tant comme il est en sa saison,
Et veult que jeunesse le serve,
Pour néant fust-elle sa serve;
Et elle le fait voulentiers,
Et le cherche par tous sentiers,
Et son corps habandon luy livre,
Ne point ne vouldroit sans luy vivre.
Et Vieillesse, scez où demeure
Dire le te vueil sans demeure;
Car là te conviendra aller,
Se mort ne te fait devaller
Au temps de jeunesse en sa cave,
Qui moult est tenebreuse & have.
Travail & douleur la hebergent;
Mais ils la lient & la chargent,
Et tant la batent & tormentent,
Que mort prochaine luy presentent,
Et talent de soy repentir,

Digitized by Google

Tant luy font de fleaux sentir.
Adonc luy vient en remembrance,
En ceste tardifve presence,
Quant el se voit foible & chenuë,
Et que malement l'a déceuë
Jeunesse, qui tout a getté
Son préterit en vanité;
Et qu'elle a son ame perduë,
Se du futur n'est secouruë,
Qui la soustient en pénitence,
Des péchiez que fist en enfance:
Et par bien faire en ceste paine,
Au souverain bien la remaine,
Dont jeunesse la décevoit,
Qui de vanités l'abruvoit,
Et le present si peu luy dure,
Qu'il n'y a compte ne mesure;
Mais comment que la besongne aille,
Qui d'Amours veult joyr sans faille,
Fruict y doit querre cil ou celle,
Qu'elle que soit Dame ou pucelle,
Jà soit ce que du déliter
Ne doivent pas leur part quitter;
Mais je sçay bien qu'ils en sont maintes,
Qui ne veulent pas estre ensaintes;
Et s'ils le sont, il leur en poise;
Si n'en font-ils ne plait, ne noyse,
Se n'est aulcune fole ou nyce;
Où Honte n'a point de justice.
Briefment tous à délitz s'acordent
Ceulx qui à ceste œuvre s'amordent,

Se ne sont gens qui riens ne vaillent,
Qui pour deniers ainsi se baillent,
Qui ne sont pas de loy liées,
Par leurs ordes vies soüillées.
Mais certes jà n'est femme bonne,
Qui par dons prendre s'abandonne.
Nul homs ne se dévroit jà prendre
A femme qui sa chair veult vendre.
Pense-il que femme ait son corps chier,
Qui tout vif le veult escorchier.
Bien est chétif & désoulé
Hom qui si vilement est boulé,
S'il cuide que tel femme l'ame,
Pour ce que son amy le clame,
Qu'elle luy rit & luy fait feste.
Certainement nulle tel beste
Ne doit estre amye clamée,
Ne n'est pas digne d'estre amée.
On ne doit riens priser moullier,
Qui l'homme tend à despoullier.
Je ne dis pas que bien ne porte,
Et par soulas en sa main porte
Ung agnelet se ses amis
Le luy ait donné ou promis;
Mais qu'elle pas ne le demant,
Que le prendroit lors laidement:
Et des siens aussi luy redonne,
Se le peult faire sans vergougne;
Ainsi leurs cueurs joignent ensemble,
L'ung de l'autre l'Amour assemble.
Ne cuidez pas que les déparre;

Mais s'entrament par grant desserte,
Et facent ce qu'ils doivent faire,
Comme courtois & debonnaire;
Mais de la fole Amour se gardent,
Dont les cueurs esprennent & ardent;
Et soit l'Amour sans Couvoitise,
Qui les faulx cueurs de prendre atise.
Bonne Amour doit de fin cueur naistre,
Dont ne doivent pas estre maistre,
Dès qu'ilz sont corporel soulas;
Mais l'Amour qui te tient en las,
Charnel desir te represente,
Si que tu n'as ailleurs entente:
Pour ce veulx-tu la Rose avoir,
Tu n'y songe nul autre avoir;
Mais tu n'en es pas à deulx doys,
C'est ce qui la peau t'amegroys,
Et qui de toutes vertus t'oste,
Moult as receu douloureux hoste.
Quant oncques Amours hostellas,
Maulvais hoste en ton hostelas;
Pource te dy que hors le boutes,
Il te toult les pensées toutes,
Qui te doyvent à preu tourner,
Ne l'y laisse plus séjourner.
Trop sont à grant meschief livrez,
Cueurs qui d'Amours sont enivrez,
En la fin encor le sçauras.
Quant ton temps perdu y auras,
Et degastée ta jeunesse,
En ceste dolente lyesse;

Digitized by Google

Se tu peuz encores tant vivre,
Que d'Amours te voyes délivre,
Le temps qu'auras perdu plourras,
Mais recouvrer ne le pourras,
Encor ſe par tant en eſchappes;
Car en l'Amour où tu t'enchappes,
Mains y perdent bien dire l'oz,
Sens, temps, chaſtel, corps, ame & loz.

L'Amant.

Ainſi Raiſon ſi me preſchoit;
Mais Amours treſtout m'empeſchoit,
Que riens à œuvre n'en mettoye,
Jà ſoit ce que bien entendoye,
Mot à mot toute la matire;
Mais Amours ſi formant m'atire,
Que parmy tous mes penſers paſſe,
Com cil qui par tout à ſa chaſſe;
Et tousjours tient mon cueur ſoubz celle;
Hors de ma teſte à une pelle,
Quant au ſermon ſceant m'aguette,
Par l'une des oreilles gette
Quanque Raiſon en l'autre boute,
Si qu'elle pert ſa painé toute,
Et m'emple de couroux & d'ire;
Lors tout iré lui prins à dire.
Dame bien me voulez trahir,
Dois-je doncques les gens haïr.
Donc hairoye toutes perſonnes,
Puis qu'Amours ne me ſont pas bonnes;
Jamais n'aymeray d'Amours fines,

Ains vivray tousjours en haynes,
Et lors ſeray mortel pecherres,
Voire pardieu pire qu'un lierres.
A ce ne puis-je pas faillir,
Par l'ung me convient-il ſaillir,
Ou je aymeray, ou je hairray;
Mais j'eſpoir que je comperray,
Plus aſſez la hayne au dernier,
Tout ne vaille Amours ung denier.
Bon conſeil m'avez cy donné,
Qui tousjours m'avez ſermonné,
Que je doye d'Amours recroyre,
Si eſt fol qui ne vous veult croire.
Auſſi m'avez-vous ramentuë,
Une autre Amour que n'ay congneuë;
Que point ne vous ouy blaſmer,
Dont gens ſe peuvent entramer;
Se la me voulez diffinir,
Pour fol me pourroye tenir,
Se voulentiers ne l'eſcoutoye,
Pour ſçavoir au moins ſe pourroye,
Les natures d'Amours aprendre,
S'il vous y plaiſoit à entendre.

Raiſon.

Certes beaulx Amys fol es-tu;
Car tu ne priſes ung feſtu,
Ce que pour ton bien te ſermon,
Je vueil faire encore ung ſermon;
Car de tout mon povoir ſuis preſte
D'acomplir ta bonne requeſte;

Digitized by Google

Mais ne sçay s'il te vauldra guieres,
Amours sont de plusieurs manieres,
Sans celle qui t'a si mué,
Et de ton droit sens remué,
De malle heure fuz son acointe,
Pardieu gard que plus tu ne l'acointe.
Amytié est dénommée l'une,
C'est bonne voulenté commune,
De gens entre eulx sans discordance,
Selon la dieu benivolence,
Et soit en eulx communité,
De tous leurs biens en charité ;
Si que par nulle entention,
Ne puisse avoir exception,
Ne soit l'ung d'aider, l'autre lent,
Comme homme fort & moult vaillant,
Et loyaulx ; car riens n'y vauldroit
Le sens ou loyaulté fauldroit,
Que quant qu'il ose penser
Puisse à son amy réconser,
Comme à soy seul tout seurement,
Sans souspeçon d'accusement.
Tels meurs avoir doyvent & seulent,
Ceulx qui loyaulment aymer veulent :
Et ne peult estre homme amiable,
S'il n'est si ferme & si estable,
Que pour fortune ne se meuve ;
Et qu'en ung point tousjours se treuve
Ou riche ou povre ses amys,
Qui tout en luy a son cueur mis,
Et s'à povreté le voit tendre,

Il ne doit mie tant attendre,
Que cil son aide luy requiere;
Car bonté faite par priere.
N'est pas Courtoysie qui vaille,
Pour quoy Amours de cueur y faille;
Ains est malement chier venduë
A cueurs qui sont de grant valuë.

Cy est le Souffreteux devant
Son vray Amys en requerant,
Qu'il luy ayde à son besoing,
Et son avoir luy met au poing.

Moult à vaillant hom grant vergongne,
Quant don requerir s'embesongne;
Moult y pense, moult se soucye,
Moult à mesaise avant qu'il prie,
Grant honte a de dire son dit,
Et si redoubte l'escondit;
Mais quant ung tel en a trouvé,
Qui l'a bien ainçois esprouvé,
Qu'il est bien certain de s'amour,
Faire lui va plainte & clamour
De tous les cas que penser ose
Sans honte avoir de nulle chose:
Car comment en auroit-il honte,
Se l'autre est tel comme je conte,
Quant son secret dit lui aura
Jamais le tiers ne le sçaura,
Ne de reprouche n'a-t-il garde,
Car saige homme sa langue garde;

Digitized by Google

Ce ne ſçauroit mie ung fol faire,
Nul fol ne ſçet ſa langue taire.
Plus fera, il le ſecourra
Du tout, en tant comme il pourra,
Plus preſt du faire, à dire voir
Que n'eſt l'autre de recevoir:
Et s'il ne lui fait ſa requeſte
Il n'en n'a pas moins de moleſte,
Que cil qui la lui a requiſe,
Tant eſt d'amour grant la maiſtriſe:
Et de ſon dueil la moitié porte,
De tant qu'il peult le reconforte,
Et de la joye a ſa partie,
Se l'amour eſt à droit partie.
Par la loy de ceſte amytié,
Dit Tulles dans un ſien ditié,
Que bien devons faire requeſte
A nos amis qui ſoit honneſte,
Et leur requeſte refaiſon
S'elle contient droit & raiſon;
Ne doit pas eſtre autrement faicte,
Fors en deux cas qu'il en excepte,
S'on les vouloit à mort livrer,
Penſer fault de les délivrer;
Se l'en aſſault leur renommée,
Gardons que ne ſoit diffamée.
En ces deux cas leur loiſt deffendre,
Sans jamais la raiſon entendre;
Tant comme amour peult excuſer,
Ce ne doit nul homs reffuſer.
Ceſte amour que cy te propos

Digitized by Google

N'est pas contraire à mon propos ;
Ceste-cy veuil bien que tu suives
Et veuil que l'autre amour eschives ;
Ceste à toute vertu s'amort,
Mais l'autre met les gens à mort.
D'une autre amour te veuil retraire,
Qui est à bonne amour contraire,
Et forment refait à blasmer,
C'est fainte voulenté d'amer
En cueur malade du meshaing,
De grant convoitise & de gaing.
Ceste amour est en tel balance,
Si-tost comme pert l'esperance
Du prouffit qu'elle veult attaindre,
Faillir lui convient & estaindre ;
Car ne pourroit estre amoureux
Cueur qui n'ayme les gens pour eux ;
Ains se faint & les va flatant
Pour le prouffit qu'il en attent.
Ceste amour si vient de fortune,
Qui s'esclipse comme la lune,
Que la terre obnuble & enombre
Quant la clarté chiet en son umbre,
S'a tant de sa clarté perduë
Quant du soleil el' pert la veuë ;
Et quant elle a l'ombre passée,
Si revient toute enluminée
Des rays que le soleil luy monstre,
Qui d'autre part reluit encontre.
Ceste amour est de telle nature,
Car or est clere, or est obscure,

Si-toſt que povreté l'affuble
Et ſon hydeux mantel obnuble;
Qu'il ne vois plus richeſſe luire,
Obſcurir la convient & fuire;
Et quant richeſſes lui reluyſent,
Toute clere la reconduyſent;
Elle fuit quant richeſſes faillent,
Et ſault auſſi quant elles ſaillent.
De l'amour que cy je te nomme,
Eſt bien aymé chaſcun riche homme,
Et ſpecialement l'aver
Qui ne veult pas ſon cueur laver
De la grant ardeur & du vice
A la convoitiſe avarice.
Plus eſt cornu que cerf ramé:
Chiche homme qui cuide eſtre amé:
N'eſt-ce mye grant cornardie?
Il eſt certain qu'il n'ayme mye.
Et comment cuide-t-il donc qu'on l'ame
S'il en ce pour fol ne ſe clame?
En ce cas n'eſt-il mye ſage,
Ne que l'eſt ung grant cerf ramage?
Pardieu cil doit eſtre amiables
Qui deſire amys veritables;
Qu'il n'ayme pas, prouver le puis
Quant à ſes richeſſes, & puis
Ses povres amys il regarde,
Et devant eulx les tient & garde,
Et tousjours garder les propoſe,
Tant que la bouche lui ſoit cloſe,
Et que malle mort l'accravant;

Car il ſe laiſſeroit avant
Le corps des membres deſpartir
Qu'il les ſouffriſt de ſoy partir ;
Si que point ne leur en départ ,
Donc n'a cy amour point de part.
Et comment ſeroit amitié ,
En cueur qui n'a point de pitié ?
Certain en eſt quant il ce fait ,
Car chaſcun ſcet ſon propre fait :
Certes moult doit eſtre blaſmé
Homme qui n'ayme & n'eſt amé.
  Et puis qu'à fortune venons ,
Et de s'amour ſermon tenons ,
Dire t'en vueil grande merveille ,
Oncques ce croy n'oſt la pareille ;
Ne ſcet ſe tu le pourras croire ,
Et toutesfois eſt choſe voire ;
Et ſi l'a treuve l'en eſcripte :
Que trop mieulx vault & plus proffite ,
Fortune perverſe & contraire ,
Que la molle & la debonnaire ;
Et ſe ce te ſemble doubtable ,
C'eſt bien par argument prouvable ,
Que la debonnaire & la molle ,
Leur ment & les bleſſe & affolle ,
Et les alecte comme mere ,
Qui ne ſemble pas eſtre amere.
Semblant leur fait d'eſtre loyaux ,
Quant leur départ de ſes joyaux ,
Comme d'avoirs & de richeſſes ,
De dignités & de haulteſſes ,

Et leur promet eſtableté,
En l'eſtat d'amiableté,
Et tous les paiſt de gloire vaine,
En la beneureté mondaine.
Quant ſur la roë les fait eſtre,
Lors cuident eſtre ſi grant maiſtre,
Et leur hault eſtat ſi fort veoir,
Qu'ils ne cuident jamais de cheoir;
Et quant en tel point les a mis,
Croire leur fait qu'ils ont d'amis,
Tant qu'ilz ne les ſçavent nombrer,
Ne ilz ne s'en peuvent deſcombrer,
Qu'ilz n'aillent entour eulx & viennent,
Et que pour Seigneur ne les tiennent,
Et leurs promettent leurs ſerviſes,
Juſqu'à deſpendre leurs chemiſes.
Voire juſques au ſang eſpandre,
Pour eulx garantir & deffendre,
Preſtz d'obéir & d'eulx enſuivre,
A tous les jours qu'ils ont à vivre;
Et ceulx qui telz paroles oyent,
S'en glorifient & les croyent,
Comme ſe ce fuſt Evangile;
Et tout eſt flaterie, & guille,
Comme bien après le ſçauroient
Se tous leurs biens perduz avoient,
Et qu'ilz n'euſſent où recouvrer,
Adonc verroient amys ouvrer;
Car de cent amys apparens,
Soient compaignons ou parens,
S'ung leur en povoit demourer,

Dieu en deveroient adorer.
Ceste Fortune que j'ay dicte,
Quant avec les hommes habite,
Elle trouble leur congnoissance
& les nourrist en ignorance;
Mais la contraire & la perverse,
Quant de leur grant estat les verse
Et les tumbe au tour de sa roë,
Dont les met envers en la boë,
Et leur assiet comme marastre
Au cueur ung douloureux emplastre,
Destrampé non pas en vinaigre,
Mais de povreté lasse & maigre:
Ceste monstre que bien est vraye,
Et que nul fier ne se doye
En beneureté de fortune,
Car n'y a seureté nesune.
Ceste fait congnoistre & sçavoir,
Dès qu'ilz ont perdu leur avoir,
De qu'elle Amour ceulx les amoyent,
Qui leurs amys devant estoient.
Ceulx à qui beneureté donne,
Maleureté si les estonne,
Et deviennent tous ennemy,
Ne n'en demeure ung ne demy;
Ains s'enfuyent & les renoyent,
Si tost comme povres les voyent.
N'encor pas à tant ne s'en tiennent;
Mais par tout les lieux où ils viennent,
Blasmant les vont & diffamant,
Et faulx maleureux vont clamant.

Digitized by Google

Ceulx-mêmes à qui plus bien firent,
Quant en leurs grans estats les virent,
Vont tesmoignant à voix jolie,
Que bien leur pert de leur folie,
Ne treuvent nul qui les sequeure;
Mais le vray amy si demeure,
Qui n'ayme pas pour les richesses,
Tant a le cueur plain de noblesses,
Ne pour nul preu qu'il en attent,
Tel les sequeurt & les deffent;
Car Fortune en tel rien n'a mis,
Tousjours ayme qui est amis.
Qui sur amy trairoit espée,
N'auroit-il pas l'Amour coupée?
Fors en ce cas que je vueil dire,
L'en le peult par orgueil, par yre,
Par reprouche & par reveler
Les secrets qui sont à celer;
Et par la playe douloureuse,
De détraction venimeuse.
Amys en ce pas s'enfuiroyent,
Nuls autres choses n'y nuyroient;
Mais tels amis moult bien se preuvent,
S'ils entre mil ung seul en treuvent;
Tant est l'Amour du monde vaine,
D'ingratitude toute plaine,
Et pour ce que nulle richesse,
A valeur d'amy ne s'adresse;
Qu'il ne pouroit si hault attaindre,
Que valeur d'amy ne soit graindre,
Tousjours vault mieulx amis en voye,

Digitized by Google

Que ne font deniers en courroye ;
Et Fortune la mescheante,
Quant sur les hommes est cheante,
Elle les fait par son mescheoir,
Trestous si très-clerement veoir,
Que leur fait tels amys trouver,
Et par experiment prouver,
Qu'ilz vallent mieulx que nul avoir,
Qu'ilz puissent en ce monde avoir,
Dont leur prouffite adversité,
Plus que ne fait prosperité ;
Car par ceste ont-ilz ignorance,
Et par adversité science.
Et le povre qui par tel preuve,
Les faulx amys des fins espreuve,
Et les congnoist & les devise,
Quant il estoit riche à devise.
Que voulsist-il achapter lores,
S'il sceust adonc ce qu'il scet ores ?
Certes trop moins fut-il déceu,
S'il s'en fust deslors apparceu,
Dont luy fait plus grant avantaige,
Puis que d'ung fol a fait ung saige.
La mescheance qu'il reçoit,
Que richesse qui le déçoit ;
Car Richesse ne fait pas riche
Celluy qui en tresor la fiche ;
Mais souffisance seulement
Fait homme vivre richement.
Car tel n'a vaillant une miche,
Qui est plus aisé & plus riche,

Digitized by Google

Que tel a cent muys de froment ;
Si te puis bien dire comment,
Car je croy qu'il en eſt marchant,
Et ſon cueur en eſt ſi meſchant,
Qu'il en fuſt Souffreteux aſſez
Ains que l'avoir fuſt amaſſez :
Ne ne ceſſe de ſoucier
D'acroiſtre & de multiplier,
Ne jamais aſſez n'en aura,
Jà tant acquerir n'en ſçaura :
Mais l'autre qui point ne s'y fie,
Ne mais qu'il ait au jour la vie,
Et luy ſuffit de ce qu'il gaigne,
Quant il peult vivre de ſa gaigne,
Ne ne cuide que riens luy faille,
Tant n'ait-il vaillant une maille ;
Mais bien eſpoir qu'il gaignera,
Pour mangier quant meſtier ſera.
Auſſi pour recouvrer chauſſure,
Et puis convenable veſture ;
Ou s'il advient qu'il ſoit malade,
Et trouve la viande fade,
Si ſe pourpenſe-t-il toutesvoyes,
De ſoy gecter de males voyes ;
Et pour yſſir hors de dangier,
Qu'il n'aura meſtier de mangier ;
Que de bien petite vitaille,
Se paſſera comment qu'il aille :
Ou s'à l'Oſtel-Dieu eſt porté,
Lors ſera bien réconforté,
Ou je croy qu'il ne penſe point

Qu'il puiſt là venir en tel point ;
Ou s'il croit que ce luy advienne,
Penſe-il ains que le mal le tienne,
Que tout à temps eſpargnera,
Pour ſoy chevir quant temps ſera ;
Ou d'eſpargnier il ne luy chault,
Mais laiſſe venir froit & chault,
Ou la fin qui mourir le face.
Penſe-il, ce croy-je & ſi ſoulace,
Que quand plus toſt deffinera,
Plus toſt en Paradis yra,
Qu'il croit que Dieu le luy preſent,
Quant laiſſera l'exil preſent.
  Pytagoras te dit & livre,
Se tu as jamais veu ſon Livre,
Qu'on appelle les Vers dorez,
Pour les ditz du Livre honnorez.
Quant tu du corps départiras,
Tout droit au Ciel tu t'en yras,
Et laiſſeras l'humanité,
Vivant en pure Déïté :
Moult eſt chétif & fol neys,
Qui croit que cy ſoit ſon Païs.
Noſtre Pere n'eſt pas en terre,
Ce peult-on bien des Clercz en querre ;
Qui de Boece de confort liſent,
Et les Sentences qui là giſent,
Dont grant bien aux gens lays feront
Qui bien le leur tranſlateront.
  Et s'il eſt tel qu'il ſçache vivre
De ce que ſa rente luy livre,

Digitized by Google

Ne ne deſire autre charté,
Ains cuide eſtre ſans povreté ;
Car ainſi que dit le bon maiſtre,
Nul n'eſt chetif s'il ne cuide eſtre,
Soit Roy, Chevalier ou Ribaux :
Mais Ribaux ont les cueurs ſi baux,
Portans ſacz de charbon en Greve,
Que la peine point ne leur greve ;
Ceux en patience travaillent,
Autres balent, tripent & ſaillent,
Et vont à ſaint Marcel aux tripes,
Ne ne priſent treſor deux pipes ;
Ainçois deſpendent en taverne
Toute leur gaigne & leur eſpargne ;
Et puis vont les fardeaulx porter,
Par plaiſir pour eulx déporter,
Et loyalement leur vie gaignent ;
Car embler, ne tollir ne daignent ;
Puis revont au tonnel & boivent,
Et vivent comme vivre doivent.
Celluy eſt riche en habondance
Qui bien cuide avoir ſuffiſance :
Plus, ce ſçait Dieu le droicturier,
Que s'il étoit fort uſurier ;
Car uſurier bien le t'affiche
Ne pourroit en riens eſtre riche,
Mais tousjours povre & ſouffreteux,
Tant eſt avers & convoiteux :
Auſſi eſt vray, qui qu'en deſplaiſe,
Nul Marchant ne vit pas en aiſe ;
Car ſon cueur a mys en tel guerre,

Qu'il art tousjours pour plus conquerre ;
Ne ja n'aura aſſez acquis
Si craint perdre l'avoir acquis ,
Et queurre après le remenant ,
Dont jà ne ſe verra tenant ;
Car de riens deſir il n'a tel
Que d'acquerir aultruy chaſtel
Empriſe à merveilleuſe paine ,
Il cherche à boire toute ſaine ,
Dont jà tant boire n'en ſçaura ,
Que tousjours plus en demoura :
C'eſt la deſtreſſe , c'eſt l'ardure ,
C'eſt l'angoiſſe qui tousjours dure ;
C'eſt la douleur , c'eſt la bataille ,
Qui lui détranche la couraille ,
Et le deſtraint en tel deffault ,
Que plus acquiert plus luy default.
Advocatz & Phiſiciens
Sont tous liez de telz liens ;
Ceulx pour deniers ſcience vendent ;
Treſtous à ceſte hart ſe pendent ,
Tant ont le gaing & doulx & ſade
Que cil vouldroit pour ung malade ,
Qu'il a qu'il en fuſt bien cinquante ,
Et cil pour une cauſe trente ,
Voire deux cens , voire deux mille ,
Tant les art , convoitiſe & guille.
Si font devins qui vont par terre ,
Quant ils preſchent , pour loz acquerre ,
Honneurs , ou graces , ou richeſſes ;
Ils ont les cueurs en grâns détreſſes ,

Digitized by Google

Ceulx ne vivent pas loyaulment ;
Mais sur tous especiaument,
Ceulx qui pour vaine gloire trassent,
La mort de leurs ames pourchassent ;
Il est moult de telz déceveurs,
Et si saichez que telz Prescheurs,
Combien qu'aux autres il proffit,
A eulx ne font-ilz nul proffit ;
Car bonne Prédication
Vient bien de male intention,
Qui n'a riens à celluy valu,
Tant face-il aux autres salu ;
Car ilz y prennent bonne exemple,
Et de vaine gloire s'en emple.
Mais or laissons de telz Prescheurs
Et parlons de ces entasseurs.
Certes Dieu n'ayment ne ne doubtent
Quant tous deniers en trésor boutent,
Et plus qu'il n'est besoing les gardent :
Quant les povres dehors regardent
De froit trembler, de fain périr,
Dieu si leur sçaura bien merir.
Trois grands mescheances adviennent
A ceulx qui telz vies maintiennent,
Par grant travail quierent richesses,
Paour les tient en grant destresses,
Et tousjours du garder ne cessent,
En la fin à douleur les laissent ;
A tel torment vivront & vivent
Ceulx qui les grans richesses suyvent ;
Ne ce n'est fors pas le deffault

D'amours, qui par le monde fault;
Car ceulx qui richeſſes amaſſent
S'on les aymaſt & ils aymaſſent,
Et bonne amour par tout regnaſt,
Que maulvaiſtié ne les cernaſt;
Mais plus donnaſt cil qui plus euſt
A ceulx que beſongneux il ſceuſt,
Ou preſtaſt non pas à uſure,
Mais par charité nette & pure,
Par quoy ceulx à bien entendiſſent,
Et d'Oyſeuſe ſe deffendiſſe,
En ce monde nul povre n'euſt,
Ne nul avoir il n'y en peuſt:
Mais tant eſt le monde endables,
Qu'amours y ſont faictes vendables,
Nul n'ayme fors pour ſon preu faire,
Pour dons ou pour ſervice attraire,
Meſmes femmes ſe veullent vendre,
Mau chief peut telle vente prendre.
  Ainſi Barat a tout honny,
Par qui le bien jadis uny,
Eſtoit aux gens appropriés,
Tant ſont d'avarice lyés,
Qu'ilz ont leur naturel Franchiſe
A vile ſervitude miſe;
Car tous ſont ſerfz à leurs deniers,
Qu'ils tiennent clos en leurs greniers:
Tiennent, mais certes ſont tenus,
Quant à tel meſchief ſont venus,
De leur avoir ont fait leur maiſtre,
Le chétif Botterel terreſtre.

Digitized by Google

L'avoir n'est fait que pour despendre,
Ce ne sçaivent-ilz pas entendre;
Mais veulent tous à ce respondre,
Que l'avoir n'est que pour rescondre.
N'est pas vray, mais cacher le seulent,
N'en despendre, ne donner veullent;
Mais s'on les avoit tous pendus,
Leurs avoirs seroient despendus;
Car à la fin quant mors seront,
A qui que soit le laisseront,
Qui lyéement le despendra,
Ne jà nul preu ne leur rendra,
Et si ne sont pas seurs encores,
Si le garderont jusques ores;
Car tel y pourroit mettre main,
Qui tout emporteroit demain.
Aux Richesses font grans laidures,
Quant ilz leur ostent leurs natures,
Leur nature est qu'ilz doyvent courre,
Pour les gens aider & secourre,
Sans estre à usures prestées,
A ce les à Dieu aprestées,
Si les ont en prison repostes;
Mais les richesses de telz hostes,
Qui mieulx selon leurs destinées
Deussent estre après eulx trainées,
S'en vengent honnorablement;
Car après eulx honteusement
Les trainent, deboutent & hercent,
De trois glaives les cueurs leur percent.
Le premier est travail d'acquerre,

Digitized by Google

Le fecond qui le cueur leur ferre ;
Si eft qu'aucun, fi ne leur emble,
Quant ilz les ont mifes enfemble,
Dont s'efbahyffent fans ceffer,
Le tiers eft douleur du laiffer,
Comme je t'ay dit cy-devant,
Malement s'en vont decevant,
Ainfi Pecune fe revanche,
Comme Dame très-noble & franche
Des ferfz qui la tiennent enclofe,
En paix fe tient & fe repofe,
Et fait les malheureux veiller,
Et foucier & travailler ;
Soubz pied fi court les tient & dompte ;
Quelle a honneur, & eulx la honte
Et le tourment & le dommaige
Qui en angoiffent leur couraige,
Preu n'eft pas de faire tel garde,
Au moins à celluy qui la garde ;
Mais fans faille elle demourra
A qui que foit quant il mourra,
Qui ne l'ofoit pas affaillir,
Ne faire courre ne faillir.
Mais les vaillans hommes l'affaillent ;
Et la chevauchent & pourfaillent,
Et tant à efperons la batent,
Qu'ilz s'en déduyfent & efbatent
Par le cueur qu'ils ont large & ample,
A Dedalus prennent exemple,
Qui fift efles à Ycarus,
Quant par art & non pas par us

Tindrent par mer voye commune ;
Tout ainſi font ceulx à Pecune,
Qui luy font eſles pour voler.
Avant ſe lairroient affoler
Qu'ilz n'en euſſent & loz & pris ;
Ne veullent pas eſtre repris
De la grant ardeur & du vice
A la convoitiſé avarice ;
Ains en font les grans courtoiſies,
Dont leurs proueſſes ſont priſies
Et celebrées par le monde,
Et leur vertu en ſurhabonde,
Que Dieu a pour mieulx aggreable
Pour leur cueur large & honnorable ;
Car toute avarice ſi put
Au Dieu qui de ſes biens reput,
Le monde quant il eut forgé,
Ce ne t'a nul apris fors-je,
Tant luy eſt largeſſe puiſſant,
La Courtoiſe la bien faiſant ;
Dieu hait avers les villenaſtres
Et les tient tous pour ydolaſtres :
Les chetifz folz deſmeſurez
Paoureux, couars & malheurez,
Si cuident & pour tout vray dient,
Qu'ilz aux Richeſſes ne ſe lient,
Fors que pour eſtre en grant ſeurté,
Auſſi pour vivre en bieneurté.
Ha doulces Richeſſes mortelles
Dictes, dont faillites vous telles,
Que vous faciés bieneurées,

Digitized by Google

Les gens qui vous ont emmurées ;
Car tant plus vous assembleront ,
Et plus de grant paour trembleront ;
Et comment seroit en bonheur
Homme qui n'est en estat seur ;
Bieneureté donc luy fauldroit ,
Puis que seurté luy deffauldroit.
  Mais aucun qui ce m'orroit dire ,
Pour mon dit du tout contredire ,
Des trois me pourroit opposer ,
Qui pour leur noblesse aloser ,
Comme le menu peuple cude ,
Fierement mettent leur estude ,
A faire entour eulx armer gens ,
Cinq cens ou cinq mille Sergens :
Et dit l'en tout communéement ,
Qu'il leur vient de grant hardement ;
Mais Dieu sçait bien tout le contraire ,
Car c'est Paour qui leur fait faire ,
Qui tousjours les tormente & griefve :
Mieulx pourroit ung Ribault de Greve ,
Seulet & seur par tout aller ,
Et devant les Larrons baller ,
Sans doubter eulx & leur affaire ,
Que le Roy a sa penne vaire ,
Et portast avec luy grant masse
Du tresor que si grand amasse ,
D'or & de précieuses pierres ,
Sa part en prendroit chascun lierres ,
Ce qu'il porteroit luy touldroient ,
Et encor tuer le vouldroient.

Digitized by Google

Si seroit-il ce croy tué,
Ains que d'illec fust remué;
Car les Larrons si doubteroient,
Se vif eschapper le laissoient,
Qu'il ne les fist ou que soit prendre,
Et par force les mener pendre;
Par sa force, mais par ses hommes;
Car sa force ne vault deux pommes,
Contre la force d'ung Ribault,
Qui s'en yroit au cueur si bault:
Par ses hommes, par foy je ment,
Ou je ne dis pas proprement.
Vrayement siens ne sont-ilz mye?
Tant ait-il sur eulx Seigneurie;
Seigneurie non, mais servise
Qui les doit garder en Franchise;
Ains est leur, car quant ilz vouldroient,
Leurs aides au Roy si fauldroient,
Et le Roy tout seul demourroit
Si tost que le peuple vouldroit;
Car leur bonté ne leur proesse
Leur corps, leur force, leur sagesse
Ne sont pas siennes, riens n'y a;
Nature bien les luy nya:
Ne fortune ne peut pas faire,
Tant soit aux hommes debonnaire,
Que nulles des choses leurs soyent,
Comment que conquises les ayent,
Dont nature les fait estranges.

L'Amant.

Ha ! Dame, pour le Roy des Anges,
Aprenez-moy donc toutesvoyes
Quels choſes peuvent eſtre moyes ;
Et ſe du mien puis propre avoir,
Cecy vueil bien de vous ſçavoir.

Raiſon.

Oüy, ſe reſpondit Raiſon ;
Mais n'entens-pas champ, ne maiſon ;
Ne robes, ne tels garnemens,
Ne nulz terriens tenemens,
Ne meuble de quelque maniere.
Trop as meilleur choſe & plus chiere,
Tous les biens que dedans toy ſens,
Dont tu es certain congnoiſſans,
Qui te demeurent ſans ceſſer ;
Si que ne te puiſſent laiſſer,
Pour faire à autre itel ſerviſe ;
Ces biens ſont tiens en droicte guyſe,
Aux autres biens qui ſont Forains,
N'as-tu pas vaillant deux Lorains.
Ne toy, ne nul homme qui vive,
N'y avez vaillant une cive ;
Car ſçachiés que toutes vos choſes
Sont dedans vous-mêmes encloſes,
Tous autres biens ſont de fortune,
Qui les eſparpille & adune,
Et toult & donne à ſon vouloir,
Dont les folz ſont rire & douloir ;

Digitized by Google

Mais riens que Fortune feroit,
Nul ſage homme ne priſeroit,
Ne ſeroit joyeux, ne doulent,
Le tour de ſa roë volent;
Car tous ſes faitz ſont trop doubtables,
Pource qu'ilz ne ſont pas eſtables,
Pource n'eſt bonne l'Amour d'elle,
N'onc à Preud'homme ne fut belle.
Nul n'eſt pas droit qu'elle embelliſſe,
Quant pour ſi pou chiet en eſclipſe;
Et pour ce vueil que tu le ſaiches,
Pour que ton cueur point n'y ataiche;
Si n'en es-tu pas entachié;
Mais ce te ſeroit grant pechié,
Se ça avant t'en entachoyes,
Et ſe vers les gens tant pechoyes,
Que pour leur amy te clamaſſes,
Et leur avoir ſans plus aimaſſes,
Ou le bien qui d'eulx te viendroit,
Nul preud'homs à bien ne tiendroit
Ceſte amour que je t'ay cy dicte:
Fuy-là comme vile & deſpite,
Et d'aymer par amours recroy,
Et ſoyes ſages & me croy;
Mais d'une choſe te voy nice
Quant tu m'as mis en ta malice,
Pource que hayne te commant,
Or dy quant, en quel lieu, comment.

L'Amant.

Vous ne finaſtes huy de dire

Digitized by Google

Que je doy mon Seigneur deſdire,
Pour ne ſçay quelle amour ſaulvage
Que chercheroit juſque en Cartage,
Et d'Orient en Occidens,
Et veſquiſt tant que tous ſes dens
Luy fuſſent tumbées par vieilleſſe,
Et couruſt touſiours ſans pareſſe
Les poings noez à ſa ceinture
Tant que ceſtuy monde cy dure,
Faiſant ſa viſitation
Par Midy, par Septentrion,
Tant qu'il euſt tout bien à plain veu
N'auroit-il mye bien congneu
L'Amour dont cy parlé avez,
Bien en fut le monde lavez,
Dès-lors que les Dieux s'enfouyrent
Quant les Geans les aſſaillirent,
Et droitz, & chaſtetez & foys
S'enfuyrent à ceſte foys.
Celle Amour fut ſi eſperduë,
Qu'elle s'enfuyt, ſi eſt perduë,
Et Juſtice la plus peſante,
Et fut la derniere fuyante:
Si laiſſerent eulx tous les terres,
Car ne peurent ſouffrir les guerres;
Au Ciel firent leur habitacle,
N'onc puis, ſe ne fuſt par miracle,
N'oſerent ça jus devaler:
Barat les en fiſt tous aller,
Qui tient en terre l'heritage
Par ſa force & par ſon oultrage.

Digitized by Google

Meſmes Tulles, qui miſt grant cure
A chercher ſecret d'eſcripture,
Ne peut tant ſon engin debatre,
Qu'en plus de trois paires ou de quatre
De tous les ſiecles treſpaſſez,
Puis que monde fut compaſſez,
Que fines amours ne trouvaſt:
Je croy que mains en eſprouvaſt
De ceulx qui en ſon temps vivoient,
Qui ſes amys de bouche eſtoient,
N'encores n'ay-je en nul lieu leu
Qu'il en aye nulles tel eu;
Et fuſſes plus ſage que Tullés,
Bien feroye fol & entules
Se telles amours vouloye querre,
Puiſqu'on en a nulles en terre:
Telle amour donc ou la querroye,
Quant cy bas ne la trouveroye?
Puis-je voler avec les gruës,
Voire ſaillir deſſus les nuës
Comme le ſage Socratés;
N'en quier ouyr parler jamais:
Ne ſuis pas de ſi fol eſpoir,
Les Dieux cuideroient eſpoir
Que j'aſſailliſſe Paradis,
Com firent les Geans jadis;
Bien pourroye eſtre fouldryez,
Ne ſçay pas ſe le vouldriez,
Si n'en dois-je pas eſtre en doubte.

Raiſon.

Beaulx amys, pour Dieu, or eſcoute:
Se ceſte amour ne peuz attaindre,
Auſſi-bien peut tout ce remaindre,
Par ton deffault que par l'autruy,
Je t'enſeigneray bien d'autre huy,
D'autres & non pas de ce meſmes,
Dont chaſcun peut bien eſtre à meſmes;
Mais qu'il prenne l'entendement
D'amours ung pou plus largement,
Qu'il ayme en generalité
Et laiſſe ſpecialité,
Ne face jà communion,
De grant participacion.
Tu peuz aimer generalment
Tous ceulx du monde loyaulment;
Ayme-les tous autant comme ung,
Au moins de l'Amour du commun;
Garde que tel envers tous ſoyes
Com tous envers toy les vouldroyes;
Ne fay à nul, ni ne pourchaſſe,
Fors ce que tu veulx qu'on te face;
Et ſe ainſi vouloyes aymer,
On te devroit quitte clamer;
Ceſte Amour es tenu à ſuyvre,
Sans ceſte-cy ne doit nul vivre.
Et pource que ceſte Amour laiſſent
Ceulx qui de mal faire s'engreſſent,
Sont en terre eſtablis les Juges,
Pour eſtre deffenſes & refuges,

Digitized by Google

A ceulx que monde forfait,
Pour faire amender le meſſait,
Et ceulx punyr & chaſtier,
Qui pour ceſt Amour regnyer.
Les gens meurtriſſent & affolent,
Et leurs biens raviſſent & tolent,
Ou blaſment par deſtraction,
Ou par faulſe accuſation,
Ou par autres meſadvantures,
Soient appertes ou obſcures,
Si convient que l'en les juſtice.

L'Amant.

Ha! Dame, pour Dieu de juſtice,
Dont jadis fut ſi grant renom,
Tandis que parole en tenon,
Et d'enſeigner moy vous penez,
S'il vous plaiſt ung mot m'aprenez.

Raiſon.

Dy quel?

L'Amant.

Voulentiers, je demant
Que me faciés ung Jugement
D'amour & de juſtice enſemble,
Lequel vault mieulx comme vous ſemble.

Raiſon.

De quelle Amour dis-tu?

Digitized by Google

L'Amant.

De ceste
Où vous voulez que je me mette ;
Car celle qui c'est en moy mise,
Ne bée-je pas à mettre en mise.

Raison.

Certes fol bien le fais à croire ;
Mais se tu quiers Sentence voire,
La bonne Amour vault mieulx.

L'Amant.

Prouvez.

Raison.

Très-voulentiers, quant vous trouvez
Deux choses qui sont convenables,
Necessaires & prouffitables,
Celle qui plus est necessaire
Vault mieulx.

L'Amant.

Dame, c'est chose voyre.

Raison.

Or te prens bien cy doncques garde,
La nature des Dieux regarde ;
Ces deux choses où qu'ilz habitent,
Sont necessaires & prouffitent.

L'Amant.

Vray eſt.

Raiſon.

Doncques accorde à tant,
Que mieulx vault la plus prouffitant.

L'Amant.

Dame, bien m'y puis accorder,

Raiſon.

Ne t'en vueil donc plus recorder;
Mais plus tient grant néceſſité,
Amours qui vient de charité,
Que juſtice ne fait d'aſſez,

L'Amant.

Prouvez Dame ains qu'oultre paſſez.

Raiſon.

Voulentiers bien te dy ſans faindre;
Que plus eſt néceſſaire à craindre
Le bien qui par ſoy peut ſuffire;
Par quoy fait trop mieulx à eſlire,
Que cil qui a beſoing d'aye,
Ce ne contrediras-tu mye.

L'Amant.

Dame faictes-le moy entendre,
Sçavoir s'il y a que reprendre;
Ung exemple ouyr en vouldroye,

Digitized by Google

Sçavoir s'accorder m'y pourroye.

Raiſon.

Certes quant d'exemple me charges,
Et de prouver, ce ſont grans charges,
Toutesfois exemple en auras,
Puiſque par ce mieulx le ſçauras :
S'aucun peut bien une nef traire
Sans avoir d'autre aïde affaire,
Qui ja par toy bien ne trairoyes,
Trait-il mieulx que tu ne feroyes.

L'Amant.

Certes, ouy Dame, au moins au chable.

Raiſon.

Or prens donc icy ton ſemblable,
Se Juſtice eſt touſiours gyſant,
Si ſeroit amours ſuffiſant
A mener belle vie & bonne
Sans juſticier nulle perſonne;
Mais ſans amours juſtice, non.

L'Amant.

Prouvez-moy donc ceſte raiſon ?

Raiſon.

Je le feray moult voulentiers,
Or te tays donc endementiers :
Juſtice qui jadis regnoit,
Et Saturne regne tenoit,

Digitized by Google

Qui Jupiter couppa les couilles
Son filz, com ſe fuſſent endouilles;
Moult eut le cueur dur & amer,
Puis les jetta dedans la mer,
Dont Venus la Déeſſe iſſy,
Car le Livre le dit ainſi;
Se ſur terre eſtoit revenuë,
Et fut auſſi très-bien tenuë.
Aujourd'huy comme elle fut lors,
Si ſeroit-il meſtier encors,
Aux gens entre eulx qu'ils s'entramaſſent,
Combien que juſtice gardaſſent;
Car puis qu'Amours s'en vouldroit fuire,
Juſtice en vouldroit trop deſtruire;
Mais ſe tres-tous bien s'entramoient,
Jamais ne s'entremeſſeroient;
Et puis que m'effait s'en yroit,
Juſtice de quoy ſerviroit.

L'Amant.

Dame, je ne ſçay pas de quoy.

Raiſon.

Bien t'en croy; ſe paiſible & coy
Tous ceulx de ce monde vivoient,
Jamais Roy ne Prince n'auroient,
Ne ſeroit Bailly, ne Prevoſt,
Tant vivroit le Peuple Dévoſt.
Jamais Juge n'orroit clamour:
Dont, dis-je, que mieulx vault Amour,
Simplement que ne fait juſtice,


Digitized by Google

Tant aille-elle contre malice,
Qui fut mere des Seigneuries,
Dont les Franchiſes ſont péries ;
Car ſe ne fuſt mal & péchié,
Dont tout le monde eſt entechié,
On n'euſt oncques aucun Roy veu,
Ne nul Juge en terre congneu.
Si meſprennent-ilz malement ;
Car ilz deuſſent premierement,
En eulx-meſmes juſticier,
Puiſque on ſe veult en eulx fier,
Et loyaulx eſtre & diligens,
Non pas laſches & négligens,
Ne couvoiteux, faulx & faintiz
Pour faire droicture aux plaintiz ;
Mais or vendent les Jugemens,
Et beſtournent les erremens.
Ilz taillent & coupent & rayent,
Et les povres gens tres-tous payent ;
Tous s'efforcent de l'autruy prendre,
Ce Juge fait les Larrons pendre,
Qui de droit deuſt eſtre pendu ;
Se Jugement luy fut rendu,
Des rapines & des tors fais,
Qu'il a par ſon povoir forfais.
Et Dieu en qui tout bien habonde,
Sçait que mains y a en ce monde,
Qui ont bien deſſervy la mort,
Du Gybet qui ne leur fait tort.

Digitized by Google

*Comment Virginius plaida
Devant Apius qui jugea
Que ſa fille à tout bien taillée,
Fut toſt à Claudius baillée.*

NE fiſt bien Apius apprendre,
Qui fiſt à ſon Sergent emprendre;
Qui Claudius eſtoit nommé,
Et de mal faire renommé,
Par faulx teſmoings, faulſe querelle,
Contre Virgine la Pucelle,
Qui fut fille Virginius;
Tout ce dit Titus Livius,
Qui bien ſçait leur cas racompter,
Pource qu'il ne povoit dompter
La Pucelle qui n'avoit cure,
Ne de luy, ne de ſa luxure;
Le Ribault diſt en Audience,
Sire Juge, donnez Sentence
Pour moy, car la Pucelle eſt moye,
Pour ma ſerve la prouveroye,
Contre tous ceulx qui ſont en vie;
Car ou qu'elle ait eſté nourrye,
De mon Hoſtel me fut emblée,
Par rap dès-lors qu'elle fut née,
Et baillée à Virginius;
Si vous requiers, Sire Apius,
Que vous me délivrez ma ſerve;
Car il eſt droit qu'elle me ſerve,
Non pas celle qui l'a nourrye,

Digitized by Google

Et ſe Virginius le nye ;
Tout ce ſuis-je preſt de prouver,
Car bons teſmoings en puis trouver.
  Ainſi parloit le mal traïſtre,
Qui du faulx Juge eſtoit Miniſtre,
Comme le plait ainſi allaſt,
Ains que Virginius parlaſt,
Qui eſtoit tout preſt de reſpondre
Pour ſes adverſaires confondre,
Jugea par haſtive Sentence,
Apius que ſans difference,
Fuſt la Pucelle au Serf renduë ;
Et quant la choſe a entenduë,
Le bon Preud'homs devant nommé
Bon Chevalier bien renommé ;
C'eſt aſſavoir Virginius,
Qui bien voit que vers Apius,
Ne peut pas ſa fille deffendre ;
Ains la convient par force rendre,
Et ſon corps livrer à hontage ;
Si changea Honte pour dommage,
Par merveilleux apenſement,
Se Titus-Livius ne ment.



Comment après le Jugement
Virginius hastivement,
A sa fille le chief couppa,
Dont de la mort point n'eschappa;
Et mieulx ainsi le voulut faire
Que la livrer à pute affaire,
Puis le Chief presenta au Juge,
Qui en encheut en grant déluge.

CAr par amour & sans haïne,
A sa belle fille Virgine,
Tantost a la teste coupée,
Et puis au Juge presentée,
Devant tous en plain Consistoire,
Et le Juge selon l'hystoire,
Le commanda tantost à prendre,
Pour le mener noyer ou pendre;
Mais ne l'occist ne ne pendit,
Car le Peuple le deffendit.
Qui fut de moult grant pitié meu,
Si tost comme le fait fut sceu,
Puis fut pour ceste mesprison,
Apius mis en la Prison,
Et s'occist là hastivement,
Ains le jour de son Jugement;
Et Claudius traïstre & faulx,
En souffrist mort par ses deffaulx,
Se de ce ne l'eust repité
Virginius par sa pitié,
Qui tant voult le Peuple prier,
Qu'en exil le fist envoyer,

Et tous ceulx condemnez moururent,
Qui tesmoingz de la Cause furent.
Briefment Juges font trop d'oultrages,
Lucan ce dit, qui fut moult sages,
Qu'oncques vertu & grant povoir,
Ne peult unis ensemble veoir;
Et sachent que s'ilz ne s'amendent,
Et ce qu'ils ont mal prins ne rendent,
Le puissant Juge pardurable,
En Enfer avecques le Diable,
Leur en mettra ès colz les latz;
Je n'en mets hors Roys, ne Prélatz,
Ne Juge ne quelconque guise,
Soit Séculier, ou soit d'Eglise;
Car les honneurs n'ont pour ce faire,
Sans loyer doivent à chief traire
Les querelles qu'on leur aporte,
Et aux plaintifz ouvrir la porte,
Et oyr en propres personnes
Les querelles faulses ou bonnes.
Ils n'ont pas honneurs pour néant,
Ne s'en aillent jà gorgoyant;
Car tous sont serfz au menu peuple,
Qui le Pays accroist & peuple,
Et luy font sermens & luy jurent
De faire droit tant comme ilz durent;
Par eulx doivent-ils en paix vivre,
Et tous les malfaicteurs poursuivre,
Et de leurs mains les Larrons pendre;
S'il n'estoit qui voulsist emprendre,
Pour telz personnes tel Office,

Digitized by Google

Puisqu'ilz doivent faire Justice ;
Là doivent mettre leurs ententes ,
Pour ce leur baille l'en les rentes ;
Ainsi au peuple le promidrent ,
Ceulx qui premiers les honneurs prindrent.
Or t'ay si bien l'as entendu ,
Ce que tu m'as requis rendu ,
Et les raisons as-tu veuës ,
Qui bien me semblent à ce meuës.

L'Amant.

Dame certes bien me contente
De vostre Sentence apparente ,
Comme cil qui vous en mercy ;
Mais nommer vous ay oy icy ,
Comme me semble une parole
Si très-meschante & si très-fole ;
Que qui vouldroit ce croy muser ,
A vous emprendre à excuser ,
On n'y pourroit trouver deffenses.

Raison.

Je congnois bien à quoy tu penses ,
Une autrefois quant tu vouldras ,
Disputation en orras ,
S'il te plaist à ramentevoir.

L'Amant.

Dont le ramentevray-je voir ,
Comme bien remembrant & vistes ,
Par tel mot comme vous le dictes ,
Si m'a mon maistre deffendu ;
Car je l'ay moult bien entendu ,

Que jà mot n'yffe de ma bouche,
Qui de ribauldie s'aprouche ;
Mais puifque je n'en fuis faifeur,
J'en puis bien eftre reciteur :
Si nommeray le mot tout oultre,
Bien fait qui fa folie monftre
A celluy qu'on voit foloier,
De tant vous puis or chaftoier ;
Si apparcevrez voftre oultraige,
Qui vous faignés eftre fi faige.

Raison.

Ce vueil-je bien, dift-elle, entendre ;
Mais auffi me convient deffendre.
Quant tu de hayne cy m'opposes,
Merveilles eft que dire l'ofes ;
Sçez-tu pas qu'il ne s'enfuit mye,
Se laiffer veulz une folie,
Que faire d'oye autelle ou graindre,
Ne pour ce fe je vueil eftaindre,
La fole amour que tu bées,
Ne commande-je que tu hées.
Ne te fouvient-il pas d'Oraces,
Qui tant eut d'amour & de graces ?
Oraces dit, qui ne fut nices,
Quant les folz efchivent les vices ;
Ilz fe tournent à leur contraire,
Si n'en vault pas mieulx leur affaire.
Amour ne vueil-je pas deffendre
Que l'en n'y puiffe bien entendre,
Fors que celle qui les gens bleffe,

Digitized by Google

Pour tant ſe je deffens yvreſſe ;
Ne vueil-je deffendre de boire :
Ce ne vauldroit pas une poire ,
La fole largeſſe devée
Me tiendroit bien pour enragée ,
Se je commandoye avarice ;
Car l'une & l'autre ſi eſt vice :
Je ne fais pas tels argumens.

L'Amant.

Si faictes voir.

Raiſon.

Certes tu mens ;
Jà ne te quier de ce flater ;
Tu n'as pas bien pour moy mater ,
Cerchés les Livres anciens ,
Tu n'es pas bon Logiciens.
Je ne lis pas d'Amours ainſi ,
Oncques de ma bouche n'iſſy ,
Que nulle riens d'oyons hayr ,
On y peult bien moyen choiſir :
C'eſt l'amour que j'ay chiere & priſe ,
Que je t'ay pour aymer apriſe.
Autre Amour naturelle y a ,
Que nature ès Beſtes créa ,
Parquoy de leurs faons cheviſſent ,
Et les alaictent & nourriſſent ,
De l'Amour dont je tiens cy compte ;
Se tu veulx que te racompte ,
Quel eſt le deffiniſſement ,
C'eſt naturel inclinement ,

Digitized by Google

De vouloir garder ſon ſemblable,
Par intencion convenable,
Soit par la voye d'engendrure,
Ou par cure de nourriture.
A ceſte amour ſont preſtz & preſtes,
Ainſi les hommes que les beſtes.
Ceſte amour combien que proffite,
N'a loz, ne blaſme, ne merite;
Ne ſont à blaſmer ne loer,
Nature les y fait voer,
Force leur fait c'eſt choſe voire,
Ne n'a ſur eulx vice victoire;
Mais ſe ainſi ne le faiſoient,
Blaſme recevoir en devroient:
Ainſi quant un homme mengüe,
Quelle louenge lui eſt deuë?
Mais, il fourniſſoit le mangier,
L'en le devroit bien ledangier.
Je ſçay bien que tu n'entens pas
A ceſte amour par nul compas,
Moult as empris plus fole empriſe,
De l'amour que tu as empriſe;
Si l'a te vaulſiſt mieulx laiſſer,
Qu'en elle ton bien abaiſſer.
Nonobſtant ſi ne vueil-je mie,
Que tu demeures ſans amye;
Et s'il te plaiſt à moy entendre,
Ne ſuis-je belle Dame & tendre,
Digne de ſervir ung Preud'homme,
Et fuſt-il Empereur de Romme;
Si vueil t'amye devenir,

Digitized by Google

Et se te veulx à moy tenir,
Scez-tu que m'amour te vauldra,
Tant que jamais ne te fauldra,
Nulle chose qui te convienne,
Pour mescheance qu'il t'avienne;
Lors deviendras si grant Seigneur,
Onc n'oïs parler de greigneur.
Je feray ce que tu vouldras,
Jà si hault vouloir ne pourras;
Mais que sans plus fâces mes œuvres,
Jà ne convient qu'autrement œuvres,
Et auras aussi davantage,
Amye de si hault parage,
Qu'il n'est nulle qui s'y compere.
Fille de Dieu souverain pere,
Qu'il telle me fist & forma,
Regarde quel forme cy a,
Et te mire en mon cler visaige,
N'oncques pucelle de paraige
N'eust d'aymer, tel abandon que j'ay;
Car j'ay de mon pere congeay,
De faire amy & d'estre amée,
Jà n'en feray de luy blasmée,
Ne de blasme n'auras-tu garde;
Ains t'aura mon pere en sa garde,
Et nourrira nous deux ensemble,
Dis-je bien, respons, que te semble?
Le Dieu qui te fait foloyer,
Sçet-il ses gens si bien payer?
Leur appareille-il si bon gaiges
Aux folz dont il prent les hommaiges?

Digitized by Google

Pour Dieu gard que ne me refuſes,
Trop ſont dolentes & confuſes,
Pucelles qui ſont refuſées,
Quant de prier ne ſont uſées;
Si comme toy-meſmes l'epreuves,
Par Echo ſans querre autre preuves.

L'Amant.

Or me dictes doncques ainçois,
Non en Latin, mais en François,
De quoy voulez que je vous ſerve.

Raiſon.

Seuffre que je ſoye ta ſerve,
Et toy le mien loyal amys,
Le Dieu l'airas qu'ainſi t'a mis,
Et ne priſeras une prune,
Toute la roë de fortune.
A Socrates ſeras ſemblable,
Qui tant fut ferme & eſtable;
Joye n'euſt en proſperitez,
Ne triſteſſe en adverſitez;
Tout mettoit en une balance,
Bonne advanture & meſcheance,
Et les faiſoit égal peſer,
Sans esjouyr & ſans peſer;
Car de choſe quelle quel fuſt,
N'avoit joye ne s'en douluſt.
Celluy fut bien le dit Solin,
Qui par le reſpons Apolin,
Fut jugé de tous le plus ſaige:

Ce fut cil à qui le viſaige,
De tout ce qui luy advenoit,
Tousjours en ung point ſe tenoit.
N'onc eulx mué ne le trouverent,
Qui par eſſoigne le tuerent,
Pour ce que pluſieurs Dieux nyoit,
Et en ung ſeul Dieu ſe fioit;
Et ſi preſchoit qu'ils ſe gardaſſent,
Que par pluſieurs Dieux ne juraſſent.
Eraclitus, Dyogenes
Furent de purs cueurs & ſi nés,
Que pour povreté ne deſtreſſe,
Ne furent oncques en triſteſſe:
Fermes en ung propos ſe tindrent
Tous les meſchiefz qui leur advindrent,
Souſtindrent très-paciemment,
Sans eulx couroucer nullement;
Ainſi feras-tu ſeulement,
Ne me ſers jamais autrement:
Gard que fortune ne t'abbate,
Combien que te tormente & bate;
Celluy n'eſt bon luiteur ne fort,
Quant fortune fait ſon effort,
Et le veult deſconfire ou batre,
Qui ne ſcet à elle combatre;
L'en ne s'y doit pas laiſſer prendre,
Mais vigoreuſement deffendre.
Si ſçet-elle peu de la luitte;
Car chaſcun qui contre elle luitte,
Soit en paillier, ſoit en fumier,
La peult abatre au tour premier.

Digitized by Google

N'est pas hardy qui riens la doubte ;
Car qui sçauroit sa force toute ,
Et qui se congnoistroit sans doubte ,
Nul qui de gré jus ne se boute ,
Ne peut à son jambet cheoir ,
Si est-il grande honte à veoir.
Homme qui bien se peult deffendre ,
Quant il se laisse mener pendre :
Tort auroit que l'en orroit plaindre ,
Qu'il n'est nulle prouesse graindre.
Garde donc que jà riens ne prise ,
Ne ses honneurs , ne son emprise.

Comment Rayson monstre à l'Amant
Fortune la roe tournant ,
Et luy dit que tout son pouvoir
S'il veult ne le fera douloir.

LAisse-lui sa roë tourner ,
Qui tourne sans point séjourner ,
Et siet au millieu comme aveugle ,
Les ungz de grant richesse aveugle ,
Et d'honneurs & de dignitez ,
Aux autres donne povretez ;
Et quant luy plaist tout en reporte ,
Moult fol est qui s'en desconforte ,
Et qui de riens joyeulx en soit ,
Puis que deffense y apperçoit ,
Car il la peult certainement ;
Mais qu'il le vueille seulement.
D'autre part est-ce chose expresse ,

Vous faictes Fortune Déesse,
Et jusques au Ciel la levez,
Ce que pas faire ne devez;
Qu'il n'est mye droit ne raison
Qu'elle ait en Paradis maison,
Elle n'est pas si bien eureuse,
Ains a maison trop périlleuse.

Une roche est en mer seans,
Bien parfonde au millieu de leans,
Qui sur la mer en hault se lance,
Contre qui la mer grouce & tence.
Les flotz la heurtent & debatent,
Qui tousjours à luy se combatent,
Et mainteffois tant y cotissent,
Que toute en mer l'ensevelissent.
Aucuneffois se redespoüille
De l'eaue qui toute la moüille,
Comme le flot arriere se tire,
Dont sault en l'air & si respire;
Mais elle ne tient nulle forme,
Ainçois se transmuë & difforme,
Et se desguyse & se rechange;
Tousjours se vest de forme estrange;
Car quant ainsi appert par air,
Les florettes fait apparoir,
Et comme estoilles flamboyer,
Et les herbettes verdoyer.
Zephirus quant sur mer chevauche,
Et quant bise ressouffle il fauche,
Les fleurettes & la verdure,
Avec l'espée de froidure;

Si que la fleur y pert ſon eſtre,
Si-toſt qu'elle commence à croiſtre.
La roche porte ung boys doubtable,
Dont les arbres ſont merveillable,
L'une eſt brehaigne & riens ne porte;
Et l'autre en fruyt s'y ſe déporte,
L'autre de reverdir ne fine,
L'autre eſt de fueilles orpheline;
Et quant l'une en ſa verdeur dure,
Les pluſieurs y ſont ſans verdure;
Et quant ſe prent l'une à florir,
Et pluſieurs vont les fleurs morir;
L'une ſe haulce & ſes voiſines
Se tiennent à la terre enclines;
Et quant bourjons à l'une viennent,
Les autres flaitries ſe tiennent.
Là ſont les geneſtz grans geans,
Et pins & cedres bien ſeans;
Chaſcun arbre ainſi ſe difforme,
Et prend l'ung de l'autre l'a forme;
Là tient la fueille toute flaitre
Le lorier, que vert devroit eſtre;
Et ſeiche redevient l'olive,
Qui deuſt eſtre empreignant & vive;
Les ſaulx qui brehains eſtre doyvent,
Y fleuriſſent & fruyt reçoyvent,
Contre la vigne eſtrive l'orme,
Et luy toult du raiſin la forme:
Le roſſignol à tard y chante;
Mais moult y brait & ſe guermente,
Le chahuen a ſa grant hure,

Prophète de male advanture,
Hydeux meſſager de douleur,
En ſa voix, en forme & couleur.
Par-là ſoit Eſté, ſoit yvers,
S'encourent deux fleuves divers,
Sourdans de diverſes fontaines,
Qui viennent de diverſes vaines;
L'ung rend eaues ſi doulcereuſes,
Si ſavoureuſes, ſi myelleuſes,
Qu'il n'eſt nul qui de cil ne boyve,
Voire beaucoup plus qu'il ne doyve,
Qui ſa ſoif en peuſt eſtanchier,
Tant eſt ce boire doulx & chier;
Car ceulx qui plus en vont beuvant,
Ardent plus de ſoif que devant.
Ne nul n'en boit qui ne ſoit yvre;
Mais nul de ſoif ne s'y délivre;
Car la doulceur ſi fort le boullé,
Qu'il n'eſt nul qui tant en engoulle,
Qu'il n'en vueille plus engouller,
Tant les ſçait la doulceur bouller;
Car lécherie ſi les picque,
Qu'ilz en ſont treſtous ydropique.
Le fleuve court ſi jolyement,
Et maine tel grondelement,
Qu'il réſonne, taboure & tymbre,
Plus ſouef que tabour ne tymbre.
Nil n'eſt nul qui celle part voiſe,
Que tout le cueur ne luy renvoiſe;
Maintz ſont qui d'entrer ens ſe haſtent,
Qui tous à l'entrée s'arreſtent.

Digitized by Google

N'ilz n'ont povoir d'aller avant,
A peine y vont leurs piedz lavant,
Envys les doulces eaues touchent,
Combien que du fleuve s'approuchent.
Ung bien petit ſans plus en boyvent,
Et quant la doulceur apparçoivent;
Voulentiers ſi parfond yroient,
Que tous dedans ſe plungeroient.
Les autres paſſent ſi avant,
Qu'ilz ſe vont en plain jour lavant;
Et de l'aiſe qu'ilz ont ſe loënt,
Quant ainſi ſe baignent & noënt;
Puis vient une undette legiere
Qui les jette à la rive arriere,
Et les remet à terre ſeiche,
Dont tout le cueur leur art & ſeiche.
  Si te diray de l'autre fleuve,
De quelle maniere on le treuve;
Les eaues en ſont enſouffrées,
Tenebreuſes, mal ſavourées,
Comme cheminées fumans,
Toutes de puëur eſcumans;
Nil ne court mye doulcement,
Ains deſcend ſi hydeuſement,
Qu'il tempeſte l'air en ſon erre,
Plus que nul horrible tonnerre.
Sur ce fleuve que je ne mente,
Zephirus nulle fois ne vente,
Ne ne luy recreſpit ſes undes,
Qui moult ſont laides & parfondes;
Mais le douloureux vent de biſe,

Digitized by Google

A contre luy bataille emprise ;
Qu'il le contraint ce est tout voir,
Toutes ses undes esmouvoir,
Et luy fait ses flotz & ses plaignes,
Saillir en guise de montaignes,
Et les fait entre eulx batailler,
Tant veult le fleuve travailler.
Plusieurs à la rive demeurent
Qui tant y souspirent & pleurent,
Sans mettre en leurs pleurs fins ne termes,
Qui tous se plungent en leurs larmes,
Et ne se cessent d'esmayer,
Que leans ne les faille nayer.
Or maint homme en cestuy fleuve entre,
Non pas seulement jusqu'au ventre;
Ains y sont tous ensevely,
Tant se plungent ès flotz de luy.
Là sont pressez & deboutez
Du hydeux fleuve redoubtez ;
Maint assorbist l'eaue & affonde,
Maints sont hors reboutés par l'onde ;
Et ses flotz maints en assorbissent,
Et si très-parfond les flatissent,
Qu'ils ne sçavent trace tenir,
Par où s'en puissent revenir ;
Ains les y convient sejourner,
Sans jamais amont retourner.
Le fleuve va tant tournoyant,
Par tant de destours desvoyant,
A tout son venin douloureux,
Qu'il chiet au fleuve doulcereux,

Et luy tranſmuë ſa nature,
Par ſa puëur & grant froidure,
Et luy départ ſa peſtilence,
Plaine de male meſcheance,
Et le fait eſtre amer & trouble,
Tant l'envenime & tant le trouble;
Et luy toult ſa trempée valeur,
Par ſa deſattrempée chaleur;
Sa bonne oudëur toute luy oſte,
Tant rend de puëur à ſon hoſte.
En hault au chief de la montaigne,
Ou pendant non pas en la plaigne,
Menaces ſont & treſbuchantes,
Preſtes de recevoir meſchantes.
Deſcend la maiſon de Fortune;
Si n'eſt rage devant neſune,
Ne torment que nul puiſſe offrir,
Qui ne luy conviengne ſouffrir:
Là reçoit de toutes tempeſtes,
Et les aſſaulx & les moleſtes;
Zephirus le doulx vent ſans per,
Y vient à tard pour attremper,
Des durs vens les aſſaulx horribles,
Par ſes ſouffles doulx & paiſibles.
L'une partie de ſa ſale,
Va contre mont & l'autre avale;
Si ſemble qu'elle doye cheoir,
Tant le peut-on en pendant veoir?
N'onc ſi deſguiſée maiſon,
Ne veit ce croy oncques-mais hom.
Plus reluyt d'une part que argent,

Les murs y sont d'or & d'argent ;
Si est toute la couverture,
De celle semblance & facture,
Ardant de pierres précieuses,
Moult cleres & moult vertueuses,
Chascun à merveilles la loë.
D'autre part sont les murs de boë,
Qui n'ont pas d'espés plaine paulme,
D'autre part couverte est de chaulme ;
D'ung costé se tient Orgueilleuse,
Pour sa grant beaulté merveilleuse ;
D'autre tremble toute effrayée,
Tant se sent & foible & crevée,
Et pourfenduë de crevaces,
En plus de cinq cens mille places ;
Puis est chose qui n'est estable,
Comme foloyant & muable,
Ne certaine habitacion,
Fortune a là sa mancion.
  Quant elle veult estre honorée,
Si se trait en la part dorée
De sa maison, & là séjourne ;
Lors pare son corps & atourne,
Et lors se vest comme une Royne,
D'une grant robe qui luy traine,
De toutes diverses couleurs,
Dont sent fort souef les oudeurs,
Qui sont ès soyes ou ès laines,
Selon les herbes & les graines,
Et selon autres choses maintes,
Dont les draperies sont taintes,

Digitized by Google

Dont toutes riches gens ſe veſtent,
Qui pour honneur avoir s'apreſtent.
Ainſi Fortune ſe déguiſe ;
Mais je dy moy qu'elle ne priſe
Treſtous ceulx du monde ung feſtu,
Quant voit ſon corps ainſi veſtu ;
Ains eſt tant orgueilleuſe & fiere,
Qu'il n'eſt orgueil qui s'y affiere.
Car quant el voit ſes grans richeſſes,
Ses grans honneurs & ſes nobleſſes ;
De ſi grande folie habonde,
Qu'el ne croit pas qu'il ſoit au monde ;
Homme, ne femme qui la vaille,
Comment que la choſe après aille.
Puis va tant roant par ſa ſalle,
Qu'elle entre en la partie male
De ſa maiſon, & là ſéjourne,
En l'orde partie & ſe tourne,
Foible décrevée & croulant,
A toute ſa roë volant.
Là va taſtant & ens ſe boute ;
Ainſi comme s'el ne veiſt goute,
Et quant illec ſe voit cheuë,
Sa chiere & ſon habit remuë ;
Et tant ſe deſnuë & deſrobe,
Qu'elle eſt orpheline de robe ;
Et ſemble que riens n'ait vaillant,
Tant luy vont tous biens défaillant.
Et quant el voit la meſcheance,
Si quiert honteuſe cheviſſance,
Et s'en va au bordel courir,

Digitized by Google

Plaine de dueil & de ſoupir.
Là pleure à larmes eſpanduës,
Les grans honneurs qu'elle a perduës,
Et les délitz où elle eſtoit,
Quant des grans robes ſe veſtoit:
Et pource qu'elle eſt ſi perverſe,
Que les bons en la boë enverſe,
Et les deshonore & les griefve,
Et les maulvais en hault eſlyeve,
Et leur donne en grant habondance,
Dignité, honneur & puiſſance;
Et puis quant lui plaiſt tout leur emble:
Ne ne ſçait qu'elle veult ce ſemble,
Pource les yeulx bandez luy furent,
Des anciens qui la congneurent.

Comment le maulvais Empereur
Neron par ſa grande fureur,
Fiſt devant luy ouvrir ſa mere,
Et la livrer à mort amere,
Pource que veoir lors il vouloit
Le lieu où conceu el l'avoit.

ET que Fortune ainſi le face,
Que les bons avale & efface,
Et les maulvais en honneur tienne;
Car je vueil bien qu'il t'en ſouviegne:
Jaçoit ce que devant dit t'aye,
De Socrates que tant aymoye,
Et le vaillant homs tant m'amoit,
Qu'en tous ſes faitz me reclamoit.

Digitized by Google

Maints exemples en puis trouver,
Et le peut l'en tantost prouver,
Et par Senecque & par Neron,
Dont la parole tost lairron,
Pour la longueur de la matire;
Car je mettroye trop à dire
Les faitz Neron le cruel homme,
Comment il mist le feu à Romme,
Et fist les Senateurs occire.
Cil eut cueur plus amer que mire,
Quant il fit occire son frere;
Et si fist démembrer sa mere,
Afin que par luy fust tost veu,
Le lieu auquel il fut conceu.
Et puis qu'il l'a veit démembrée,
Selon l'hystoire remembrée,
La beaulté des membres jugea.
Ha Dieu! que cy fol jugé a,
N'oncques de l'œil larme n'issy;
Car l'hystoire le dit ainsi.
Mais ainsi qu'il jugeoit des membres,
Commanda-il que de ses chambres,
Luy fist l'en le vin apporter,
Et beut pour son corps conforter;
Mais il eut au devant congneuë
Sa propre seur qu'il avoit euë;
Puis la bailla à ung autre homme,
Ce desloyal que je cy nomme.

Senecque mist-il à martire
Son bon maistre, & luy fist eslire
De quelle mort mourir vouldroit;

Cil veit qu'eschapper n'en pourroit,
Tant estoit puissant le mauffez.
Doncques, dist-il, un baing chauffez;
Puis dedans me faictes baigner,
Et après me faictes seigner,
Tant que je meure en l'eaue chaude;
Et que m'ame joyeuse & baulde,
A Dieu qui la forma je rende,
Qui d'autres tormens la deffende.

Comment Seneque le preud'homme,
Maistre de l'Empereur de Romme,
Fut mis en ung baing pour mourir,
Neron le fist ainsi périr.

APrès ce mot sans arrester,
Fist Neron ung baing apprester;
Et fist ens le preud'homme mettre,
Et puis seigner, ce dit la lectre;
Et tant luy fist de sang espandre,
Qu'il luy convint son ame rendre;
Ne nulle Achoison n'y sçavoit,
Fors tant que de coustume avoit.
Neron que tousjours dès s'enfance,
Luy souloit porter révérence,
Si comme disciple à son maistre;
Mais ce ne devoit-il pas estre?
Ne n'est pas droit en nulle place,
Que révérence à homme face,
Nul depuis qu'il est emperere,
Tant soit son maistre, ne son pere,

Et pour ce que trop luy grevoit,
Quant encontre luy se levoit,
Et son maistre vèoit venir,
N'il ne s'en povoit pas tenir,
Qu'il ne luy portast révérence,
Par la force d'acoustumance;
Ainsi fist mourir le Preud'homme.
Si tint-il l'Empire de Romme
Ce desloyal que je te dy,
Et d'Orient & de Midy,
D'Occident, de Septentrion,
Tint-il la Jurisdicion?
Et se tu me sçes bien entendre,
Par ces paroles peuz aprendre,
Que richesses & révérences,
Dignitez, honneurs & puissances,
Ne nulle grace de Fortune;
Car je n'en excepte nesune,
De si grant force pas ne sont,
Qu'ilz facent bon ceulx qui les ont;
Ne dignes d'avoir les richesses,
Ne les honneurs, ne les haultesses,
Mais s'ils ont en eulx les griestez,
Orgueil ou quelques maulvaistiez;
Le grant estat où ils s'encloent,
Plus tost le monstrent & descloent;
Que se bien petit estat eussent,
Parquoy ainsi nuyre ne peussent;
Car quant de leur puissance usent,
Le fait les voulentés accusent,
Qui démonstrances font & signes;

Digitized by Google

Qu'ilz ne sont pas ne bons, ne dignes,
Des richesses, des dignitez,
Des honneurs & des poëstez.
Et se dist l'en une parole,
Communément qui est moult fole,
Et la tiennent aucuns pour vraye,
Par leur fol sens qui les desvoye,
Que les honneurs les meurs remuent;
Mais ceulx maulvaisement arguent;
Car honneurs ne sont pas muance,
Ains sont signes & démonstrance,
Quelz meurs en eulx devant avoient,
Quant ès petiz estas estoyent,
Et qu'ilz ont les chemins tenuz,
Par quoy sont ès honneurs venuz;
Car ceulx sont folz & orgueilleux,
Despiteux & mal semilleux;
Puis qu'ilz vont honneurs recevant,
Saichiez telz furent-ilz devant,
Comme tu les peulx après veoir,
S'ilz en eussent eu le povoir.
Si n'apelle-je pas puissance,
Povoir mal, ne desordonnance;
Car l'Escripture si dit bien,
Que toute puissance est de bien,
Où nul à bien faire ne fault,
Fors par foyblesse ou par deffault,
Et qui seroit bien cler voyant,
Il verroit que mal est néant,
Car ainsi le dit l'Escripture;
Et se d'auctorité n'as cure;

Car tu ne veulx pas très-bien croyre
Que toute auctorité soit voyre,
Preste suis que Rayson en ysse ;
Car il n'est riens que Dieu ne puisse.
Mais qui le vray en veult retraire,
Dieu n'a puissance de mal faire ;
Et se tu és bien congnoissant,
Et voys que Dieu est tout puissant,
Ou de mal faire n'a povoir.
Donc peulx-tu très-clerement veoir,
Que qui l'estre des choses nombre,
Mal ne met nulle chose en nombre ;
Mais si comme l'ombre en pose
En l'air obscur n'a nulle chose,
Fors deffaillance de lumiere,
Trestout en autre tel maniere,
En créature ou bien deffault,
Mal n'y met riens fors par deffault
De bonté, car plus n'y peult meĉtre,
Et dit encores plus la leĉtre,
Qui des maulvais comprent les sommes,
Que les maulvais ne sont pas hommes,
Et vive rayson y amayne ;
Mais ne vueil pas or meĉtre paine,
A tout ce que je dy prouver,
Quant en escript le peulx trouver ;
Mais nonobstant s'il ne te griefve,
Bien t'en puis par parole briefve,
Des raysons amener aucune,
C'est qu'ilz laissent la fin commune ;
A quoy tendent & tendre doyvent

Digitized by Google

Les choses qui estre reçoyvent.
C'est de tous biens le souverain,
Qu'ilz appellent le Primerain:
Autre rayson y a beau mestre,
Pourquoy les maulvais n'ont pas estre,
Qui bien entent la conséquence,
Qu'ilz ne sont pas en Ordonnance,
En quoy tout leur estre mis ont,
Trestoutes les choses qu'ilz font,
Dont il s'ensuit à cler veant,
Que les maulvais sont pour neant.
  Or vois comme Fortune sert,
C,a jus en ce monde desert;
Et comme elle fait à despire,
Qui des maulvais eslit le pire,
Et sur tous hommes le fist estre,
De ce monde Seigneur & maistre;
Et fist Seneque ainsi destruire,
Doncques fait bien sa grace à fuire.
Quant nul tant soit de bien bon eur,
Ne la peult point tenir asseur;
Pource vueil que tu la desprises,
Et que sa trace riens ne prises.
Claudius mesmes s'en souloit
Merveillier & blasmer vouloit
Les Dieux de ce qu'ilz consentoyent,
Que les maulvais ainsi montoient,
Es grans honneurs & grans haultesses,
Es grans povoirs & ès richesses;
Mais luy-mesmes à ce respond,
Et la cause nous en espond,

Digitized by Google

Ne trouverent pas quoi qu'ils diſſent
Nulz d'eulx qui les huys leurs ouvriſſent.
Adonc y vint privéement
Neron moult paoureùſement,
Et heurta de ſes propres mains;
Mais n'en firent ne plus ne mains;
Car quant plus chaſcun appella,
Chaſcun plus s'encloſt & cela,
Ne nul ne luy voult mot reſpondre;
Lors le convint s'aller aſcondre.

Comment l'emperiere Neron
Se tua devant deux garçons
En ung jardin, où ſe bouta,
Pour ce que ſon peuple doubta.

SI ſe miſt pour ſoy hebergier
O deux ſiens ſerfz en ung vergier;
Car jà par tout pluſieurs alloient,
Qui pour occire le queroient,
Et crioyent: Neron, Neron,
Qui le veyt, où le trouveron?
Si que luy-meſmes les oyoit;
Mais conſeil mectre n'y pouvoit,
Et fut ſi forment eſbahy,
Que luy-meſmes s'en eſt hay,
Et quant il ſe vit en ce point,
Qu'il n'euſt mais d'eſperance point,
Aux ſerfz pria qu'ilz le tuaſſent,
Ou qu'à ſoy tuer luy aidaſſent:
Si s'occiſt; mais ains fiſt requeſte

Digitized by Google

Que jà nul ne trouva ſa teſte,
Pour ce que point ne fuſt congneu,
Se ſon corps fuſt en après veu,
Et pria que ſon corps ardiſſent
Si-toſt comme ardoir ils le puiſſent.
Et ce dit le Livre anciens,
Dit des douze Ceſariens ;
Où ſa mort trouvons en eſcript,
Comme Suetones l'eſcript,
Qui la Loy chreſtienne appelle
Fauſſe Religion nouvelle
Et mal-faiſant, ainſi la nomme,
C'eſt ung mot de deſloyal homme ;
Car en Neron fut deffinée
Des Ceſariens la lignée.
Cil par ſes faitz tant pourchaſſa,
Que tout ſon lignage effaſſa.
Nonobſtant fut-il couſtumiers
De bien faire ès cinq ans premiers ;
N'onc ſi-bien ne gouverna terre,
Nul Prince qu'on ſceuſt aller querre,
Tant ſembloit loyal & piteux
Le deſloyal, le deſpiteux,
Et diſt en Audience à Romme,
Quant il, pour condamner ung homme,
Fut requis de ſa mort eſcrire ;
Ne n'euſt pas honte de ce dire,
Qu'il voulſiſt mieulx non ſçavoir lectre
Que ſa main pour eſcrire mectre :
Si tint, ce veult le Livre dire,
Encore dix-ſept ans l'Empire,

Et trente-dèux dura ſa vie ;
Mais ſon orgueil, ſa fellonnie
Si forment l'eurent envay,
Que de ſi hault ſi bas chey,
Comme tu m'as ouy compter ;
Tant le fiſt Fortune monter,
Quant elle fiſt aprés deſcendre,
Comme tu as ſi peu entendre.
  Onc ne la peut tenir Creſus,
Que ne le trouva jus & ſus,
Qui eſtoit Roy de toute Lyde,
Puis luy miſt-on au col la bride,
Et fut pour ardre au feu livré,
Quant par pluye fut délivré,
Qui le grand feu fiſt toſt eſtaindre,
N'oncques nul n'oſa là remaindre :
Tous s'enfouyrent pour la pluye ;
Creſus ſe miſt tantoſt en fuye,
Quant il ſe veyt ſeul en la place
Sans encombrement & ſans chaſſe ;
Puis fut-il Seigneur de ſa terre,
Et puis revint nouvelle guerre ;
Puis fut-il prins, & puis pendu,
Quant le ſonge luy fut rendu
De deux Dieux qui luy apparoyent.
Qui ſur l'arbre hault le ſervoyent.
Jupiter ce dit le lavoit
Et Phebus la touaille avoit,
Qui ſe penoit de l'eſſuyer ;
Mal ſe voult au ſonge appuyer,
Dont ſi grant fiance accueilly,

Que comme fol s'enorgueilly :
Bien, luy dit Phanye sa fille,
Qui tant estoit saige & subtille,
Qui bien sçavoit songes espondre,
Et sans flater luy voult respondre.

Comment Phanye dist au Roy
Son pere, que par son desroy
Il seroit au gibet pendu,
Et là par son songe entendu.

Beau-pere, dist là Damoiselle,
Cy a douloureuse nouvelle ;
Vostre orgueil ne vault une coque,
Sçachiez que Fortune vous mocque,
Par ce songe povez entendre
Qu'ils vous veulent au gibet pendre ;
Et quant serez pendu au vent,
Sans couverture & sans auvent,
Sur vous plouvera, Sire Roys,
Et le bel soleil de ses roys
Vous essuyera corps & face.
Fortune à ceste fin vous chasse,
Qui toult & donne les honneurs,
Et fait souvent des Grans mineurs,
Et des mineurs refait greigneurs,
Et seigneurir sur les Seigneurs.
Que vous en iroye-je flatant ?
Fortune au gibet vous attend,
Et quant au gibet vous tiendra
La hart au col ; si reprendra

La belle couronne dorée,
Dont voſtre teſte eſt couronnée;
Ung autre en ſera couronnez,
De qui garde ne vous prenez:
Et affin que je vous eſpoigne
Plus appertement la beſoigne;
Jupiter qui l'eaue vous donne,
C'eſt l'air qui pleut & vente & tonne;
Et Phebus qui tient la touaille,
C'eſt le ſoleil ſans nulle faille.
L'Arbre pour le Gibet vous gloſe,
Je n'y puis entendre autre choſe,
Paſſer vous convient ceſte planche;
Fortune ainſi le peuple vanche
Du Boban que vous demenez,
Comme orguilleux & forcenez.
Si deſtruiſt-elle maint Preud'homme;
Car elle ne priſe une pomme.
Tricherie, ne loyaulté,
Ne vil eſtat, ne Royaulté;
Ainçoys s'en jouë à la pelote,
Comme pucelle nice & ſotte;
Et gette à grans deſordonnances,
Richeſſes, honneurs & chevances;
Dignitez & puiſſances donne,
Ne ne prent garde à quel perſonne;
Car ſes graces ſi les deſpent,
Qu'en deſpendant toutes eſpent,
Et les gette en lieu de poutie,
Par puteaux & par fraterie,
Ne ne priſe tout une bille,

Fors que gentillesse sa fille,
Cousine à prouchaine cheance,
Tant la tient Fortune en balance;
Mais de celle est-il vray sans faille,
Que Fortune à nul ne la baille,
Comment qu'il voit du retollir;
S'il ne sçet si son cueur pollir,
Qu'il soit courtoys, preux & vaillant;
Car nul n'est si bien bataillant,
Se de Villenie s'apresse,
Que Gentillesse ne le laisse.
  Gentillesse est noble & si lain
Qu'el n'entre pas en cueur villain;
Pource vous pry mon très-chiere pere,
Que Villenie en vous n'apere.
Ne soyés orgueilleux, ne chiches,
Ayés pour enseigner les riches,
Large cueur & courtoys & gent,
Et piteux à la povre gent;
Ainsi le doit chascun Roy faire:
Large, courtoys & debonnayre,
Ait le cueur & plain de pitié,
Querant du peuple l'amitié,
Sans qui Roy en nulle saison,
Ne peult plus ne qu'un bien simple hom;
Ainsi le chastioit phanye;
Mais fol ne voit en sa folye,
Fors que sens & raison ensemble,
Si comme en son fol cueur luy semble;
Cresus qui point ne s'humilie,
Tout plain d'orgueil & de folie,

En tous ſes faitz ſe cuide ſaiges,
Combien qu'il fiſt de grands oultraiges.

Creſus reſpond à ſa fille.

Fille, diſt-il, de Courtoyſie,
Ne de ſens ne m'aprenez mye,
Plus en ſçay que vous ne ſçavez,
Qui ſi chaſtié m'en avez;
Et quant par voſtre fol reſpons,
M'avez ainſi mon ſonge expons.
Servy m'avez de grand menſonge,
Car ſçachiez que ce noble ſonge,
Ou faulſe gloſe voulez mettre,
Doit eſtre entendu à la lettre;
Et moy-meſmes ainſi l'entens,
Comme vous le verrez en temps.
Oncques ſi noble viſion
N'eut ſi vile expoſition,
Les Dieux après, à moy viendront,
Et le ſervice me rendront,
Qu'ilz m'ont par ce ſonge promis,
Tant eſt chaſcun d'eux mes amis;
Car bien l'ay pieça deſſervy.

Raiſon.

Voy com Fortune le ſervy,
Qui ne ſe peult oncques deffendre,
Qu'el ne le fiſt au Gibet pendre?
N'eſt-ce bien donc choſe prouvable
Que ſa roë n'eſt pas tenable,
Que nul ne la peult retenir,

Digitized by Google

Tant puist à grant estat venir ;
Et se tu sces riens de Logique,
Qui bien est science autentique ;
Puis que si grans Seigneurs y faillent,
Les petits en vain se travaillent.
Et se les preuves riens ne prises,
Des anciennes histoires prises,
Tu les as de ton temps nouvelles,
De Batailles fresches & belles :
De tel beaulté te dois sçavoir,
Comme il peult en bataille avoir,
C'est de Mainfroy Roy de Secille,
Qui par force tint & par guile,
Long-temps en Paix toute la terre,
Quant le bon Charles luy meut guerre.
Comte d'Anjou & de Provance,
Qui par divine porveance,
Est ores de Secille Roy ;
Ainsi que le veult Dieu le Roy,
Qui tousjours s'est tenu o luy.
Ce bon Roy Charles l'en tolly :
Non pas sans plus la Seigneurie,
Ains luy tollit du corps la vie.
Quant à l'espée qui bien taille
Dedans la premiere Bataille,
L'assaillit pour le desconfire,
Eschiec & mat luy alla dire,
Dessus son destrier aufferant,
Du trayt d'un bon Pennet errant
Au millieu de son Eschiquier.
Du Corradin parler ne quier,

Son nepveu, dont l'exemple eſt preſte,
Dont le Roy Charles print la teſte
Maulgré les Princes d'Alemaigne;
Henry frere du Roy d'Eſpaigne,
Plain d'orgueil & de trahyſon,
Fiſt-il mourir en ſa priſon?
Ces deux com folz garçonnetz,
Et rocz & folz & pionnetz,
Et Chevaliers au jeu perdirent,
Et hors de l'Eſchiquier ſaillirent;
Telle paour eurent d'eſtre prins
Au jeu qu'ilz eurent entreprins:
Mais qui la vérité regarde,
D'eſtre mat n'avoyent-ilz garde,
Puiſque ſans Roy ſe combatoyent,
Eſchec & mat riens ne doubtoient;
Ne cil avoir ne le povoit,
Qui contre eulx aux eſchecs joüoit,
Fuſt à pied, fuſt ſur les arçons;
Car on ne have pas garçons,
Folz, Chevaliers, Sergens ne rocz,
Car ſe vérité compter oz,
Si n'en quier-je nully flater,
Ainſi comme il va, du mater;
Puiſque des eſchecs me ſouvient,
Se tu riens en ſcez il convient;
Que cil ſoit Roy, que l'on dit haves
Quant tous ſes hommes ſont eſclaves
Et qu'il ſe voit ſeul en la place,
Ne ny voit choſe qui luy place;
Ains s'enfuit par ſes ennemis

Digitized by Google

Qui l'ont en tel povreté mis,
L'en ne peult autrement haver,
Ce sçavent bien large & aver.
Car ainsi le dit Attalus,
Qui du jeu d'eschec trouva l'us,
Quant il traictoit d'arismetique,
Et verras en Policratique,
Qu'il voult traictier de la matiere,
Des nombres par science entiere,
Qui se beau jeu joly trouva
Et par demonstrance prouva.
Pour ce mirent-ils en fuye
Par la prinse qui leur ennuye;
Qu'ay-je dit, pour prinse eschever,
Mais pour la mort qui plus grever
Les povoit, & qui pis voulloit;
Car le jeu malement alloit,
Au-moins pardevers leur partie,
Qui de Dieu estoit despartie,
Et la bataille avoit emprise
Contre la foy de saincte Eglise,
Et qui ung eschec dit leur eust,
N'est qui bien secourir les peust;
Car la fierté fut toute prinse
Au jeu de la premiere emprinse,
Où le Roy perdit comme folz,
Roys, Chevaliers, pions & folz,
Si n'est-elle pas là presente;
Mais la chetive, la dolente,
Ne peult fouyr ne soy deffendre,
Puisqu'elle luy eut fait entendre

Digitized by Google

Que mat & mort gisoit Mainfrois,
Par piedz, par chief & par mains froys;
Et puis que ce bon Roy oüy,
Qu'ilz s'en furent ainsi fouy.
Les print-il fuyant ambedeux,
Et puis fist sa voulenté d'eulx,
Et de maints autres Prisonniers,
De leurs folies parsonniers?
Le vaillant Roy dont je te compte,
Que l'on souloit appeller Conte,
Que nuys & jours & mains & soirs,
S'arme le corps & tous ses hoirs,
Gard Dieu & deffende & conseille.
Cil dompta l'orgueil de Marseille,
Et print des plus grans de la Ville,
Les testes ainsi que de Sicille,
Luy fust le Royaulme donné,
Dont il est huy Roy couronné,
Et Vicaire de tout l'Empire.
Mais je ne vueil de luy plus dire;
Car qui ses faitz vouldroit retraire,
Ung grant Livre en conviendroit faire,
Voy cy gens qui grans honneurs tindrent:
Or scez à quel chief ils en vindrent.
N'est doncques bien fortune seure,
N'est bien cil fol qui s'y asseure?
Car cil qu'el scet par devant oindre,
Sçet aussi par derriere poindre;
Et toy qui la Rose baisas,
Pourquoy de dueil si grant fais as,
Que tu ne t'en peulz apaiser,

Cuidois-tu tousjours la baiſer :
Tousjours eſtre en aiſe & délices,
Par mon chief tu és fol & nices.
Fay que ce dueil plus ne te tienne,
De Mainfroy vueil qu'il te ſouvienne
De Henry & de Corrardin,
Qui firent pis que Sarraſin,
De commencer Bataille amere
Contre Sainte Egliſe leur mere,
Et du fait des Marſeilliens,
Et des grans hommes anciens,
Comme Neron, comme Creſus,
Dont je t'ay compté ci-deſſus,
Qui fortune tenir ne peurent,
A tout la puiſſance qu'ilz eurent.
Par quoy franc homs qui tant ſe priſe,
Qui s'orguilliſt pert ſa Franchiſe.
Il ne ſçet pas bien en quel aage
Creſus le Roy vint en ſervage ;
Ne d'Hecuba à mon eſſiant,
Qui fut femme du Roy Priant,
Ne tient-il pas en ſa mémoire ?
Ne de Siſigambis l'hyſtoire ;
Mere de Daire Roy de Perſe,
Qui fortune fut ſi perverſe,
Qui Franchiſe & Royaulme tindrent,
Et ſerves en la fin devindrent.
D'autre part je tiens à grant honte ;
Puis que tu ſçes que lettre monte,
Et qu'eſtudier il convient,
Comment d'aymer il te ſouvient ;

Digitized by Google

Puisque tu as estudié ;
Mais tu l'as ce semble oublié,
Et n'est que paine vaine & vuide,
Tu metz en livres ton estuide,
Et tout par négligence oublye.
Que vault doncques ton estudye,
Quant le sens au besoing te fault,
Et seulement par ton deffault ?
Certes tousjours en remembrance
Tu deusses avoir la Sentence ;
Si devroit bien tout homme saige,
Et s'y ficher en son couraige,
Que jamais ne luy eschappast,
Tant que la mort si l'atrappast.
Car qui la Sentence sçauroit,
Et tousjours en son cueur l'auroit,
Et la sçeust très-bien souspeser.
Jamais ne luy pourroit peser,
De chose qui luy advenist,
Que tousjours fort ne se tenist
Encontre toutes advantures,
Bonnes, malles, molles & dures ;
Si est-elle voir si commune,
Selon les œuvres de fortune,
Que ung chascun chascun jour si la voit
Se bon entendement avoit.
Merveille est que tu ne l'entens,
Qui ta cure as mise grant temps ;
Mais tu l'as autre part tornée,
Par ceste amour desordonnée ;
Si la te vueil ramentevoir,

Digitized by Google

Pour toy mieulx faire apparcevoir,
Jupiter en toute ſaiſon,
A ſur ſueil de ſa maiſon,
Ce dit Omer, deux plains tonneaux;
Si n'eſt vieulx homs, ne garçonneaux;
N'il n'eſt Dame, ne Damoiſelle,
Soit vieille, jeune, laide ou belle,
Qui vie en ce monde reçoyve,
Qui de ces deux tonneaux ne boive;
C'eſt une taverne planiere,
Dont Fortune eſt la Taverniere,
Et en trait en potz & en couppes
Pour faire à tout le monde ſouppes;
Tous en abreuve de ſes mains,
Mais les ungs plus, les autres moins;
N'eſt nul qui chaſcun jour ne pinte
De ces tonneaux, ou quarte ou pinte,
Ou muy, ou ſeſtier, ou choppine,
Si comme il plaiſt à la meſchine,
Ou plaine paulme ou quelque goute
Que Fortune au bec luy agoute,
Et bien & mal à chaſcun verſe,
Si comme elle eſt doulce & perverſe;
Ja nul ſi joyeux ne ſera,
Quant bien pourpenſer ſe ſçaura,
Qu'il ne treuve en ſa plus grant aiſe
Quelque choſe qui luy deſplaiſe;
Ne jà tant de meſchief n'aura,
Quant bien pourpenſer ſe ſçaura,
Qu'il ne trouve en ſon deſconfort
Quelque choſe qui le confort,

Soit chose faicte ou chose à faire,
S'il pensoit bien à son affaire,
S'il ne chiet en desesperance,
Qui tous les pecheurs desavance,
Ne nulluy n'y peut conseil mettre,
Tant ait leu parfond en la lettre.
Que te vault donc le courroucer,
Le larmoyer & le groucer ?
Mais prens bon cueur & si t'avance,
De recevoir en pacience
Tout ce que Fortune te donne,
Soit belle ou laide, ou male ou bonne.
De Fortune la semilleuse,
Et de sa roë perilleuse,
Tous les tours compter ne pourroye,
C'est le jeu de bourse en courroye,
Que Fortune sçait si partir,
Que nul devant au départir,
Ne peut avoir science aperte,
S'il y prendra ou gaing ou perte;
Mais à tant d'elle me tairay,
Fors qu'encore me retrairay
Ung petit, & pour mes requestes,
Dont je t'ay fait trois moult honnestes;
Car voulentiers recorde bouche,
Chose qui près du cueur luy touche:
Et se tu le veulx refuser,
N'est riens qui t'en puisse excuser,
Que trop ne faces à blasmer;
C'est que tu ne veuilles amer,
Et que le Dieu d'amours desprises,

Digitized by Google

Et que Fortune riens ne prises,
Et se tu trop foibles te fais
A soubstenir ce double fais,
Je suis preste de l'alegier
Pour le porter plus de legier.
Prens la premiere seulement,
Et se tu m'entendz sainement,
Tu seras des autres délivre;
Car se tu n'es ou fol ou yvre,
Sçavoir dois & bien le recorde,
Que cil qui a raison s'acorde,
Jamais par amours n'aymera,
Ne fortune ne prisera,
Pour ce fut Socratès itieux,
Qui fut mon ami vertueux:
Le Dieu d'amours onc ne cremut,
Ne pour fortune ne se mut;
Pour ce veuil que tu luy resembles,
Et que ton cueur au mien assembles;
Car se tu l'as au mien planté,
Il me suffist à grant planté.
Or voy com la chose s'appreste,
Je ne te fais mye requeste;
Prens la premiere que j'ay dicte,
Et je te tien des autres quicte;
Si ne tiens plus la bouche close,
Respons, fera-tu ceste chose?

Cy respond l'Amant à Raison.

Dame, dys-je, ne puis autre estre,
Il me convient servir mon maistre,

Qui moult plus riche me fera,
Certain temps quant il luy plaira;
Car la Roſe me doit bailler,
Se je me ſçay bien travailler;
Et ſe par luy la puis avoir,
Je n'auray beſoing d'autre avoir,
Ne ne priſeroye deux miches,
Socratès combien qu'il fut riches,
Ne plus n'en quier ouyr parler,
A mon maiſtre m'en vueil aller:
Tenir luy vueil mon convenant,
Car il eſt droit & advenant,
S'en Enfer me devoit mener,
N'en puis-je mon cueur refrener;
Mon cueur jà n'eſt-il plus à moy.
Onc encores ne l'entamay,
Ne n'entendz-pas à entamer
Mon teſtament pour autre amer:
A Bel-acueil tout le laiſſay;
Car très-bien par cueur mon lais ſçay,
Et oy par grant impacience,
Confeſſion ſans repentance:
Si ne vouldroye pas la Roſe
Changier à vous pour nulle choſe.
Là convient que mon penſer voiſe,
Si ne vous tiens-je pas courtoiſe,
Quant ſi m'avez couilles nommées,
Qui ne ſont pas bien renommées,
En bouche à courtoiſe pucelle,
Vous qui tant eſtes ſaige & belle;
Ne ſçay comment nommer l'oſaſtes,

Aumoins

Aumoins quant le mot ne gloſaſtes,
Par quelque courtoiſe parole,
Comme preude femme parole,
Souvent je voy que ces nourrices,
Dont maintes ſont bauldes & nices;
Quant leur enfant tiennent & baignent,
Et les manyent & applaignent;
Si les nomment-ilz autrement,
Vous ſçavez bien or ſe je ment;
Lors ſe print Raiſon à ſoubzrire,
Et ſoubzriant ſe print à dire.

Raiſon.

Beaulx Amys je puis bien nommer,
Sans moy faire mal renommer,
Appertement par propre nom,
Choſe qui n'eſt ſi bonne non.
Voire & du mal très-ſeurement,
Puis-je bien parler proprement;
Car de nulle riens je n'ay honte,
Se n'eſt celle qu'à pechié monte;
Mais or choſe ou pechié ſe miſt,
N'eſt riens qui faire le me fiſt.
N'onc en ma vie n'ay pechié,
N'encor ne fais-je pas pechié;
Se je nomme les nobles choſes,
Par plain texte ſans mettre gloſes,
Que mon pere de Paradis,
Fiſt de ſes propres mains jadis,
Et tous les autres inſtrumens,
Qui ſont piliers & fondemens,

A ſoubſtenir nature humaine,
Qui ſans eulx fuſt & caſſe & vaine;
Car voulentiers non pas envys,
Miſt Dieu en couilles & envis
Force de generacion,
Par merveilleuſe entencion,
Pour l'eſpece avoir tousjours vive,
De renouvellence nayve.
C'eſt par naiſſance rechcable,
Et par cheance reverſable,
Par quoy Dieu les fait tant durer,
Qu'el ne peut la mort endurer;
Ainſi fait-il aux beſtes muës,
Qui par cecy ſont ſoubſtenuës;
Car quant les unes beſtes meurent,
Les formes aux autres demeurent.

L'Amant.

Or vault aſſez pis que devant;
Car je ſuis bien apparcevant,
Par la voſtre parole baulde,
Que vous eſtes fole ribaulde;
Car tant ait Dieu les choſes faictes,
Que cy-devant m'avez retraictes,
Les noms aumoins ne fiſt-il mye,
Qui ſont tous plains de vilenye.

Raiſon.

Beaulx Amys, diſt Raiſon la ſage,
Folie n'eſt pas vaſſelage,
N'onc ne fut, ne jà ne ſera,

Digitized by Google

Tu diras ce qu'il te plaira ;
Car bien en as temps & espace ;
Ne moy que t'amour & ta grace
Vueil avoir, n'en dois pas doubter ;
Car je suis preste d'escouter,
Et souffrir tout & de moy taire ;
Mais que te garde de pis faire,
Combien qu'à ledangier m'accueilles :
Si semble-il par fois que tu vueilles
Que je te responde folie ;
Mais ce ne te feray-je mye,
Je qui pour ton bien te chastoy,
Ne suis mye de tant à toy,
Que tel Vilenye encommence,
Que je mesdye ne ne tence ;
Car il est vrai, ne te desplaise,
Tousjours est vengeance mauvaise ;
Et si dois sçavoir que mesdire,
Est encores vengeance pire.
Moult autrement me vengeroye,
Se vengeance avoir en vouloye ;
Car se tu meffais ou mesditz,
Qui par tes faitz ou par tes ditz,
Seurement t'en puis-je reprendre,
Pour toy chastoier & aprendre,
Sans blasme & sans diffamement,
Ou vengier mesmes autrement :
Se tu ne me vouloye croyre,
De ma parole bonne & voire,
Par plaindre, quant temps en seroit,
A Juge, qui droit m'en feroit,

Ou par quelque fait raiſonnable,
Prendre autre vengeance honnorable.
Je ne vueil pas aux gens tencer,
Ne par mondit deſavancer,
Ne diffamer nulle perſonne,
Quelle quel ſoit, maulvaiſe ou bonne.
Ait chaſcun endroit ſoy ſon fais,
S'il veult ſi s'en face confés ;
Je ne lui en feray jà preſſe,
S'il ne veult ſi ne s'en confeſſe.
Je n'ay talent de folie faire,
Pourtant que m'en puiſſe retraire ;
Ne par moy n'eſt laidure dicte ;
Si eſt taire vertu petite ;
Mais dire les choſes à taire,
C'eſt trop grant dyablerie à faire.

Langue doit eſtre refrenée ;
Car nous lyſons de Ptolomée
Une parole moult honneſte,
Au commencer de l'Almageſte,
Que ſages eſt cil qui met paine
A ce que ſa langue refrene,
Fors ſans plus quant de Dieu parole,
Là n'a l'en pas trop de parole ;
Car nul ne peut trop Dieu louer,
Ne trop pour Seigneur advouer,
Trop aymer, ne trop obéir,
Trop craindre, ne trop beneyr,
Crier mercy, ne graces rendre
A ce ne peut nul trop entendre ;
Car tousjours reclamer le doyvent,

Tous ceulx qui biens de lui reçoyvent.
Caton mesme à ce s'y accorde,
S'il est que son Livre recorde ;
Là peuz en escript trouver tu,
Que la primeraine vertu,
C'est de mettre en sa langue frain.
Dompte-donc la tienne & refrain,
De folies, d'ire & d'oultrages ;
Si feras que preux & que sages.
Qu'il fait bon croire les Payens,
Quant de leurs ditz avons grans biens.
Mais une chose te puis dire,
Sans point de rancune, ne d'yre,
Sans aulcun blasme & sans ataine ;
Car trop est fol qui gens ataine,
Que saulve ta grace & t'apais,
Tu vers moy, qui ayme ta paix.
Trop mesprens quant si tu reveles,
Qui fole ribaulde m'appelles,
Et sans dessertes me ledenges ;
Quant mon pere le Roy des Anges,
Dieu le beneist sans Vilenye,
De qui vient toute Courtoisie,
Et m'a nourrie & enseignée,
Dont ne me tiens pas engygnée ;
Ainçois m'aprist ceste maniere,
Par son gré suis-je coustumiere,
De parler proprement des choses,
Quant il me plaist sans mettre gloses.
Et quant tu me veulx opposer,
Tu qui me requiers de gloser,

Digitized by Google

Et veulx dire comme proposes,
Que Dieu a faictes toutes choses ;
Aumoins ne fist-il pas le nom ,
Je te respondz , je croy que non ?
Aumoins celluy qu'elles ont ors ,
Si les peust-il bien nommer lors ?
Quant il premierement créa
Tout le monde , & tant qu'il y a ;
Mais il voult que lors m'y trouvasse
A mon plaisir , & les nommasse
Proprement & communéement ,
Pour croistre nostre entendement ;
Et la parole me donna ,
Ou moult très-précieux don a ;
Et ce que t'ay c'y recité ,
Peuz trouver en auctorité ;
Car Platon lisoit en l'escole ,
Que donnée nous fut parole ,
Pour faire noz vouloirs entendre ,
Pour enseigner & pour aprendre.
Ceste Sentence cy rymée ,
Trouveras escripte en Timée
De Platon , qui ne fut pas nices ;
Et quant tu d'autre part obices ,
Que lait & villain est le mot :
Je te dy devant Dieu qui m'ot ,
Se je quant mis les noms aux choses ;
Qui c'y reprendre & blasmer oses ;
Couilles reliques appellasse ,
Et reliques couilles clamasse.
Tu qui c'y me mors & repliques ,

Tu me redreſſes de reliques,
Que ce fuſt lait, mot & villain,
Couilles eſt beau nom & ſi lain;
Si ſont auſſi couilles & vit,
Que nul homs plus bel nom ne veit:
Je fiz les noms & ſuis certaine,
Qu'oncques ne fiz choſe villaine;
Et quant pour reliques m'oiſſes
Couilles nommer, & les noms preiſſes
Pour ſi beaulx, & tant les priſaſſes,
Que par tout couilles aouraſſes,
Et les baiſaſſes aux Egliſes,
En or & en argent aſſiſes;
Mais Dieu qui eſt & Pere & Fils,
Tient a bien fait ce que j'en fiz.
Comment par le corps Saint Omer,
N'oſeroye-je mye nommer
Proprement les œuvres mon pere?
Convient-il que je le compere?
Noms convenoit-il bien qu'ils euſſent
Ou gens nommer si ne les ſçeuſſent,
Et pource telz noms en eulx-miſmes,
Que l'on les nomma par ce meiſmes;
Se femmes n'en nomment en France,
Ce n'eſt fors par accouſtumance;
Car le propre nom bien leur pleuſt,
Qui accouſtumé bien leur euſt;
Se proprement les noms nommaſſent,
Jà certes de riens ne pechaſſent;
Accouſtumance eſt trop puiſſant:
Et ſe bien en ſuis congnoiſſant,

Mainte chose desplaist nouvelle,
Qui par accoustumance est belle,
Chascune qui les va nommant,
Les appelle ne sçay comment:
Bourses, harnois, piches & pines,
Ainsi com se fussent espines;
Mais quant les sentent bien joygnans,
Ne le tiennent pas à poignans.
Or les nomment si comme ilz seulent,
Quant proprement nommer ne veulent.
Je ne leur en feray jà force;
Car à riens nulle ne m'efforce,
Quant riens vueil dire appertement,
Tant comme à parler proprement.
Si, dit-on, bien à nos escoles,
Maintes choses par paraboles,
Qui moult sont belles à entendre,
Si ne doit-on mie tout prendre
A la lectre ce que l'en ot.
En ma parole autre sens n'ot,
Dont briefvement parler vouloye,
Aumoins quant des couilles parloie;
Et qui bien entendroit la lectre,
On n'y pourroit autre nom mectre,
Le sens verroit en l'escripture,
Qui esclaircist la Fable obscure;
La vérité dedans enclose,
Seroit clere & toute desclose,
Bien l'entendras se tu répetes,
Les Jugemens des grans Poëtes;
Là verras une grant partie

Digitized by Google

Des ſecrets de Philoſophie,
Où moult te vouldras déliter;
Et ſi pourras moult prouffiter,
En délitant prouffiteras.
En prouffitant déliteras;
Car en leurs ditz & en leurs fables,
Giſent délitz moult prouffitables,
Soubz qui leurs penſées couvrirent,
Quant le vray des fables ouvrirent;
Si te conviendroit à ce tendre,
Si la parole veulx entendre.
Je t'ay cy tels deux motz renduz,
Se tu les as bien entenduz,
Et prins doivent eſtre à la lectre,
Tout proprement ſans gloſe mectre.

L'Amant.

Dame, bien les y peut l'en prendre;
Car moult ſont legiers à comprendre,
Et n'eſt aucun qui Françoys ſçeuſt,
Qui bien prendre ne les y deuſt,
N'ont beſoing d'autres déclarences;
Mais des Poëtes les Sentences,
Les Fables ne les Métaphores,
Ne tiens-je pas à gloſer ores;
Mais ſe je puis eſtre gary,
Et le ſervice m'eſt mery,
Dont ſi grant guerdon en attens,
Je les gloſeray tout à temps,
Aumoins ce qui m'en aſſierra,
Si que chaſcun cler y verra,

Si vous tiens pour bien excuſée
De la parole ainſi uſée,
Et des deux mots deſſus nommez,
Quant ſi proprement les nommez,
Qu'il ne m'y convient plus muſer,
Ne mon temps ſur la gloſe uſer.
Mais je vous cry pour Dieu mercy,
Ne me blaſmez plus d'aymer cy,
Se je ſuis fol, c'eſt mon dommaige;
Mais aumoins fis-je moult que ſaige,
De ce cuide-je eſtre bien feis,
Quant hommaige à mon maiſtre feis;
Et ſe je ſuis fol ne vous chaille;
Je vueil aymer comment qu'il aille
La Roſe où je me ſuis voüé:
Jà ne ſeray d'autre doüé;
Et ſe m'amour vous prometoye,
La promeſſe ne vous tiendroye.
Adoncques déceveur ſeroye
Vers vous & mon Dieu roberoye,
Se je ne vous tenoye convent;
Car je vous ay bien dit ſouvent,
Que je ne vueil ailleurs penſer,
Qu'à la Roſe où eſt mon penſer.
Et quant ailleurs penſer me faictes;
Par vos paroles cy retraictes,
Que je ſuis jà tout las d'ouyr,
Toſt me verrez d'icy fouyr,
Se ne vous en taiſez à tant,
Puis que mon cœur ailleurs s'attent;
Car]tres-tous les beaulx Parlemens,

Qui pourroyent estre ès élémens,
Et ce qu'on pourroit sermonner,
Pas ne me pourroit destourner,
Que je n'aime la doulce Rose
De tout mon cueur, plus qu'aultre chose.

Comment Raison laisse l'Amant
Mélancolieux & dolant,
Puis s'est tourné devers Amys,
Qui à son cas confort a mys.

QUant Raison m'oit, si s'en retourne,
Et me laissa pensant & morne :
Adonc d'Amys me ressouvint,
Esvertuer lors me convint,
Aller y vueil à quelque paine,
Si vint Amys que Dieu amaine;
Et quant il me vit en tel point,
Que tel douleur au cueur me point.

Amys.

Qu'esse, dit-il, beau doulx Amys,
Qui vous a en tel torment mys,
Puisque je vous voy si descheu,
Je congnois qu'il vous est mescheu;
Mais or me dictes des nouvelles,

L'Amant.

Ce m'aid Dieu, ne bonnes, ne belles.

Amys.

Dictes-moi tout.

L'Amant.

Et je luy compte

Ainſi qu'avez ouy le compte,
Jà plus ne le recorderay.

Amys.

Dea, dit Amys, comment feray,
Vous aviés Dangier appaiſé,
Et auſſi le bouton baiſé,
De néant eſtes entreprins ?
Se Bel-acueil a eſté prins,
Puiſque tant s'eſt abandonné,
Que le baiſer vous fut donné,
Jamais Priſon ne le tiendra ;
Mais ſans faille il vous conviendra,
Plus ſagement vous maintenir,
S'a bon chief en voulez venir.
Confortez-vous, car bien ſachiez
Qu'il eſt de la Priſon ſachiez,
Où il a eſté pour vous mis,

L'Amant.

Ha ! trop y ay fors ennemis,
S'il n'y avoit que Mal-bouche.
C'eſt cil qui plus au cueur me touche ;
Car il a les autres eſmeuz,
Je n'y euſſe jà eſté ſçeuz ;
Se le glout toujours ne jenglaſt,
Paour & Honte me celaſt
Moult voulentiers, meſmes Dangier

M'avoit laiſſé à Ledangier ;
Tous trois s'eſtoient coys tenuz,
Quant les Dyables y ſont venuz,
Que le glout y fit aſſembler,
Qui veiſt lors Bel-acueil trembler,
Quant Jalouſie l'eſcria ;
Car la Vieille trop mal cria,
Moult grant pitié luy en peuſt prendre ;
Je m'en fouy ſans plus attendre.
Lors fut le chaſtel maçonné,
Où le Doulx eſt empriſonné.
Pource Amys à vous me conſeil,
Mort ſuis ſe n'y mettés conſeil.
Lors, dit Amys très-bien apris,
Qui d'amours euſt aſſez apris,

Amys.

Compaings ne vous deſconfortés ;
En bien aymer vous déportés,
Le Dieu d'amours & nuyt & jour,
Servez loyaulment ſans ſéjour :
Portez-luy touſiours loyaulté,
Trop ſeroit grant deſloyaulté,
S'il vous trouvoit en riens recreu ;
Car trop s'en tiendroit à déceu,
De ce qu'à homme vous receut :
Oncques loyal cueur ne déceut.
Faictes ce qu'il vous enchargea,
Tous ſes commans gardez ; car jà
A ſon propos, combien qu'il tarde,
Ne fauldra cil qui bien les garde ;

Digitized by Google

S'il ne luy meschiet d'autre part,
Comme Fortune se départ.
Du Dieu d'amours servir pensez,
En luy soient tous vos pensez.
C'est doulce pensée jolye,
Pource seroit trop grand folie,
Du laisser puisqu'il ne vous laisse;
Mais pourtant vous tient en léesse,
Si vous convient vers luy plessier,
Quant vous ne le povez laissier.
Or vous diray que vous ferez
Une grant piece vous tiendrez
Du fort chastel aller pour veoir:
N'y allez ne joüer, ne seoir,
Onc oüy, ne soyés ne veu,
Tant que par tout son vent soit cheu;
Aumoins tant comme vous soulliez.
Jà soit ce que aller y vouliez,
Près des murs ou devant la porte,
Et s'advanture là vous porte,
Faictes semblant comment qu'il aille,
Que de Bel-acueil ne vous chaille.
Mais se de loing le voyés estre,
Ou à carnel, ou à fenestre,
Regardez-le piteusement;
Mais que ce soit couvertement.
S'il vous voit, joyeux en sera,
Jà Paour garder ne l'en sçaura;
Mais n'en fera chiere ne fin,
Ce n'est, ce croy-je, en larrecin;
Ou sa fenestre alors clorra.

Digitized by Google

Quant aux gens parler vous orra ;
Si guettera par la fendace,
Tant que vous serez en la place,
Jusques vous en soyés tourné,
Se par autre n'est destourné.
  Mais prenez garde toutevoye :
Que Male-bouche ne vous voye,
S'il vous voit, si le saluez ;
Et gardez que ne vous muez,
Et ne faictes chiere nesune,
Soit de hayne, ne de rancune ;
Et se vous ailleurs l'encontrez,
Nul maltalent ne luy monstrez,
Sage homme son maltalent cœuvre ;
Et sachiez que ceulx font bon œuvre,
Qui les déceveurs si déçoivent.
Sachiez qu'ainsi faire le doyvent
Tous les amans, au moins les sages ;
Male-bouche & tous ses lignages,
S'ilz vous devoient devourer,
Pour les servir & honnourer,
Offrez-leur tout par grant Franchise ;
Cueur & corps, avoir & servise,
L'en seult dire & voir est ce cuid,
Encontre vezie, recuit.
De ceulx bouler n'est pas pechiés,
Qui de bouler sont entachiés :
Male-bouche si est boulierres,
Oste bou si demourra lierres.
Lierres est-il sachiés de voir,
Bien le povez apparcevoir,

N'il ne doit avoir autre nom,
Qui emble aux gens leur bon renom,
N'il n'a jamais povoir de rendre ;
L'en le deveroit pluſtoſt pendre,
Que tous ces autres larronceaulx,
Qui deniers emblent à monceaulx ;
S'ung larroncel emble deniers,
Robe en perche, ou bled en greniers,
Pour batre tant en ſera quictes,
Selon les Loix qui ſont eſcriptes,
Et ſoit prins en preſent forfait ;
Mais male-bouche trop meffait,
Par ſon orde langue deſpite,
Qui ne peut, dès ce qu'elle a dicte,
Reſtaurer bonne renommée,
De ſa male gueule nommée,
Ne rappeller parole ſangle,
S'elle l'a dicte par ſa jangle.
Bon fait Male-bouche appaiſer;
Aucunesfois ou ſeult baiſer
La main qu'on vouldroit qui fuſt arſe,
Que fuſt ores le glout à Tarſe,
Si janglaſt là tant qu'il voulſiſt ;
Mais qu'aux amans riens ne toliſt,
Bon fait eſtouper Male-bouche,
Qu'il ne dye blaſme ou reprouche;
Car luy, auſſi tous ſes parens,
A qui jà Dieu ne ſoit garans,
Par barat convient barater,
Servir, lourer, blandir, flater,
Par hourt, par adulacion,

Digitized by Google

Par faulſe ſimulacion,
Et encliner & ſaluer:
Car il fait bon le chien huer,
Tant qu'on ait la voye paſſée;
Bien ſeroit ſa jangle quaſſée,
S'il luy povoit ſans plus ſembler,
Plus que n'euſſiez talent d'embler
Le bouton qu'il vous a mis ſus,
Par ce pourrez eſtre au deſſus.
  La Vieille qui Bel-acueil garde
Servez auſſi, que Mal-feu larde;
Ainſi faictes à Jalouſie,
Que noſtre Seigneur l'a mauldie,
La douloureuſe, la ſauvage,
Qui tousjours d'autruy joye enrage;
Et eſt ſi crueuſe & ſi gloute,
Que tel choſe veult avoir toute;
Mais s'elle en laiſſoit à tous prendre,
Jamais ne la trouveroit mendre.
Moult eſt fol qui tel choſe eſparne,
C'eſt la chandelle en la lanterne,
Qui mil y en alumeroit,
Jà moins de feu n'y trouveroit.
Chaſcun ſçait la ſimilitude,
Se moult n'a l'entendement rude;
Se ceſtes ont de vous meſtier,
Servez-les de voſtre meſtier,
Faire leur devez Courtoiſie,
C'eſt une choſe moult priſie;
Mais qu'ilz ne puiſſent parcevoir,
Que tendiés à les décevoir.

Digitized by Google

Ainsi vous convient démener,
Les bras au col deust-on mener,
Son ennemy pendre ou noyer,
par flater, par applanoyer,
S'autrement n'en peut-on chevir.
Mais bien puis jurer & pleuvir,
Qu'il n'y a autre chevissance,
Car ilz sont de telle puissance,
Qui en rappert les assauldroit,
A son propos ce croy fauldroit;
Après aussi vous contendrez
Quant aux autres portiers viendrez,
Se vous advenir y povez,
Tels dons que cy dire m'oyez,
Chappeaulx de fleurs en escliffettes,
Ausmonieres ou esplinguettes,
Ou autres joueletz petis,
Gentilz & beaulx & bien faitis,
Se vous en avez l'aisement,
Sans vous mettre à destruysement,
Pour appaiser, leur presentez;
Et puis des maux leur guermentez,
Et du travail & de la paine
Qu'amours vous fait, qui là vous maine,
Et se vous ne pouvez donner,
Par promesses fault sermonner:
Promettez fort sans délayer,
Comment qu'il aille du payer;
Jurez fort & la foy bailliez,
Ains que confus vous en ailliez:
Si leur priez qu'il vous sequeurent;

Digitized by Google

Et se devant eulx vos yeulx pleurent,
Ce vous sera grant avantaige;
Pleurez donc, vous ferés que saige,
Devant eulx vous agenouillez,
Joinctes mains & voz yeulx mouillez
De chaudes larmes en la place
Qui vous couleront par la face,
Si qu'ilz vous les voyent bien cheoir,
Car c'est moult grant pitié à veoir;
Larmes ne sont pas desdaigneuses,
Mais esmeuvent les gens piteuses.

Et se vous ne sçavez plourer,
Couvertement sans demourer
De vostre salive prenez,
Et jus d'oignons & l'espreignez,
Ou d'aulx, ou d'autre chose maintes.
Dont voz paupieres soyent oingtes:
S'ainsi le faictes, ploureres
Toutes les foys que vous vouldrez;
Ainsi l'ont fait mains laboureux,
Qui puis furent fins amoureux;
Et les Dames se souloyent prendre
Aux latz qu'ilz leur vouloyent tendre;
Tant que par leur misericorde
Leur ostassent du col la corde.
Et maintz par tel barat plorerent,
Qui oncques par amour n'amerent;
Ains decevoient les pucelles
Par leurs pleurs & par leurs flavelles:
Larmes les cueurs des Dames sachent,
Mais que sans plus barat n'y saichent;

Mais ſe voſtre barat ſçavoyent,
Jamais de vous mercy n'auroyent;
Crier mercy ſeroit neans,
Jamais vous n'entreriez leans,
Et s'a eulx ne povez aller,
Faictes-y par aulcun parler,
Qui ſoit meſſagier convenable
Par voix, ou par lectre, ou par table,
Mais jà n'y mectés voſtre nom,
Jà cil n'y ſoit, ne celle non,
Celle ſoit raiſon appellée,
La choſe en ſera mieulx celée.
Cil ſoit Dame, celuy ſoit Sires,
Ainſi eſcriviez vos martires;
Car pluſieurs amans ont déceü,
Mains Barons, qui ont l'eſcript leu.
Les amans en ſont accuſez,
Et du deſduit d'amours ruſez:
Jà en enfans ne vous fiez,
Trop vous en ſeriez conchiez;
Ils ne ſont pas bons meſſagiers:
Tousjours ſont enfans enragiers
De jengler & monſtrer qu'ilz portent
Aux traitres qui cy les enhortent,
Ou font nicement leurs meſſages,
Pour ce qu'ilz ne ſont mye ſages;
Tout ſeroit tantoſt publié,
Se moult n'eſtoient adviſé.
Les Portiers, ſi eſt choſe ſeure,
Sont de ſi piteuſe nature;
Se vos dons daignent recevoir,

Ilz ne vous vouldront décevoir,
Et sachiés que receuz serez,
Après les dons que vous ferez.
Puisqu'ils prennent, c'est chose faicte;
Car comme les loirres affaicte,
A venir au soir & au main,
Le gentil esprevier à main;
Ainsi sont affaictez par dons,
A donner graces & pardons.
Les Portiers aux fins amoureux
Tous se rendent vaincuz par eulx;
Et s'il advient que les trouvez
Si orgueilleux, que ne povez
Les flechir par dons & prieres,
Par pleurs, ne par autres manieres;
Mais vous regettent tout arriere,
Par refuz, par parole fiere,
En vous ledengeant durement,
Portez ce dueil courtoisement,
Et les délaissez en ce soing;
Car oncques fromage de gaing,
Ne se cuit mieulx qu'ilz se cuiront:
Par vostre fuite se duiront
Maintesfois à vous enchasser:
Ce vous pourra moult avancer.
Villains cueurs sont de telle fierté,
Ceulx qui plus les ont en chierté,
Plus les prient & moins les prisent,
Plus les servent, plus les desprisent;
Mais quant ilz sont des gens laissez,
Tost est leur orgueil abaissez;

Digitized by Google

Ceulx qui les desprisoient, leur plaisent;
Lors se domptent & se rapaisent,
Qui ne leur est pas bel; mais lait,
Moult durement quant on les lait.
Le Marinier qui par mer nage,
Cerche mainte terre saulvage;
Tant regarde-il à une estoille,
Et ne va pas toujours d'un voille,
Ains le treschange moult souvent
Pour eschiver tempeste & vent;
Aussi homs qui d'aymer ne cesse,
Ne court pas tousjours d'une laisse.
Or doit chasser, or doit fouir,
Qui veult de bonne amour jouyr;
Et d'autre part c'est plaine chose,
Je ne vous y mettray jà glose,
Ou texte vous povez fier,
Bon fait ces troys Portiers prier;
Car nulle riens cil n'y peult perdre,
Qui se veult au prier adherdre;
Combien qu'ilz soient bobancier;
Et si se peult bien avancier,
Prier les peult bien seurement;
Car il sera certainement,
Ou refusé, ou bien receu,
Ne peult gaires estre déceu.
Riens n'y perdent les reffusez,
Fors de tant comme ils ont musez;
Ne jà ceulx mal gré n'en sçauront,
A ceulx qui priez les auront,
Combien qu'il les ayent deboutez,
Digitized by Google

Si ſont en leurs bon giés boutez ;
Car il n'eſt tant fel qui les oye ,
Qui n'en ayt en ſon cueur grant joye ;
Et ſe penſent en eulx taiſans ,
Que lors ſont-ils preux & plaiſans ,
Et qu'ilz ont toutes taches bonnes ,
Quant aymez ſont de telz perſonnes.
Comment qu'il aille du nyer ,
Ou refuſer , ou octroyer ;
Et s'ilz ſont receuz , bien le ſoyent ,
Doncques ont-ilz ce qu'ilz queroyent ;
Et ſe tant leur meſchiet qu'ilz faillent ,
Et que francs & quittes s'en aillent ,
C'eſt le faillir envys paſſibles ,
Tant ſont nouveaulx délits poſſibles.
Mais ne ſoyez pas couſtumiers
De dire aux Portiers les premiers
Que tu te vueil d'eux acointer ,
Pour la fleur du roſier oſter ;
Mais par amour loyalle & fine
De necte penſée enterine ,
Sachiez qu'ilz ſont treſtous doubtables ,
Pas ne ſont paroles douptables ,
Pour ce qui que bien les requierre ,
Jà n'en eſt nul bouté arriere ,
Nulz n'y doit eſtre refuſez ;
Mais ſe de mon conſeil uſez ,
Jà d'eulx prier ne vous penez ,
Se la choſe à fin ne menez.
Car je croy ſe vaincus n'eſtoient ,
Du priément ſe vanteroient.

Digitized by Google

Mais jà puis ne se vanteront,
Quant du fait parsonniers seront;
Et si sont tous de tel maniere,
Combien qu'ils facent laide chiere,
Que se requis avant n'estoient,
Certainement ils requerroyent,
Et se donneroient pour néant,
Qui ne les yroit dépriant.
Mais les fols chétifz sermonneurs,
Prodigues, trop larges donneurs
Tellement les enorgueillissent,
Que les Roses vous encherissent,
Si se cuident faire avantaige,
Mais ilz font leur cruel dommaige;
Car tous pour néant les eussent,
Se jà requeste fait n'en eussent :
Par quoy se chascun ainsi fist,
Et que nul avant n'en requist;
Mais qu'ilz se voulsissent loyer,
Ilz en eussent moult bon loyer :
Se tous ensemble se submissent,
Et telles convenances feissent,
Que jamais nul ne sermonnast,
Ne pour néant ne se donnast,
Ains laissast pour eulx mieulx mastir,
Aux Portiers les Roses flêtrir;
Mais pour riens hom ne me plairoit,
Qui de son corps marchié feroit.
N'il ne me devroit mie plaire,
Aumoins pour telle chose faire;
Mais pour cela point n'atendez,

Requerés-les & leur tendez
Les latz pour voſtre proye prendre ;
Car vous pourriez bien tant attendre,
Que toſt ſe pourroient embattre
A ung ou deux, ou trois ou quatre ;
Voyre cinquante-deux douzaines,
Dedans cinquante & deux ſepmaines ;
Toſt ſeroient ailleurs tourné,
Se vous aviez trop ſéjourné.
Mais envis à temps y vendriez ;
Pour ce que trop y demourriez,
Ne loë que nulz tant attende,
Que femme s'amour luy demande ;
Car trop en ſa beaulté ſe fie,
Qui attent que femme le prye ;
Et quiconques veult commencer,
Pour toſt ſa beſoigne avancer,
N'aye jà paour qu'elle le fiere,
Tant ſoit orgueilleuſe ne fiere,
Et que la nef à port ne vienne ;
Mais que ſaigement ſe contienne.
Ainſi compaingz exploiterez,
Quant aux Portiers venuz ſerez :
Mais quant courroucier les verrez ;
Jà de ce ne les requerrez ;
Eſpiez-les en leurs lieſſes,
Ne le requerez en triſteſſes ;
Se la triſteſſe n'eſtoit née,
De Jalouſie forcenée,
Qui pour vous les euſſent batuz,
Dont courroux leur fuſt embatuz.

Et ſe povez à ce venir,
Qu'à privé les puiſſiés tenir,
Et le lieu ſoit ſi advenant,
Que n'y doubtez nul ſurvenant,
Et Bel-acueil ſoit eſchappé,
Qui pour vous eſt ore attrappé.
Quant Bel-acueil fait vous aura,
Si Beau-ſemblant comme il ſçaura;
Car moult bien ſcet gens acueillir:
Lors devez la Roſe cueillir;
Et veiſſiez-vous mêmes Dangier,
Qui vous commençaſt le dangier,
Ou que Honte & Paour en groucent;
Mais que faintement s'en courroucent,
Et que laſchement ſe deffendent,
Qu'en deffendant vaincuz ſe rendent,
Comme lors vous pourra ſembler,
Et veiſſiez-vous Paour trembler,
Honte rougir, Dangier fremir,
Ou tous ces trois plaindre & gémir:
Ne les priſez tous une eſcorce,
Cueilliés la Roſe tout à force,
Et monſtrez que vous eſtes hom,
Quant ſera temps, lieu & ſaiſon;
Car riens ne leur pourroit tant plaire
Comme force, qui leur ſcet faire.
Car maintes gens ſont couſtumieres,
D'avoir ſi diverſes manieres,
Qu'ilz veullent par force donner,
Ce qu'ilz n'oſent abandonner,
Et faignent que leur ſoit tollu

Ce qu'ilz ont ſouffert & voulu.
Mais ſachiez que doulans ſeroyent,
Se par tel deffenſe eſchappoyent,
Quelque lieſſe qu'ilz vous feiſſent,
Doubté qu'ilz ne vous en haïſſent;
Tant en ſeroient courroucez,
Combien qu'ilz vous euſſent groucez.
Mais ſe par paroles apertes,
Les voyez courroucez acertes,
Et vigoureuſement deffendre,
Vous n'y devés jà la main tendre;
Mais toutesfois près vous tendrez,
Mercy criant, & attendrez
Juſques ces trois Portiers s'en aillent,
Qui ſi vous grevent & travaillent,
Et Bel-acueil tout ſeul remaigne,
Qui tout abandonner vous daigne.
Ainſi vers eulx vous contenez,
Comme preux, vaillans & ſenez.
De Bel-acueil vous prenez garde,
Par quel ſemblant il vous regarde
Comment il eſt, & de quel chiere
Conformez-vous à ſa maniere,
S'elle eſt ancienne ou bien meure,
Si mettrez toute voſtre cure,
En vous contenir meurement;
Et s'il ſe contient nicement,
Nicement vous recontenez,
De luy enſuivre vous penez;
S'il eſt joyeulx, joyeulx ſoyez;
S'il a courroux, courroux ayez;

Digitized by Google

S'il rit, riez, pleurés s'il pleure ;
Si vous contenez chascune heure ;
Ce qu'il aymera, si aymez,
Ce qu'il blasmera, si blasmez ;
Et louez ce qu'il louera,
Moult plus en vous se fiera.
Ne cuidez que Dame vaillant,
Ayme ung Varlet fol & saillant,
Qui s'en yra par nuyt resver,
Ainsi comme s'il deust desver,
Et chantera dès la minuyt,
A qui qu'il plaise, ou qu'il ennuyt ;
Elle en craindroit estre blasmée,
Ville tenuë & diffamée.
Telles amours sont tantost sceuës,
Que l'en fleute parmy les ruës,
Ne leur chault gaires qui le sache,
Fol est qui son cueur y atache.
Et se ung saige d'amours parole,
A une Damoiselle fole ;
S'il luy fait semblant d'estre saige,
Jà vers luy n'aura son couraige,
Ne pensez jà qu'il y advienne,
Tant que sagement se contienne.
Face ses meurs aux siens unys,
Ou autrement il est honnys,
Qu'el' cuyde qu'il soit ung lobierre,
Ung regnard, ung enfauconniere ;
Tantost la chetive le laisse,
Et prent ung autre où moult s'abaisse ;
Le vaillant homme arriere boute

Et prent le pire de la route :
Là nourrit ſes amours & couve
Tout ainſi comme fait la louve,
Que ſa folie tant empire,
Qu'elle prent de tous loups le pire.
Se Bel-acueil povez trouver,
Ou qu'il ſe puiſſe à vous joüer
Aux eſchiecs, aux dez ou aux tables ;
Ou à autres jeux déleƈtables,
Du jeu tousjours le pis ayés,
Tousjours au-deſſoubz en ſoyés :
Aux jeux dont vous entremettez
Perdez quanque vous y mettez,
Preigne des jeux la Seigneurie,
De voſtre perte gabe & rye :
Loüez toutes ſes contenances
Et ſes atours & ſes ſemblances ;
Servez-là de voſtre povoir,
Meſmes quant el' ſe devra ſeoir,
Apportés-luy quarreau ou ſelle,
Mieulx en vauldra voſtre querelle.
Se poutye vous povez veoir
Sur elle de quelque part cheoir,
Oſtez-luy toſt celle poutye,
Meſmement s'el n'y eſtoit mye ;
Ou ſa robe trop empouldrée,
Soufflez-là luy de la pouldrée ;
Faiƈtes-luy ſon vouloir & aiſe
Et toutes choſes qu'il luy plaiſe ;
S'ainſi le faiƈtes, n'en doubtés,
De luy ne ſerez déboutés,

Ains viendrez à vostre propos,
Tout ainsi que je le propos.

Comment l'Amant monstre à Amys
Devant luy ses trois ennemys,
Et dit que tost le temps viendra
Que au Juge d'eulx se complaindra.

Doulx Amys qu'est-ce que vous dictes ?
Nul homs, s'il n'est faulx ypocrites,
Ne feroit ceste diablerie,
Onc n'oüy si grant tricherie;
Vous voulez que je honnore & serve
Ceste gent qui est faulse & serve;
Serfz sont-ils & faulx voirement,
Fors Bel-acueil tant seulement:
Vostre conseil est-il ytel,
Je seroye traistre mortel
Se servoye pour decevoir:
Car bien puis dire de ce voir,
Quant je veuil les gens guerrier,
Je les seul devant deffier.
Souffrez aumoins que je deffie
Male-bouche qui tant m'espye,
Ains qu'ainsi l'aille décevant,
Ou luy prie que de ce vent,
Qu'il m'a levé, ou qu'il l'abate,
Ou il convient que je le bate;
Ou s'il lui plaist que je le mande,
Ou j'en prendray par moy l'amende;
Ou il convient que je me plaigne,

Au Juge qui vengeance en preigne.

Amys.

Compaings, compaings, ce doyvent querre
Ceulx qui ſont en apperte guerre;
Mais Male-bouche eſt trop couvert,
Pas n'eſt ennemy deſcouvert;
Car quant il hayt ou homme ou femme,
En derrier les blaſme & diffame.
Bien traiſtres eſt, Dieu le honniſſe,
Si eſt droit que l'en le trahyſſe;
De l'homme traiſtre je dis ſy,
Puis qu'il n'a foy, je ne m'y fy;
Il hait les gens au cueur dedans,
Et leur rit de bouche & de dens.
Oncques tel homs ne m'abelly,
De moy ſe gard, & je de luy.
Droit eſt qui à trahyr s'amort,
Qu'il ait par trahyſon ſa mort;
Se l'en ne s'en peut autrement
Vengier plus honnorablement;
Et ſe de luy vous voulez plaindre,
Luy cuidez-vous ſa langue aſtraindre?
Ne le pourriés je croy prouver,
Ne ſuffiſans garans trouver:
Et ſe bien prouvés l'aviés ores,
Si ne s'en tiendroit-il encores:
Et plus parlez, plus janglera,
Plus y perdrez qu'il ne fera,
De tant eſt la choſe plus ſceuë,
De tant eſt voſtre honte creuë;

Car tel cuide abaiſſer ſa honte,
Qui de trop plus la croiſt & monte.
Se priez que ſoit abatu
Et blaſmé, ou qu'il ſoit batu,
Jà voir pource ne l'abatroit,
Non pas par Dieu qui le batroit,
D'attendre qu'il le vous amende,
Néant ſeroit ſe Dieu amende;
Jamais amende ne rendroit,
Bien l'offriſt, ainçois ſe pendroit;
Et s'il y a deffiéement
Sur Saints vous jure que vrayment
Bel-acueil ſera enferrés,
Si que jamais ne le verrés,
Ou ſera rivé en aneaulx,
Ars en feu, ou noyés en eaux.
Lors aurez le cueur plus dolent,
Qu'oncques n'euſt Charles, ne Rolant,
Quant en Roncevaulx mort receut,
Par Ganelon qui les déceut.

L'Amant.

Icy ne voy-je pas querant;
Voiſe au Diable je le commant;
Je le vouldroye avoir pendu,
Quant ſi m'a mon poyvre eſpandu.

Amys.

Compaings, ne vous chaille du pendre;
Autre vengeance en convient prendre,
Ne vous affiert pas tel office,

Bien en convienne à la juſtice ;
Mais par trahyſon le boulez,
Se mon conſeil croire voulez.

L'Amant.

Compaings, à ce conſeil m'accord ;
Jamais n'yſtray de voſtre accord,
Ne pourtant ſe bien vous ſceuſſiés,
Aucun art dont vous me peuſſiés,
Enſeigner par autre maniere,
Du chaſtel prendre plus legiere ;
Se vous la me voulez aprendre,
Je la vouldroye bien entendre,

Amys.

Ouy, ung chemin & bel & gent ;
Mais il n'eſt preux à povres gent ;
Compaings, au chaſtel deſconfire,
Peut-on pluſieurs voyes eſlire,
Sans mon art & ſans ma doctrine,
Et rompre juſque à la racine,
La fortereſſe devenuë,
Jà n'y auroit porte tenuë ;
Car tous ſe laiſſeroient prendre,
N'eſt riens qui les en peuſt deffendre ;
Nul n'y oſeroit mot ſonner.
Le chemin a nom trop donner,
Fole largeſſe le fonda,
Ou mains amans y affonda.
Je connois très-bien le ſentier ;
Car j'en yſſy dès avant hier,

Et Pelerin y ay esté,
Plus d'un Yver & d'ung Esté;
Se largesse prenez à dextre,
Sans vous tourner à main senestre,
Vous avez jà plus d'une archée,
La sente batuë & marchée,
Sans point user vostre soller,
Que vous verrez les murs crosler,
Et chanceler tours & tournelles,
Là tant ne seront fors ne belles,
Et tout par eulx ouvrir les portes,
Pour neant fussent les gens mortes;
De celle part est le chasteau,
Si foible qu'ung rostis gasteau,
Est plus fort à partir en quatre,
Que ne sont les murs à abatre;
Par-là seroit-il prins tantost,
Jà n'y conviendroit si grant ost,
Comme il fit au Roy Charlemaigne,
S'il voulsist conquerre Alemaigne.
En ce ce chemin que je vous nomme,
N'y entre nulle fois povre homme;
Nul n'y peut povre homme mener,
Nul par soy n'y peut assener;
Mais qui dedans mené l'auroit,
Maintenant le chemin sçauroit,
Aussi-bien comme je sçauroye,
Jà si bien aprins ne l'auroye:
Et s'il vous plaist vous le sçaurez,
Car assez-tôt aprins l'aurez,
Se sans plus povez grant avoir.

Digitized by Google

Pour despens oultrageux avoir ;
Mais je ne vous y menray pas,
Povreté m'a nié le pas,
A l'yssir le me deffendy ;
Tout mon avoir y despendy,
Et tout ce que d'autruy receuz,
Tous mes creanciers en déceuz,
Si que je n'en peuz nul payer,
S'on me devoit pendre ou noyer :
N'y venez, dist-elle jamais,
Quant du despendre n'y a mais.
Vous y entrerez à grant paine,
Se Richesse ne vous y maine ;
Mais à tous ceulx qu'elle y conduyt,
A retour refuse conduyt,
A l'aller o vous se rendra ;
Mais jà ne vous en ramenra,
Et de tant vous tenez asseur,
Se vous y entrez par nul eur :
Jà n'en ystrés ne soir, ne main,
Se povreté n'y met la main,
Par qui en destresse demeure.
Là fole largesse demeure ;
Qui ne pense à riens fors à jeux,
Et à despens faire oultrageux,
Qui despent ainsi ses deniers,
Com se les puisast en greniers,
Sans compter & sans mesurer
Combien que ce doye durer.

Comment Povreté fait Requestes
A Richeße moult deshonnestes,
Qui riens ne prise tous ses ditz;
Mais de tous l'a fait esconditz.

POvreté siet à l'autre chief,
Plaine de honte & de meschief,
Qui trop seuffre au cueur grant molestes,
Trop fait de honteuses Requestes,
Et trop est de dur esconditz,
Et n'a ne bons faitz, ne bons ditz,
Ne delectables, ne plaisans.
Jà ne sera si bien faisans,
Que chascun ses œuvres ne blasme;
Chascun la ledenge & diffame;
Mais de povreté ne vous chaille,
Fors de penser comment qu'il aille,
Comment la pourrez eschever.
Riens ne peut tant homme grever,
Comme de cheoir en povreté,
Ce congnoist bien l'homme endeté,
Qui tout le sien a despendu,
Mains ont été par luy perdu.
Bien le congnoissent ceulx & dient
Qui contre leur vouloir mendient;
Moult leur convient souffrir douleur,
Ains que gens leur donnent du leur.
Aussi le peuvent ceulx sçavoir,
Qui d'amours veulent joye avoir;
Car povre n'a dont amour paisse,

Digitized by Google

Si comme Ovide le confesse.
Povreté fait homme despire,
Et hayr & vivre en martire,
Et toult à gens mêmes leur sens,
A Povreté n'ayes consens;
Mais vous efforcez bien de croire
Ma parole esprouvée & voire;
Car sachiez j'ay ce esprouvé,
Et par experiment prouvé
En ma singuliere personne,
Tout ce que je cy vous sermonne.
Si sçay mieulx que Povreté monte,
Par ma mesaise, & par ma Honte,
Doulx amy que vous ne sçavez;
Car tant soufferte ne l'avez.
Si vous devez en moy fier,
Je le dy pour vous chastier,
Moult a beneurée la vie,
Cil qui par autruy se chastie.
Vaillant souloye estre clamé,
Et de tous compaignons aymé,
Et despendoye lyéement
En tous lieux & bien largement,
Tant comme riche fuz tenu.
Or suis-je povre devenu,
Par despens & fole largesse,
Qui m'ont mis en telle destresse,
Que je n'ay fors qu'à grant dangier
Ne que boire, ne que mangier,
Ne que chausser, ne que vestir;
Tant me fait d'angoisse sentir

Digitized by Google

Povreté qui tous amys toult.
Et sachiez compaings qui sitoust,
Que Fortune m'eust ainsi mys,
Je perdy tres-tous mes amys,
Fors ung ce croy-je vrayement,
Qui m'est demouré seulement.
Fortune ainsi les me toly,
Par Povreté qui vint loy
Tolit, par foy non pas je ment;
Mais print ces choses proprement;
Car je sçay bien que se miens fussent,
Jà pour elle laissé ne m'eussent.
De riens vers moy donc ne mesprint,
Quant ses mêmes choses reprint,
Siens, voire mais riens n'en sçavoye;
Car tant acheptez les avoye
De cueur & de corps & d'avoir,
Que les cuidoye tous avoir;
Et puis quant ce vint au dernier,
Que je n'euz vaillant ung denier.
Tous ses amys si s'en fouyrent
De moy, & du tout me guerpirent:
Et me firent tres-tous la moë,
Quant ilz me virent sous la roë
De Fortune envers abatu,
Ainsi ma povreté batu.
Si ne me dois-je mye plaindre,
Courtoisie m'a fait sans faindre,
Qu'oncques vers luy ne desservy;
Car entour moy si très-cler vy,
Tant m'oingt les yeulx d'ung fin colire,

Qu'el m'euſt fait lottir & confire,
Si-toſt comme Povreté vint,
Qui d'amys m'oſta plus de vingt,
Voire par Dieu, que je ne mente,
Plus de quatre cens & cinquante.
Oncques linx qui ſes yeulx y miſt,
Ce que je vey lors point ne veiſt;
Car Fortune tantoſt en place,
La grant amour à plaine brace,
De mon bon amy me monſtra,
Par Povreté qui m'encontra,
Que je n'euſſes jamais congneu,
Se mon beſoing n'eſtoit venu.
Mais quant le ſceut il accourut,
Au mieulx qu'il peut me ſecourut,
Et m'offrit tout ce qu'il avoit,
Pource que mon beſöing ſçavoit.

Comment Amys recorde cy,
A l'Amant qu'un ſeul vray amy,
En ſa Povreté il avoit,
Qui tout ſön avoir luy offroit.

EN ce point me diſt mon amy,
Quant il fut approuché de my;
Mon chier amy, vueilles ſçavoir,
Voycy mon corps & mon avoir,
Où vous avez autant que j'ay,
Prenez-en ſans avoir congié;
Mais combien ſe vous ne ſçavez,
Tout ce dont beſöing vous avez;

Digitized by Google

Car amy ne priſe une prune,
Contre amy les biens de Fortune,
Ne les biens naturelz auſſi ;
Puiſque ſommes venus ainſi,
Et que bien nous ſommes aymez,
Congneuz & en amour fermez ;
Car ainſi nous entre-eſprouvaſmes,
Si que bons amys nous trouvaſmes ;
Car nul ne ſçait ſans eſprouver,
S'il peult loyal amy trouver.
Tous mes biens vous ſont obligez ;
Tant ſont puiſſans d'amours les gez,
Que moy pour voſtre guériſon,
Povez, diſt-il, mettre en Priſon,
Pour plaigerie & pour hoſtage,
Et mes biens vendre & mettre en gage.
Ne s'en tint pas encor à tant,
Pource qu'il ne m'allaſt flatant,
Ainçois m'en fiſt à force prendre ;
Car n'y oſoye la main tendre,
Tant eſtoys mat & vergogneux,
A loi de povre beſogneux,
A qui Honte à la bouche cloſe,
Que ſa meſaiſe dire n'oſe ;
Mais ſeuffre, s'encloſt & ſe cache,
Que nul ſa povreté ne ſaiche,
Et monſtre le plus bel dehors ;
Ainſi je le faiſoye alors.
Ce ne ſont pas, bien le recors,
Les mendians puiſſans de corps,
Qui ſe vont par tout embatant,

Par doulces paroles flatant,
Et le plus lait dehors démonstrent,
A tres-tous ceulx qui les rencontrent;
Et le plus bel dedans réponnent,
Pour décevoir ceulx qui leur donnent.
Et vont disant que povres sont,
Et les grasses pitances ont,
Et grans deniers ont en tresor;
Mais tant me tairay-je dès or;
Car j'en pourroye bien tant dire,
Qu'il m'en yroit de mal en pire;
Car tousjours hayent ypocrites;
Vérités qui contre eulx sont dictes.
Ainsi aux devant ditz amys,
Mon fol cueur son travail a mys,
Et suis par mon fol sens trahy,
Destruyt, diffamé & hay,
Sans achoison d'autre desserte,
Que de la devantdicte perte,
De toutes gens communnéement,
Fors que de vous tant seulement.
Que vos amours pas ne perdez;
Mais à mon cueur vous aherdez;
Et tousjours tant que je vivray,
De vous aymer ne retrairay.
Se Dieu plaist vous y aherdrez;
Mais pource que vous me perdrez,
Quant à corporel compaignie,
En ceste terrienne vie,
Quant le derrenier jour viendra,
Que mort son droit du corps prendra;

Digitized by Google

Qu'à celluy jour bien le recors,
Ne nous touldra fors que le corps,
Et toutes les appartenances,
De par les corporelz ſubſtances;
Car bien ſçay que nous deux mourrons,
Plus-toſt je croy que ne vouldrons;
Car mort tous compagnons deſſemble,
Mais ce n'eſt pas ce croy enſemble.
Si ſçay-je bien certainement,
Que ſe loyal amour ne ment,
Se vous vivez & je mouroye,
Tousjours en voſtre cueur vivroye;
Et ſe devant moy vous mourez,
Tousjours en mon cueur revivez,
Après voſtre mort par mémoire,
Comme veſquiſt, ce dit l'Hyſtoire,
Pyrithous après ſa mort,
Que Theſeus ama tant fort:
Tant le queroit, tant le ſuyvoit,
Que cil dedans ſon cueur vivoit.
Tant l'eut aymé vivant ſur terre,
Que dedans Enfer l'alla querre.
Et povreté fait pis que mort:
Car ame & corps tormente & mort,
Tant que l'ung ou l'autre demeure;
Et non mye ſans plus une heure,
Et leur adjouſte à damnement,
Larrecin & parjurement:
Avecques toute autre durté,
Dont le povre eſt ſouvent hurté.
Ce que mort ne peult mye faire,

Ains les en fait du tout retraire,
Et ſi leur fait à ſon venir,
Tout temporel torment finir;
Car combien que leur ſoit griefve,
En une ſeule heure les griefve,
Pour ce beau compaings vous ſemon,
Qu'il vous membre de Salomon,
Qui fut Roy de Hieruſalem;
Car de luy moult de bien lyt l'en.
Il dit ſe bien y prenez garde,
Beau filz de povreté te garde,
Tous les jours que tu as à vivre,
Et la cauſe rend en ſon Livre;
Car en cette vie terreſtre,
Mieulx vault mourir que pauvres eſtre.
Et ceulx qui povres apperront,
Leurs propres freres les haïrront,
Et pour la povreté doubteuſe;
Il parle de la ſouffreteuſe,
Que nous appellons indigence,
Qui ſes hoſtes ſi deſavance.
Onc ne fut ſi deſpites gens,
Que ceulx que l'en voit indigens:
Pour teſmoing mêmes le refuſent,
Tous ceulx qui de droit eſcript uſent,
Pource qu'ilz ſont és loys clamez,
Equipolens aux diffamez.
Trop eſt povreté laide choſe;
Mais toutesfois bien dire l'oſe,
Que ſe vous aviés biens aſſez,
Joyaulx ou deniers amaſſez,

Et tant donner en vouldriés,
Comme promettre en pourriés,
Lors eueilleriés boutons & Roses,
Tant fussent fermez & encloses;
Mais vous n'estes mye si riche,
Et si n'estes avers ne chiche.
Donnez donc amiablement,
Petits dons raisonnablement,
Que n'en chaiez en povreté,
Indigence, ou mendicité:
Plusieurs de vous se mocqueroient,
Qui de riens ne vous aideroient.
Si affiert bien que l'en present,
Du fruyt nouvel ung beau present,
En touailles, ou en paniers;
De ce ne soyes jà laniers.
Donnez-leur des noix ou cerises,
Cormes, prunes, fraisches merises,
Chataignes, figues, coings, noysettes,
Pesches, raisins, ou alliettes,
Nesles entées, ou framboises,
Belloces, d'avesnes, jorroises,
Ou des meures franches ayés;
Telz fruytz nouveaulx leur envoyés;
Et se les avyez achaptez,
Dictes qu'ils vous sont presentez,
D'ung vostre amy de loing venuz,
Les eussiez-vous par achapt euz.
Ou donnez Roses vermeillettes,
Primerolles ou violettes,
Et boucquetz selon la saison,

Telz dons ſont de bonne raiſon.
Sachiés que dons les gens affolent,
Aux meſdiſans les jangles tolent;
Car ſe mal és donneurs ſçavoient,
Tout le bien du monde en diroient.
Beaulx dons ſoubſtiennent maint Bailly,
Qui pieça fuſſent mal bailly;
Beaulx dons de vins & de viandes,
Ont fait donner maintes prébendes;
Beaulx dons ſi font, n'en doubtez mye,
Porter teſmoings de bonne vie:
Moult tiennent par tout grans baudons,
Qui beau don donne il eſt preud'homs.
Les dons donnent loz aux donneurs,
Et ſi empirent les preneurs,
Quant leur naturelle franchiſe,
Obligent en autruy ſerviſe;
Que vous diroye en toute ſomme,
Par don fut prins & Dieu & homme.
  Compaings entendez ceſte note,
Que je vous admonneſte & note;
Sachiés ſe vous voulez ce faire,
Que vous m'avez ouy retraire,
Le Dieu d'amours jà n'y fauldra,
Quant le fort chaſtel aſſauldra,
Qu'il ne vous rende ſa promeſſe;
Car lui & Venus la Déeſſe,
Tant aux portiers ſe combatront,
Que la fortereſſe abatront.
Si pourrez lors cueillir la Roſe,
Jà ſi fort ne ſera encloſe;

Mais quant on a la choſe acquiſe,
Si convient-il très-grant maiſtriſe,
En bien garder & ſagement,
Qui jouyr en veult longuement.
Car la vertu n'eſt mye mendre,
De bien garder que de deſpendre,
Les choſes quant ils ſont acquiſes,
Comment qu'il ſoit, n'en quelles guyſes.
C'eſt bien droit que chétif ſe clame,
Celluy qui pert tout ce qu'il ame,
Bien que ce ſoit par ſa deffaulte;
Car moult eſt choſe digne & haulte,
De bien ſçavoir garder s'amye;
Si que l'en ne la perde mye,
Et meſmement quant Dieu la donne
Sage, courtoiſe, ſimple & bonne;
Qui s'amour donne & pas ne vende.
Car en nul temps àmour marchande,
Ne fut par femme controuvée,
Fors par ribauldie prouvée;
Si n'y a point d'amour ſans faille,
En femme qui pour don ſe baille.
Tel amour fainte Mal-feu larde,
Là ne doit-on pas prendre garde?
  Si ſont-ils certes preſques toutes,
Convoiteuſes de prendre & gloutes,
De ravir & de devourer:
Si qu'il n'y peut riens demourer,
A ceulx qui pour elles ſe pament,
Et qui plus loyaulment lés ament;
Car Juvenal ſi nous racompte,

Qui de Imbernie tient ſon compte,
Qui mieulx voulſiſt ung des yeulx perdre,
Que ſoy à ung ſeul homme aherdre;
Car ung ſeul ne luy peut ſuffire,
Tant eſtoit de chaulde matire;
Car jà femme n'eſt tant ardant,
Ne ſes amours ſi bien gardant,
Que de ſon chier amy ne vueille,
Tous ſes deniers & ſa deſpeuille.
Or vois que les autres feroient,
Qui par dons aux hommes s'ottroyent.
Ne nulle n'en peut-on trouver,
Qui ne ſe vueille ainſi prouver?
Tant l'ait homme en ſubjection,
Toutes ont ceſte intention.
C'eſt cy la reigle qu'il en baille;
Mais il n'eſt reigle qui ne faille;
Car des maulvaiſes entendit,
Quant cette Sentence rendit;
Mais ſe telle eſt comme devis,
Loyal de cueur, ſimple de vis,
Je vous diray bien que doit faire
Varlet courtois & debonnaire,
Qui veult à ce mettre ſa cure;
Garde que du tout ne s'aſſeure,
En ſa beaulté, ne en ſa forme:
Droit eſt que ſon engin informe,
De meurs & d'ars & de ſcience;
Car qui les fruits & la prouvence
De beaulté ſçauroit regarder;
Beaulté ſe peut bien pou garder,

Digitized by Google

Tantost a faicte sa vesprée,
Com les fleurettes en la prée;
Car Beaulté est de tel matire,
Que tant plus vit & plus empire.
Mais le sens qui le veult acquerre,
Tant comme il peut durer sur terre,
Fait à son maistre compaignie,
Et mieulx vault au chief de la vie,
Que ne fist au commencement,
Tousjours va par amendement:
Jà n'est par nul amenuysé,
Moult doit estre amé & prisé.
L'homme de noble entendement,
Quant il en use sagement.
Moult doit estre femme liée,
Quant son amour a employée,
En bel homme courtois & sage,
Qui de sens a grant tesmoignage.
Non pourtant s'il me demandoit
Conseil, sçavoir se bon seroit,
Qu'il fist des rymes joliettes,
Motez, fabliaux, chançonnettes,
Qu'il vueille à samye envoyer,
Pour luy déduyre & appayer.
Hélas! de ce ne peut chaloir,
Beau dit y peut petit valoir:
Le dit je croy loüé seroit,
D'autre preu petit y feroit.
Mais une grant bourse pesans,
Bien garnye de bon besans;
Se la veoit saillir en place,

Toſt y couroit à plaine brace ;
Elles ſont ſi très-aourſées ,
Qu'elles ne quierent que bourſées ;
Jadis ſouloit eſtre autrement ;
Or va par tout empirement.
Jadis au temps des premiers peres ,
Et de noz primeraines meres ,
Comme la lectre le teſmoigne ,
Par qui nous ſçavons la beſoigne ,
Furent amours loyaulx & fines ,
Sans couvoitiſes ne rapines ,
Et le ſiecle moult précieux ,
N'eſtoit pas ſi délicieux ,
Ne de robes , ne de viandes ;
Mais cuilloient ès boys les glandes ,
Pour pain , pour chairs & pour poiſſons ,
Et cherchoient par ces buiſſons ,
Par vaulx , par plains & par montaignes ,
Pommes , poires , noix & chaſtaignes ,
Boutons & meures & prunelles ,
Framboiſes , frezes & cenelles ,
Feves & poiz & telz choſettes ,
Comme fruitz , racines , herbettes ,
Et des eſpis des blés frotoient ,
Les racines des champs mangeoient ,
Sans mectre en preſſouer , n'en eſnes ,
Et le miel découroit des cheſnes ,
Dont habondamment ſe vivoient ,
Et de l'eaue ſimple buvoient ,
Sans querir pigment , ne claré ,
N'oncques ne burent vin paré.

Lors ne fut point la terre arée ;
Mais comme Dieu l'avoit parée,
Et d'elle-mesmes apportoit,
Ce dont chascun se confortoit :
Ne queroient saumons, ne luz,
Ains vestoient les cuirs veluz,
Et faisoient robes de laines,
Sans taindre en herbes, ni en graines ;
Ainsi qu'ilz venoyent des bestes.
Couvertes étoient de genestes,
De feuillettes & de rainceaulx,
Leurs maisonnettes & hameaulx,
Et faisoient en terre fosses,
Es roches & tiges très-grosses,
Es chesnes creux se reponnoient,
Quant les tempestes redoubtoient,
D'un horrible temps apparant,
Là s'en alloient à Garant,
Pour celle tempeste éviter,
Et eux hors du péril getter.

Comment les gens temps passé
N'avoient nul tresor amassé,
Fors tout commun par bonne foy,
Et n'avoient ne Prince ne Roy.

ET quant par nuyt dormir vouloyent,
En lieu de coites apportoyent,
En leurs places monceaulx de gerbes,
De fueilles, ou de mousse, ou d'herbes ;
Et quant l'air estoit apaisé,

Et le temps cler & arrasé,
Et le vent doulx & convenable,
Si comme en Printemps permanable,
Que les oyseaux en leur Latin,
S'estudient chascun matin,
De l'aube du jour saluer,
Qui tout leur fait les cueurs muer :
Zephirus & Flora sa femme,
Qui des fleurs est maistresse & Dame ;
Ces deux font les florettes naistre,
Fleurs ne connoissent autre maistre ;
Car par tout le monde ensement,
Les vont cil & celle sement,
Et les forment & les coulorent.
Ces couleurs dont les fleurs honnorent
Pucelles & Varletz prisiez,
De beaulx chappeletz renvoysiez,
Pour l'amour des fins amoureux ;
Car ilz ont moult plaisir en eulx.
Ces fleurettes lors estendoient,
Les coutepointes qui rendoient
Leur resplandeur par ces herbages,
Par ces prez & par ces rivages ;
Qu'il vous fust advis que la terre
Voulsist emprendre estrif & guerre,
Au Ciel d'estre mieulx estellée,
Tant est par ces fleurs revellée.
Sur telz couches que vous devise,
Sans rapine & sans convoytise,
S'entr'acoloient & baisoient
Ceulx qui le jeu d'amours plaisoient,

Soubz arbres vers pour ces gaudines ;
Leurs Pavillons & leurs courtines
De rainceaulx d'arbres eſtendoient,
Qui du Soleil les deffendoient.
Là démenoient leurs carolles,
Leurs jeux & leurs doulces parolles
Les ſimples gens bien aſſeurez ,
De toutes malices curez,
Fors demener jolivetez ,
Par loyaulx amiabletez.
N'encor n'eſtoit ne Roy ne Prince ;
Mal fait qui l'autruy tolt & prinſe.
Tres-tous pareils eſtre ſouloient ,
Ne riens propre avoir ne vouloient.
Bien ſçavoient celle parole ,
Qui n'eſt menſongiere ne fole ;
Qu'oncques Amour & Seigneurie ,
Ne s'entrefirent compaignie ,
Ne ne demouroient enſemble ,
Cil qui maiſtriſe les deſſemble.

Icy commence le Jaloux ,
A parler & dire oyans tous
A ſa femme qu'elle eſt trop baulde ,
Et l'appelle faulſe Ribaulde.

Pource voit-on des mariages ,
Quant le mary cuide eſtre ſages ,
Et chaſtie ſa femme & bat ,
Et la fait vivre en tel débat ,
Qui lui dit qu'elle eſt nice & fole ,

Dont tant demeure à la carole,
Quant elle hante ſi ſouvent
Des jolis ſearletz Convent,
Que bonne amour n'y peut durer:
Tant s'entrefont maulx endurer,
Quant il veut la maiſtriſe avoir,
Du corps ſa femme & de l'avoir.
Trop eſtes, diſt-il, viloriere,
Et avez trop nice maniere;
Quant ſuis en mon labour alez,
Tantoſt eſpringuez & balez,
Et démenés tel ribauldie,
Que ce ſemble une dyablerie;
Et chantez comme une ſeraine,
Dieu vous mette en malle ſepmaine;
Et quant vois à Romme ou en Friſe,
Porter de notre marchandiſe,
Vous devenez tantoſt ſi cointe,
Que je trouve bien qui m'acointe,
Que par tout en va la parole;
Et quant aulcun à vous parole,
Pour quoy ſi cointe vous tenez,
En tous les lieux où vous venez,
Vous reſpondez hary, hary,
C'eſt pour l'amour de mon mary.
Pour moy las douloureux chétifz,
Qui ſcet ſe je forge ou je tiſtz,
Ou ſe je ſuis ou mort ou vifz,
L'en me dévroit fraper au viz
Une vecye de mouton:
Certes je ne vaulx ung bouton,

Quant autrement ne vous chaſtie,
Male grace m'avez baſtie,
Qui de tel mal fait vous vantez.
Chaſcun ſcet bien que vous mentez
Pour moy las douloureux, pour moy
Maulx gras en mes mains enformoy,
Et villainement me déceuz,
Quant oncques voſtre foy receuz.
Le jour de noſtre mariage,
Pour moy donner tel rigolage:
En démenant ung tel bobant,
Qui cuidez-vous aller lobant.
Certes je n'aÿ pas le povoir,
De telle cointerie veoir,
Que ces Ribaulx ſaffres, frians,
Qui ces Putains vont eſpians,
Entour vous remirent & voyent,
Quant par ces ruës vous convoyent,
A qui pelez-vous telz chaſtaignes,
Qui me peut plus faire d'engaignes;
Vous faictes de moy chappe à pluye,
Quant de preſent près vous m'appuye.
Je voy que vous eſtes plus ſimple
En ce ſurcot, en celle gymple,
Que tourterelles, ne coulons,
Ne vous chault s'il eſt court ou longs.
Quant ſuis tout ſeul lés vous preſens,
Qui me donneroit cent beſens,
Combien que debonnaire ſoye;
Se pour honte ne le laiſſoye,
Ne me tendroye de vous batre,

Digitized by Google

Pour vostre orgueil du tout abatre ;
Et sachiez qu'il ne me plaist mie,
Qu'il soit en vous telle cointie,
Soit de carolle, soit de dance,
Fors seulement en ma presence.

Comment le Jaloux si reprent
Sa femme, & dit que trop mesprent,
Dé démener ou joye ou feste,
Et que de ce trop le moleste.

D'Autre part ne puis plus celer,
Entre vous & se bacheler,
Robinchon qui a vert chapel,
Qui si-tost vient à vostre Apel.
Avez-vous terres à partir,
Vous ne pouvez de luy partir ?
Tousjours ensemble flajolez,
Ne sçay que vous entrevoulez ;
Que vous pouvez-vous entredire,
Tout vif me faut enragier dire,
Pour vostre fol contenement.
Par le Dieu, qui ne fault ne ment,
Se vous parlez jamais à luy,
Vous en aurez le vis pally,
Voyre pardieu plus noyr que meure :
Car de coups, se Dieu me sequeure,
Vous donray tant par ce visaige,
De quoy vous tenez le musaige,
Qui tant est aux musars plaisans,
Que vous rendrez coye & taisans,

Digitized by Google

Ne jamais hors sans moy n'yrez ;
Mais à l'hostel me servirez,
En bons aneaulx de fer rivée :
Les dyables vous font si privée
De ces Ribaulx plains de losenges,
Dont vous deussiés bien estre estranges ;
Ne vous prins-je pour me servir,
Cuidez-vous m'amour desservir,
Pour acointer ces ors Ribaulx,
Pour ce qu'ilz ont les cueurs si baulx,
Et qu'ilz vous retrouvent si baulde ?
Vous estes maulvaise Ribaulde ;
Si ne me puis en vous fier,
Diables m'y firent marier.

Las se Theofrastus je creusse,
Jamais femme espousé je n'eusse ;
Il ne tient pas homme pour sage,
Qui femme prent par mariage,
Soit belle, ou laide, ou povre, ou riche ;
Car il dit & pour vray la fiche,
En son noble Livre aureolle,
Qui bien fait à lire en escolle ;
Qu'il y a vie trop grevaine,
Plaine de travail & de paine,
Et de comptens & de riottes,
Par les orgueilz des femmes sottes,
Et de dangiers & de reprouches,
Qu'ilz font & dient par leurs bouches,
Et de requestes & de plaintes,
Qu'ilz trouvent par achoisons maintes ;
Si à grant paine à les garder,

Digitized by Google

Pour leurs folz vouloirs retarder :
Et qui veult povre femme prendre ,
A nourrir la convient entendre ,
Et à veſtir & à chauſſer :
Et ſe tant ſe cuide avancer,
Qu'il la preigne riche gramment ,
A ſouffrir aura grand torment ;
Tant la treuve orgueilleuſe & fiere ,
Et ſurcuidée & bobanciere ,
Que ſon mary ne priſera
Riens , & par tout deſpriſera
Ses parens & tout ſon lignage ,
Par ſon oultrecuidé langage.
S'elle eſt belle tous y acourent ,
Tous la pourſuyvent & l'honnourent ;
Tous y heurtent , tous y travaillent ,
Tous y luitent , tous y bataillent ;
Tous à la ſervir s'eſtudient ,
Tous vont entour elle & la prient ,
Tous y muſent & la convoyent ,
Si l'ont en la fin tant la proyent ,
Qu'elle eſt de toutes pars aſſiſe ,
Envis eſchappe d'eſtre priſe ;
Si laide eſt à chaſcun veult plaire.
Et comment pourroit nul ce faire ,
De garder ce que tous guerroient ,
Ou haïr tous ceulx qui le voyent ?
S'il prent à tout le monde guerre ,
Il n'a povoir de vivre en terre ;
Nul ne les garde d'eſtre priſes ,
Quant bien ſeuffrent d'eſtre requiſes.

Peneloppe meſmes prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit :
Si n'euſt-il meilleure femme en Grece :
Si feroit-il par ſoy Lucrece ;
Jaçoit ce que ſe ſoit occiſe,
Puiſque par force l'avoit priſe
Le fils au Roy Tarquinius ;
N'onc, ce dit Titus Livius,
Mary, ne pere, ne parens,
Ne l'en peurent eſtre garens,
Pour paine que nul d'eulx y miſt,
Que devant eulx elle ne s'occiſt.
Du dueil laiſſer moult la requirent,
Et de belles raiſons luy dirent,
Son loyal mary meſmement,
La confortoit piteuſement,
Et de bon cueur luy pardonnoit
Tout le fait, & luy ſermonnoit,
Et s'eſtudioit a trouver
Vives raiſons pour luy prouver
Que ſon corps n'avoit pas pechié,
Quant le cueur ne voult le pechié ;
Car corps ne peut eſtre pecheur,
Se le cueur n'en eſt conſenteur.
Mais elle qui ſon dueil menoit,
Ung coutel en ſon ſein tenoit,
Si mucé que nul ne le veit,
Quant pour en ſoy ferir le prit,
Et leur reſpondit ſans vergogne ;
Beaulx Seigneurs qui que me pardogne,
L'ort pechié dont ſi fort me poiſe,

Digitized by Google

Ne comment, diſt-ell', qu'il en voiſe,
Je ne me pardoint pas la paine.

Comment Lucrece par grant yre,
Son cueur point, derompt & deſſire,
Et chiet morte ſur terre à dens,
Devant ſon mary & parens.

LOrs fiert de grant angoiſſe plaine,
D'une eſpée dans ſa poitrine,
Son cueur, ſi le fend & ſe porte
Devant eulx à la terre morte;
Mais ains pria qu'ilz travaillaſſent
Tant pour luy, que ſa mort vengeaſſent.
C'eſt exemple voult procurer
Pour mieulx les femmes aſſeurer,
Que nulluy force ne leur meuſt,
Qui pour ce mort ſouffrir ne deuſt,
Dont le Roy & ſon filz en furent
Mis en exil, & en moururent.
N'onc puis Romains pource deſroy
Ne vouldrent faire à Romme Roy.
Si n'eſt-il plus nulle Lucrece,
Ne de Penelopé en Grece,
Ne preude femme deſſus terre,
S'il fuſt qui bien les ſceuſt requerre;
Ainſi le dient les Payens.
N'oncques nul n'y trouva moyens,
Maintes meſmes par eulx ſe baillent,
Quant les requereurs leur deffaillent,
Et ceulx qui font les mariages,

Digitized by Google

Si ont trop merveilleux uſages
Et couſtume ſi deſpareille,
Qu'il me vient à trop grant merveille.
Ne ſçay dont vient ceſte folie,
Fors de rage & de deſverie.
Je voy qui ung cheval achette,
Il n'eſt ſi fol qui riens y mette,
Combien qu'il ſoit très-bien couvert,
S'il ne le voit à deſcouvert,
Par tout le regarde & eſpreuve;
Mais on prent femme ſans eſpreuve:
Car jà ne ſera deſcouverte,
Ne pour gaigne, ne pour la perte,
Pour ſoulas, pour déduit, pour aiſe,
Tant ait ſon fiancé méſaiſe,
Devant qu'elle ſoit eſpouſée,
Et quant el' voit la choſe oultrée,
Adoncques montre ſa malice,
Et appert lors s'elle à nul vice.
Si fait au fol ſes mœurs ſentir,
Quant riens n'y vault le repentir:
Si ſçay-je bien certainement
Combien qu'el' ſe tient ſagement,
N'eſt nul qui marié ſe ſente,
S'il n'eſt fol, qui ne s'en repente.
Prudes femmes par ſaint Denis,
Dont il eſt moins que de fenis,
Comme Valerius témoigne,
Ne peut nul aimer qu'il ne preigne
Par grans paours & par grans cures,
Et d'autres grans meſadvantures,

Digitized by Google

Moins que de fenis par ma teste,
Par comparaison plus honneste;
Voire moins que de blancz corbeaulx;
Combien qu'elles ayent les corps beaulx:
Mais non pourtant, quoy que j'en die,
Pource que ceulx qui sont en vie
Ne puissent dire que je queure
A treстoutes femmes au dessure.
Qui preude femme veult congnoistre;
Soit seculiere, ou soit de cloistre:
Se travail veult mettre à la querre,
C'est oysel cler semé sus terre;
Si legierement cognoissable,
Qui est à noir cygne semblable.
Juvenal mesmes le conferme,
Qui le dit par Sentence ferme;
Se tu trouves chaste Moullier;
Va t'en au temple agenoullier;
Et Jupiter sers & honnoure,
A luy sacrifier laboure,
A Juno la Dame honnourée;
Une vasche toute dorée.
Qu'onc plus merveilleuse advanture
N'advint à nulle créature.
Et qui veult les males amer,
Dont deçà mer & delà mer,
Comme Valerius racompte,
Qui de vrai dire n'a pas honte,
Sont essains plus grans que de mousches;
Qui se recueillent en leurs rouches.
A quel chief en cuyde-il venir?

Mal ſe fait à tel rain tenir,
Et qui s'y tient bien le recors,
Il en perdra l'ame & le corps.
Valerius qui ſe douloit,
De ce que Ruffin ſe vouloit
Marier qui ſon compaings yere ;
Si luy diſt par parolle fiere.
Dieu tout-puiſſant, diſt-il, amis,
Garde que je ne ſoye jà mis,
Es latz de femmes, tant puiſſans
Sont, qu'ilz ſont tous par art froiſſans,
Et Juvenal mêmes eſcrye
A Poſtumus qui ſe marie.
Poſtumus veulx-tu femme prendre,
Ne peuz-tu trouver à toy pendre,
Ou hart, ou cordes, ou cheveſtres,
Ou faillir hors par les feneſtres,
Dont l'en peult & hault & loing veoir,
Ou de laiſſer toy d'ung pont cheoir ?
Car forſenerie te maine
A ceſte grant douleur & paine.
Le Roy Phoroneus meiſmes,
Que ſi comme nous apreiſmes,
Ses Loix au Peuple Grec donna,
Au lit de la mort ſermonna,
Et diſt à ſon frere Leonce ;
Frere & amy je te dénonce,
Que très-bieneuré je mouruſſes,
S'oncques femme eſpouſée n'euſſes,
Et Leonce tantoſt la cauſe,
Luy demanda de ceſte clauſe,

Digitized by Google

Tous les mariés ſi la preuvent,
Et par experiment le treuvent:
Et quant tu auras femme priſe,
Tu le ſçauras bien à deviſe.
Pierre Abayelart le confeſſe,
Que ſœur Heloïſe, l'Abbeſſe
Du Paraclet, qui fut ſamye,
Accorder ne ſe vouloit mye,
Pour riens qui la teniſt à femme:
Ains lui faiſoit la jeune Dame,
Bien entendant & bien lettrée,
Et bien aymant & bien aymée.
Argumens pour luy chaſtier
Qu'il ſe gardaſt de marier,
Et lui prouvoit par eſcriptures,
Et par raiſons qui ſont trop ſeures,
Condicion de mariage,
Combien que la femme ſoit ſage,
Car les livres avoit bien leuz,
Bien eſtudiés & bien veuz;
Et les meurs feminins ſçavoit,
Car en ſoi treſtous les avoit,
Et lui requeroit qu'il l'amaſt,
Mais que nul droit ne reclamaſt,
Fors que de grace & de franchiſe,
Sans ſeigneurie & ſans maiſtriſe,
Et qui peuſt bien eſtudier,
Franc & quicte ſans ſoy lyer,
Et qu'il entendiſt à l'eſtuide
Qui de ſcience n'eſt pas vuide;
Et lui rediſoit touteſvoyes

Que plus plaisans étoient leurs joyes :
Et les soulas plus en croissoient,
Quant plus tard ils s'entreveoient.
Mais il, si comme escript nous a,
Qui tant l'aymoit qu'il l'espousa
Contre son admonestement,
Si luy en mescheut malement.
Car puis qu'ilz furent, ce me semble,
Par leurs accors conjoinctz ensemble,
D'Argenteil Nonnain revestue,
Fut la couille à Pierre tolue.
A Paris en son lict de nuytz,
Dont moult eut travail & ennuys ;
Et fut par cette meschéance
Moine de saint Denys en France,
Puis Abbé d'une autre Abbaye,
Et fonda se dit en sa vie
Une Abbaye renommée
Qui du Paraclet est nommée,
Dont Heloïse si fut Abbesse,
Qui devant fut Nonnain Professe.
Elle-mesmes nous le racompte,
Et l'escript sans en avoir honte
A son amy que tant aymoit,
Que Pere & Seigneur clamoit,
Une merveilleuse parole,
Que moult de gens tiennent à fole ;
Qui est escripte en ses Epistres,
Qui bien chercheroit ès Chapitres :
Et lui manda par Lettre expresse,
Depuis ce qu'elle fut Abbesse ;

Digitized by Google

En cette forme gracieuſe,
Comme femme bien amoureuſe.
Se l'Empereur qui eſt à Romme,
Soubz qui doyvent eſtre tout homme,
Me daignoit prendre pour ſa femme
Et me faire du monde Dame,
Si vouldroye ores mieulx, diſt-elle,
Et Dieu à teſmoing en appelle,
Eſtre ta putain appellée
Qu'eſtre Emperiere couronnée.
Mais je ne croy mye par m'ame
Qu'onc puis fut une telle femme.
Si croy-je bien qu'à la lecture
Se miſt pource que ſa nature
Vaincre & dompter mieux en ſçavoit;
Les mœurs feminins cognoiſſoit:
Car certes ſe Pierre la creuſt,
Jamais marié ne ſe fuſt.
Mariage eſt mauvais lien,
Se m'aiſt Dieu & ſaint Julien,
Qui pelerins errans heberge,
Et ſaint Lyenard qui tous deſſerge
Les pelerins bien repentans,
Quant les voit à lui démentans:
Mieulx me vaulſiſt eſtre allé pendre
Au jour que je deuz femme prendre.
Quant ſi cointe femme acointay,
Mort ſuis quant femme ſi cointe ay.
Mais par le filz ſaincte Marie,
Que me vault cette cointerie,
Cette robe cointeuſe & chiere

Qui ſi vous fait haulſer la chiere,
Et tant vous grieve & tant ataine
& tant eſt longue qu'elle traine?
Pourquoi tant d'orguëil demenez
Que je deviens tout forcenez?
Que me fait-elle de prouffit,
Et combien qu'aux autres prouffit
A moi ne fait-elle que nuire?
Car quant me vueil à vous déduyre
Je la trouve ſi encombreuſe,
Si grevaine, ſi ennuyeuſe,
Que je ne puis à chief venir,
Ne vous y puis à point tenir:
Tant me faictes de tours de ganches,
De bras, de coſtez & de manches;
Et tant vous allez détortant,
Ne ſçay comment ce va, fors tant
Que bien voy-je que ma drurye,
Ne mon ſoulas ne vous plaiſt mye:
Meſmes au ſoir quant je me couche;
Ains que vous reçoive en ma couche,
Comme preud'homs fait ſa moullier,
Là vous convient-il deſpoüillier:
N'avez ſur chief, ſur corps, ſur hanche
Que une coiffe toute blanche,
Et les treſſons yndes ou vers,
Cy croy ſoubz la coiffe couvers;
Les robes & les pennes griſes,
Sont adonc à la perche miſes,
Toute la nuyt pendans à l'air:
Que me peut donc tout ce valoir,

Fors à vendre ou à engaigier,
Vif me voyés-vous enraigier,
Et mourir de la male-raige,
Se je ne vends tout & engaige ?
Car puisque par jour si me nuysent,
Et par nuyt point ne me déduysent,
Quel prouffit y puis autre attendre,
Fors les engaiger ou les vendre ;
Je m'en suis par le voir allez,
De nulle riens mieux n'en valez,
Ne de sens, ne de loyaulté,
Et non pardieu pas de beaulté.
Et se nulz homs pour moy confondre,
Vouloit opposer ou respondre,
Qui les bontés des choses bonnes,
Font bons les estranges personnes,
Et que beaulx garnemens font belles
Les Dames & les Damoiselles.
Certes quiconques ce diroit,
Je diroye qu'il mentiroit ;
Car la beaulté des belles choses,
Soient violettes, ou roses,
Ou draps de soye, ou fleurs de lys ;
Si comme escript aux Livres lys,
Sont en eulx & non pas ès Dames ;
Car sçavoir doyvent toutes femmes,
Que jà nul jour tant qu'elle vive
N'aura fors sa beaulté nayve,
Et tout autant dys de bonté,
Com de beaulté vous ay compté ;
Si dis pour ma parole ouvrir,

Qui vouldroit ung fumier couvrir
De draps de ſoye ou de fleurettes,
Bien coulourées & bien nettes;
Si ſeroit certes le fumier,
Qui de puir eſt couſtumier;
Tel que devant eſtre ſouloit,
Et ſe nul dire me vouloit,
Se le fumier eſt bien parant,
Et dedans eſt or & puant,
Tout ainſi les femmes ſe parent:
Pour ce que plus belles apparent,
Ou c'eſt pour leur laideur aſcondre;
Certes je ne ſçay que reſpondre,
Fors tant que tel déception
Vient de la fole viſion
Des yeulx, qui parées les voyent;
Par quoy leurs cueurs ſi ſe deſvoyent,
Pour la plaiſante impreſſion
De leur imagination,
Qu'ilz ne ſçavent appercevoir
Ne la menſonge, ne le voir,
Ne le ſophiſme deviſer
Par deffault de bien adviſer;
Mais s'ils euſſent des yeulx de lins,
Ja pour leurs manteaulx ſebelins,
Ne pour ſurcotz, ne pour tonelles,
Ne pour guimples, ne pour cotelles,
Ne pour chemiſes, ne pelices,
Ne pour joyaulx, ne pour délices,
Ne pour leurs moës deſguiſées,
Qui bien les auroit adviſées,

Ne pour leur luyſans ſuperfices,
Dont ilz uſent par artifices ;
Ne pour chapeaulx de fleurs nouvelles,
Ne leur ſemblaſſent eſtre belles.
Car le corps Olimpiadés,
Qui de beaulté avoit adés,
Et de couleur & de facture,
Tant l'avoit bien faicte nature,
Qui en dedans veoir le pourroit,
Pour trop laid tenir la vourroit ;
Ainſi le racompte Boëce,
Saiges homs & plain de proëſſe ;
Et traict, à teſmoing Ariſtote,
Qui par parole ainſi le note ;
Car le lyns a la regardure
Si fort, ſi perſant & ſi ſure,
Qu'il voit tout ce que l'en luy monſtre,
Et dedans & dehors toult outre,
Et dit qu'oncques n'hyver n'eſté
Beaulté n'euſt paix à chaſteté,
Tousjours y a ſi grant tençon,
Qu'oncques en fable n'en chanſon,
Dire n'ouï ne recorder,
Que l'en les peuſt bien accorder.
Il a entr'eux ſi mortel guerre,
Que jà l'une ung plain pied de terre,
A l'autre ne lairra tenir,
Pour qu'el puiſſe au deſſus venir.
Mais la choſe eſt ſi mal partie,
Que chaſteté pert ſa partie,
Quant aſſault ou quant ſe revanche.

Tant sçet peu de luytte & ganche,
Qu'il luy convient ses armes rendre,
Et n'a povoir de se deffendre
Contre Beaulté qui est tant fiere:
Laideur mesmes sa chamberiere,
Qui luy doit honneur & servise,
Ne l'ayme pas tant, ne ne prise,
Que de son hostel ne la chasse,
Ne l'en mette hors & l'en dechasse.

Beaulté si chasteté guerroye,
Et laidure aussi la maistroye,
De servir à vertus leur Dame,
Qui des chastes à malle fame.

ET luy court sur ou col la mace,
En faisant très-orde grimace,
Qui tant est grosse & tant luy poise,
Que merveilleusement luy poise,
Quant sa Dame en vie demeure,
La montance d'une seule heure.
C'est Chasteté trop mal baillie,
Quant de deux pars est assaillie,
Et n'a de nulle part secours,
Si l'en convient fouyr le cours;
Car elle se voit au fait seulle,
S'el l'avoit juré sur sa gueulle,
Et sceut encor assez de luyte,
Quant chascun encontre elle luyte;
Elle n'ose les contrester,
Si qu'el n'y peut riens conquester:

Digitized by Google

Laideur a tout le fait gaſté,
Quant ſi court ſus à Chaſteté,
Qui deffendre & garder la deuſt
Même ſe muſſer el la peuſt,
Entre ſa chair & ſa chemiſe;
Si l'y devroit-elle avoir miſe.
Moult refait certes à blaſmer,
Beaulté qui bien la deuſt amer,
Et luy procurer s'elle peuſt,
Que très-bonne paix entre eulx euſt.
Tout ſon povoir au moins en fiſt,
Ou qu'en ſa grant mercy ſe miſt;
Car bien faire luy deuſt hommage,
S'elle fuſt preux, courtoyſe & ſage,
Non pas faire honte & vergongne;
Car la lectre ſi nous teſmoigne,
Au ſixieſme Livre Virgile,
Par l'auctorité de Sibile,
Que nul qui vive chaſtement,
Ne peut venir à damnement.
Dont je jure le Roy celeſtre,
Que femme qui belle veult eſtre,
Ou qui du reſſembler ſe paine,
Et ſe remire & ſe demaine,
Pour ſoy parer & cointoyer,
Qu'el veult chaſteté guerroyer,
Qui moult a certes d'ennemies
Par Cloiſtres & par Abbayes,
Toutes contre elle ſont armées,
Jà ne ſeront ſi enyvrées,
Que chaſteté ſi fort ne heent,

Digitized by Google

Que tout à luy nuyre ne béent.
Toutes font à Venus hommage,
Sans regarder preu, ne dommage,
Et ſe cointoient & ſe fardent,
Pour mocquer ceulx qui les regardent;
Et vont traſſant parmis les ruës,
Ou pour voir, ou pour eſtre veuës,
Pour faire aux compaignons deſir
De vouloir avec eulx geſir,
Pour ce portent-elles cointiſes
Aux carolles & aux Egliſes;
Jamais aulcune ne le feiſt,
S'elle ne cuydaſt qu'on la veiſt,
Et que pour ce moult plus toſt pleuſt
A ceulx qu'elle decevoir peuſt.
Mais certes qui les voit en compte,
Moult font femmes à Dieu grant honte,
Comme foles & deſvoyées,
Quant ne ſe tiennent appaiſées
De la beaulté que Dieu leur donne,
Chaſcune a ſur ſon chief couronne
De fleurettes d'or ou de ſoye,
Et s'enorgueilliſt & cointoye,
Quant ſe va monſtrant par la ville,
Par quoi trop grandement s'aville
La très-malheureuſe la laſſe,
Quant choſe plus ville & plus baſſe,
De ſoy veult ſur ſon chief attraire,
Pour ſa beaulté croiſtre ou parfaire;
Et va ainſi Dieu deſpriſant
Et le tient pour non ſouffiſant,

Digitized by Google

Et se pense en son fol couraige
Que Dieu luy fist trop grant oultrage ;
Quant sa beaulté luy compassa
Trop négligemment s'en passa ;
Si quiert Beaulté de créatures,
Que Dieu fist de plusieurs figures,
Ou de métaulx, ou de fleurettes,
Com d'autres estranges chosettes.
Sans faille ainsi est-il des hommes,
Qui mettent en diverses formes,
Les chappeletz & les cointises,
Sur les beaultez que Dieu a mises ;
Envers luy trop nous mesprenons,
Quant appaiez ne nous tenons
Des beaultez qu'il nous a données
Sur toutes créatures nées ;
Mais je n'ay de tels truffes cure,
Je vueil souffisante vesture,
Qui de froit & de chault me garde ;
Aussi très-bien se Dieu me garde,
Me garantit & corps & teste,
Par vent, par pluye & par tempeste,
Fourrée d'aigneaulx sur gros bureaux,
Comme pers fourré d'escureaux.
Mes deniers ce me semble pers,
Quant j'ai pour vous robes de pers ;
De camelot, ou de brunette,
De vert, ou d'escarlatte achette,
Et de vair & de gris la fourre,
Ce vous fait en folie encourre,
Et faire les tours & les roës,

Par les pouldres & par les boës,
Ne Dieu, ne moy riens ne prisez,
Mesmes la nuyt quant vous gisez,
Lez moy en mon lit toute nuë,
Ne pouvez-vous estre tenuë ;
Car quant je vous vueil embrasser,
Pour baiser & pour solasser :
Et suis plus forment eschauffé,
Vous rechignez comme mauffé,
Ne vers moy, pour riens que je face,
Ne voulez tourner votre face ;
Mais pour malade vous faignez,
Tant souspirez, tant vous plaignez ;
Et faictes si le dangereux,
Que j'en deviens si paoureux,
Que je ne vous ose assaillir,
Tant ay grant paour de défaillir :
Quant après dormir me réveille,
Si me vient à trop grant merveille.
Comment ces Ribaulx y adviennent,
Qui par jour vestuë vous tiennent ;
Se vous ainsi vous détortez,
Quant avec eulx vous déportez,
Et se tant leurs faictes d'ennuys,
Comme à moy de jour & de nuys ;
Mais n'en avez ce croy talent,
Ains allez chantant & balant,
Par ces jardins, par ces preaux,
Avec ces Ribaulx desloyaux,
Qui me trainent ceste espousée,
Sur l'herbe verde à la rousée,

Digitized by Google

Et me vont illec desprisant,
Et par despit entr'eulx disant;
C'est maulgré l'ort villain jaloux,
Sa chair soit or livrée aux loups,
Et les oz aux chiens enragiez,
Par quoy suis si ahontagiez.
C'est par vous faulse pautonniere,
Et par vostre fole maniere,
Ribaulde orde vil pute lisse,
Jà vostre corps de cest an n'isse,
Quant à tels mastins le livrez,
Par vous suis à honte livrez,
Par vous, par vostre lecherie,
Suis-je mis en la Confrairie
Saint Arnoul le Seigneur des Coux,
Dont nul ne peut estre rescoux,
Qui femme prent au mien essient,
Tant la voit gardant n'espiant,
Et eust des yeulx plus d'ung millier,
Toutes se font hurtebillier;
Il n'est garde qui riens y vaille.
Et s'il avient que le fait faille,
Jà la voulenté ne fauldra,
Par quoy se peut, au fait viendra;
Car le vouloir tousjours en porte;
Mais forment nous en réconforte.
Juvenal qui dit du mestier,
Que l'en appelle refatier:
Que c'est le moindre des péchiez,
Dont corps de femme est entechiez;
Car leur nature leur commande,

Que chascune à pis faire entende.
Ne voit-on comment les marrastres
Donnent venin à leurs fillastres,
Et font charmes & sorceries,
Et d'autres grandes diableries,
Que nul ne pourroit récenser,
Tant y peust fortement penser.
Toutes estes, serez ou fustes,
De fait ou de voulentez putes,
Et qui très-bien vous chercheroit,
Toutes putes vous trouveroit;
Car qui ne peut le fait estaindre,
Voulenté ne peut nul contraindre.
Tel avantaige ont toutes femmes
Qu'els sont de leur voulenté Dames,
On ne leur peut leurs cueurs changier,
Pour batre, ne pour ledengier;
Mais quiconques changier les peust,
La Seigneurie des cueurs eust.
Or laissons ce qui ne peut estre;
Mais beau doulx Dieu, le Roy celestre,
Des Ribaulx que pourrai-je faire,
Qui tant me font honte & contraire?
S'il advient que je les menasse,
Que priseront-ilz ma menasse?
Se je me vueil à eulx combatre,
Tost me pourront tuer ou batre.
Ilz sont felons & oultrageux,
De tous maux faire courageux,
Jeunes, jolis, felons, testuz,
Et ne me prisent deux festuz;

Digitized by Google

Car jeuneſſe ſi les enflame,
Qui de feu les emple & de flame;
Et ſi leur fait, à dire voir,
Les cueurs à Follie eſmouvoir;
Et ſi legiers & ſi volans,
Que chacun cuide eſtre ung Rolans;
Voire Hercules ou ung Sanſon.
Si eurent ces deux, ce penſon,
Eſcript eſt & je le recors,
Une même grandeur de corps;
Car Hercules avoit ſelong
L'Acteur Solin dix piedz de long.
N'onc ne peut à quantité graindre,
Nul homs, ſi comme il dit, attaindre;
Et ce verra ſans oyr dire,
Celluy qui vouldra Solin lire.
Cil Hercules eut moult d'encontres;
Il vainquit douze horribles monſtres,
Par ſa force & par ſa proeſſe,
Comme le racompte Boece;
Et quant eut vaincu le douzieſme,
Oncq ne peut chevir du treizieſme,
Et ce fut de Dejanira
S'amye, qui ſi luy tira
La chair de venin toute eſpriſe
Par la venimeuſe chemiſe;
Ainſi fut par femme dompté,
Hercules qui tant eut bonté.
Si avoit-il pour Yolé
Son cueur d'amours tout affolé.
Mais Dejanira par envie,

Tendoit à luy tollir la vie,
Pour ce qu'une autre amye avoit :
Si qu'ainsi vengier s'en vouloit ;
Car mains bruvaiges luy donna,
Et sa chair toute empoisonna,
Par une maulvaise malice,
Si la creut comme fole & nice ;
Mais nulz homs ne se peut par m'ame,
Guetter d'une maulvaise femme,
Quant il y a son cueur bouté,
Mains en sont mors en grant vilté.

Comment Dalida en dormant,
A Sanson qui l'aimoit formant,
Coupa par faulse traïson
Ses cheveulx, quant en son giron
Le fist couchier pour endormir,
Dont après l'en convint gémir.

AUssi es escriptz anciens,
On lit que les Philistiens
Ne pouvoient vaincre Sanson,
Par bataille, ne par tenson :
Quant sa femme le fist dormir
En son Giron, si qu'à loysir
Luy coupa trestous les cheveulx,
Dont dommaige sourdit pour eulx,
Et fut prins de ses ennemis,
De toute sa force desmis,
Et luy creverent les deux yeulx,
Dont elle ne valut pas mieulx ;

Ainſi Sanſon qui pas dix hommes
Ne redoutoit, ne que dix pommes ;
S'il avoit tous ſes cheveulx euz,
Fut par ſa femme moult déceuz.
Si fais-je que fol de ce dire ;
Car je ſay bien que tire à tire,
Mes paroles toutes direz,
Quant vous de moy départirez,
Aux Ribaulx vous irez clamer,
Et me pourrez faire entamer
La teſte, ou les cuiſſes briſer,
Ou les eſpaules enciſer,
Se vous povez à eulx aller ;
Mais ſe j'en puis oyr parler,
Ains que ce me ſoit advenuz,
Et les bras ne me ſont tenuz,
Ou le peſtail ne m'eſt oſtez,
Je vous briſeray les coſtez.
Amours de voyſin, ne parens,
Ne vous en feront jà garans,
Ne tous voz villains Ribaulx meſmes :
Las pour quoy nous nous entreveiſmes !
Las de quel heure fuz-je nez,
Quant en tel vilté me tenez !
Que ces matins Ribaulx puans,
Qui flattans vous vont & huans,
Sont de vous ſi Seigneur & maiſtre,
Dont tout ſeul je deuſſe Sire eſtre ;
Par qui vous eſtes ſouſtenuë,
Veſtuë & chauſſée & repeuë ;
Et vous me faictes parſonniers,

Digitized by Google

Ces ors Ribaulx, ces puteniers,
Qui ne vous font se honte non,
Tollu vous ont votre renom :
De quoy garde ne vous prenez,
Quant entre voz bras les tenez ;
Par devant dient qu'ilz vous ament,
Par derriere putain vous clament ;
Et dient ce que pis leur semble,
Quant se mocquent de vous ensemble,
Combien que chascun d'eulx vous serve ;
Car bien congnois toute leur verve.
Sans faillir c'est bien véritez,
Quant à leurs bandons vous mectez,
Ilz vous sçavent bien mectre à point,
Car de dangier en vous n'a point ;
Quant entrée estes en la foulle,
Chascun vous boulle & vous deffoulle.
Il me prent par foy grant envie,
De leur soulas & de leur vie ;
Mais sachiez & bien le recors,
Que ce n'est pas pour vostre corps,
Ne pour vostre desvoyement ;
Mais est pour ce tant seulement,
Qu'ilz ont le desduit des joyaulx,
Des fermeaulx d'or & des aignyaulx ;
Et des robes & des pelices,
Que je vous doing com fol & nices ;
Car quant vous allés aux carolles,
Ou à voz assemblées foles,
Et je remains com fol & yvres,
Vous y portez qui vault cens livres ;

D'or & d'argent ſur voſtre teſte,
Et commandez que l'en vous veſte,
De camelot, de vair, de gris;
Si que treſtout en amaigris,
De maltalant & de ſoucy,
Tant m'en eſmay, tant m'en ſoucy.
Que me revalent ces garlandes,
Ces coiffes à dorées bendes,
Auſſi ces beaulx dorez treſſouers,
Et ces riches dorez fermouers,
Ces cercles d'or bien entaillez,
Précieuſement eſmaillez,
Et ces couronnes de fin or,
Dont enragier ne me fine or;
Tant ſont belles & bien polyes,
Ou tant a fines pierreries,
Saphirs, rubis & eſmeraudes,
Qui tant vous font les chieres baudes;
Ces fermeaulx d'or à pierres fines
A voſtre col, à voz poitrines,
Et ces tiſſus & ces ceintures,
Dont ſi chier couſtent les ferrures,
De l'or & des pierres menues,
Que me vallent telz farfelues;
Et ſi eſtroit voz pieds chauſſez,
Puis la robe ſouvent hauſſez,
Pour les montrer à voz Ribaulx;
Ainſi me confort Saint Tybaulx.
Que tout dans trois jours je viendray
Très-vile & ſoubz pieds vous tiendray:
N'aurez de moy, bien le recorde,

Fors sircot & cotte de corde,
Et une chemise de chanvre,
De gros filz & non pas de tenvre;
Mais sera grossement tissuë,
Et dessirée & desrompuë,
Qui qu'en face ne dueil ne plainte:
Et par mon chief vous serez ceinte;
Mais vous diray de quel ceinture,
D'un cuir tout blanc sans fermeture,
Et de mes houseaulx anciens,
Aurez grans souliers à lyens,
Larges pour mectre grans panuffles,
Toutes vous osteray ces truffles,
Qui vous donnent occasion
De faire fornication:
Si ne vous irez plus monstrer,
Pour vous faire aux Ribaulx fouler.
Mais or me dictes sans contreuve,
Celle autre riche robe neufve,
Dont l'autre jour vous vous parastes,
Quant aux carolles en allastes;
Car bien congnois & rayson ay,
Qu'oncques telle ne vous donnay,
Par amour, où l'avez-vous prise?
Vous m'avez juré sans faintise,
Et Saint Philebert & Saint Pere,
Qu'elle vous vint de vostre mere,
Qui le drap vous en envoya;
Car si grant amour à moy a,
Ainsi que me faictes entendre,
Que veult bien ses deniers despendre,

Digitized by Google

Pour me faire les miens garder,
Vive la puiſſe l'en larder :
L'orde vieille putain preſtreſſe,
Et maquerelle & charmereſſe ;
Et vous auſſi par voz merites,
S'il n'eſt ainſi comme vous dictes.
Certes je luy demanderoye ;
Mais en vain me travailleroye,
Tout ne me vauldroit une bille ;
Car telle mere, telle fille,
Bien ſçay, parlé avez enſemble,
Vous deux avez, comme me ſemble ;
Les cueurs d'une verge touchiez,
Bien ſay de quel pied vous clochiez.
L'orde vieille putain fardée,
S'eſt à voſtre accord accordée,
Autreffoys à ceſte hart torſe,
De maint maſtin a eſté morſe.
Mains divers chemins a traſſez ;
Mais tant eſt ſon vis effacez,
Que riens ne peut faire de ſoy,
Si veult de vous faire l'eſſay ;
Et vient céans & vous emmaine,
Troys foys ou quatre la ſepmaine,
Et faint faire pellerinages,
Selon tous les anciens uſages ;
Car j'en ſçay toute la convine,
Et de vous promener ne fine,
Comme l'en fait cheval à vendre
Et prend, & vous enſeigne à prendre ;
Cuidez que je ne vous congnoiſſe,

Digitized by Google

Qui me tient que je ne vous froisse
Les oz comme poucin en paste,
De ce pestail ou de cest haste.

Comme le Jaloux se débat
A sa femme, & si fort la bat
Que robe & cheveulx lui décyre,
Par sa jalousie & par yre.

LOrs la prent au point de venuë,
Cil qui de maltalent tressuë,
Par les tresses la sache & tire,
Ses cheveulx luy rompt & dessire;
Le Jaloux & sur luy s'aourse,
Plus que ne fait lion sur l'ourse;
Et par tout la maison la traine,
Par grant courroux & par grant haine;
Et la ledenge mallement,
Ne ne veult-il par nul serment:
Recevoir excusation,
Tant est de male intention;
Mais fiert & frape & rouille & maille;
Celle qui brait & crie & braille,
Et fait sa voix voler au vens,
Par fenestres & par auvens;
Et ce qu'elle scet luy reprouche,
Si comme luy vient à la bouche,
Devant les voysins qui là viennent,
Qui pour folz eulx deux si les tiennent;
Et luy la ostent à grant paine,
Tant qu'il est à la grosse alaine.

Digitized by Google

Et quant la Dame ſent & note
Ce torment & ceſte riote,
Et ceſte deſduiſante vielle,
Dont ce jangleur ſi luy vielle,
Penſez-vous qu'elle l'en aime mieulx ?
El vouldroit qu'il fuſt à Liſieux.
Voyre certes en Romanie.
Plus diray que je ne croy mie,
Qu'elle le vueille aymer jamais,
Semblant je croy en fera ; mais
S'il pouvoit voler juſqu'aux nuës,
Ou ſi très-hault lever ſes veuës,
Qu'il peuſt d'ilecques ſans en cheoir ;
Les faits de tous les hommes veoir,
Et repoſaſt tout à loyſir,
Si fauldroit-il bien à choiſir ;
En quel grant péril il eſt cheuz,
S'il n'a pas tous les baratz veuz,
Pour ſoy garantir & ſenſer,
Dont femme ſe ſcet pourpenſer :
Tant comme eſt en ſa compaignie,
Trop eſt en grand péril ſa vie,
Voir en veillant & en dormant,
Si doit-il doubter moult forment ;
Qu'el ne face pour ſoy vengier,
Soy mourir ou vif enragier,
Ou mener vie enlangourée,
Par cautelle deſeſperée,
Ou qu'elle ne penſe à s'enfuir,
S'el n'en peut autrement joyr.
Femme ne craint honneur ne honte ;

Digitized by Google

Quant riens en la tête luy monte :
Il eſt vérité ſans doubtance ,
Femme n'a point de conſcience ,
Vers ce qu'el hait ou ce qu'el ame :
Valerius meſmes la clame ,
Hardie & artificieuſe ,
Et à trop nuyre curieuſe.

Amys.

Compaing , ce fol vilain Jaloux ,
Dont la chair ſoit livrée aux loupz ;
Qui ſi de Jalouſie s'emple ,
Com cy vous ay mis en exemple ,
Et ſe fait Seigneur de ſa femme ,
Qui ne redoit pas être Dame ;
Mais ſa pareille & ſa compaigne ,
Comme la Loy les accompaigne ;
Et il redoit ſon compaingz eſtre ,
Sans ſoy faire Seigneur ne maiſtre.
Quant tel tourment luy appareille ;
Et ne la tient pour ſa pareille ;
Ains la fait vivre en tel meſaiſe.
Cuidez-vous qu'il ne luy deſplaiſe ,
Et que l'amour entre eulx ne faille ,
Quoy qu'elle le die , ouy ſans faille ;
Jà de ſa femme n'eſt amez ,
Qui Sire en veult eſtre clamez ;
Car il convient amour mourir ,
Qui ne la viendra ſecourir.
Amour ne peut durer ne vivre ,
S'el n'eſt en franc cueur à délivre.

Digitized by Google

Pour ce voit-on communément,
De tous ceulx qui premierement,
Par amour aymer s'entreſculent,
Quant puis eſpouſer s'entreveulent,
Envys peut entre eulx advenir,
Que jà ſe puiſſe amour tenir ;
Car cil quant par amour amoit,
Dame & amie la clamoit :
Et ſa maiſtreſſe ſouloit eſtre.
Or ſe clame Seigneur & Maiſtre
Sur celle que Dame euſt clamée ;
Quant par amour eſtoit amée.

L'Amant.

Aymée.

Amys.

Voyre.

L'Amant.

En quelle maniere ?

Amys.

En telle que ſe ſans priere,
Luy commandaſt Amy ſaillez,
Ou cette choſe me baillez ;
Tantoſt luy baillaſt ſans faillir,
Et ſailliſt s'el mandaſt ſaillir.
Voyre certes quoy qu'elle diſt,
Sailliſt-il bien puis qu'il la viſt ?
Car mis avoit tout ſon deſir

De luy faire tout ſon plaiſir ;
Mais ils ſe ſont entr'eſpouſez ,
Et en mariage poſez.
Lors eſt tournée la rouelle ,
Si que cil ſoulant ſervir celle ,
Commande que celle le ſerve ;
Ainſi comme s'el fuſt ſa ſerve ,
Et la tient court & luy commande ,
Que de ſes faitz compte luy rende ,
Et ſa Dame ainçois l'appella ,
Envys meurt qui apris ne l'a.
Lors ſe tient celle à mal baillie ,
Quant ſe voit ainſi aſſaillie ,
Du meilleur , du plus eſprouvé ,
Qu'elle ait en ce monde trouvé ;
Qui ſi la veult contrarier ,
Ne ſçait plus en qui ſe fier :
Quant ſur ſon col ſon maiſtre eſgarde ;
Dont oncqueſmais ne ſe print garde.
Malement eſt changié le vers ,
Lors luy vient le jeu ſi divers ;
Si felon & ſi eſtrangé ,
Quant cil luy a le dé changé ,
Qu'el ne peut , ne n'oſe jouer ,
Comment s'en peut-elle louer :
S'el n'obéyſt , cil ſe courrouce ;
Et la ledenge , s'elle grouce ;
Adonc ſeront en ire mys ,
Et tantoſt par l'ire ennemys.
Pour ce compaing les anciens ,
Sans ſervitude & ſans liens ,

Digitized by Google

Paisiblement sans vilenye,
S'entreportoient sans compaignie,
N'ilz ne donnassent point Franchise,
Pour l'or d'Arabie & Venise;
Car qui tout l'or en pourroit prendre,
Ne la pourroit-il pas bien vendre.
N'estoit lors nul pelerinage,
Nul n'yssoit hors de son rivage,
Pour cherchier estrange contrée,
Ne nul n'avoit la mer passée.

Comment Jason alla grant erre,
Oultre mer la toyson acquerre,
Et fut chose moult merveilleuse
Aux regardans, & moult paoureuse.

JAson qui premier la passa,
Quant les Navires compassa,
Pour la toyson d'or aller querre,
Bien cuida estre prins par guerre;
Neptunus quant le veit nagier,
Triton en deust bien enragier,
Eolus & toutes ses filles,
Pour leurs merveilleuses semilles,
Cuiderent tous estre trahys;
Tant furent forment esbahys,
Des Nefz qui par la mer voloient,
Ainsi que Mariniers vouloient;
Mais les premiers dont je vous compte,
Ne sçavoient que nagier monte;
Car tout trouvoient en leur terre,

Ce que bon leur ſembloit acquerre.
Riches eſtoient également,
Et s'entr'amoyent loyaulment ;
Ainſi paiſiblement vivoient ;
Car naturellement s'amoyent
Les ſimples gens de bonne vie :
Lors eſtoit amour ſans envye,
Sans vilenye & ſans clamour,
Vivoient en loyale amour ;
L'ung ne demandoit riens à l'autre,
Quant Barat vint de part & d'autre ;
Et pechiez & maladvanture,
Qui de ſuffiſance n'ont cure.
Orgueil qui deſdaigne pareil,
Vint avec en grant appareil,
Et Convoitiſe & Avarice,
Envie & chaſcun autre vice ;
Si firent ſaillir povreté,
D'Enfer, où tant avoit eſté,
Que nul d'elle riens ne ſçavoit,
N'oncques en terre eſté n'avoit,
Mal fut-elle ſi-toſt venuë ;
Car trop male fut ſa venue.
  Povreté qui point d'aiſe n'a,
Larrecin ſon filz amena,
Qui s'en va au Gibet & cours,
Pour faire à ſa mere ſecours ;
Et ſe fait aucuneffois pendre,
Que ſa mere ne peut deffendre.
Non peut ſon pere cueur failly,
Qui de dueil en eſt mal bailly,

Non pas Damoiſelle Taverne ,
Qui les larrons guyde & gouverne.
C'eſt des larrecins la Déeſſe ,
Qui les péchiez de nuyt eſpeſſe ,
Et les Barats de nuës cœuvre ,
Qu'ilz n'apperent dehors par œuvre ;
Juſqu'à tant qu'ilz y ſont trouvez ;
Et puis en la fin tous prouvez ,
N'a pas tant de miſéricorde ,
Quant l'en luy met au col la corde ,
Que jà ne l'en puiſt garentir ,
Tant s'en ſaiche bien repentir.
Adonc les douloureux Mauffez ,
De forcenerie eſchauffez ,
De courroux , de dueil & d'envye ;
Quant virent gens mener tel vie ,
Accoururent par toutes terres ,
Semans contemps , diſcors & guerres ,
Meſditz , rancunes & grans haynes
Par courroux , auſſi par ataines ;
Et pource qu'ilz eurent or chier ,
La terre firent eſcorchier ,
Et luy tirerent des entrailles
Ses anciennes repoſtailles ,
Metaulx & pierres précieuſes ,
D'argent devindrent envieuſes ;
Car Avarice & Convoitiſe ,
Ont és cueurs des hommes aſſiſe
Les grans ardeurs d'avoir acquerre :
L'ung ſi l'acquiert , l'autre l'enſerre ,
Ne jamais la laſſe chétive

Digitized by Google

Ne despendra jour qu'elle vive ;
Mais en fera maistres tuteurs,
Ses hoirs ou ses exécuteurs,
S'il ne luy meschiet autrement :
Et s'elle en va à damnement,
Ne cuidés pas que nul l'en plaigne ;
Mais s'elle a bien fait si le preigne.
　Et quant par ceste Convoitise,
La gent fut en ce point mal mise.
La premiere vie laisserent,
De mal faire puis ne cesserent ;
Car faulx & tricheurs ils devindrent ;
Aux proprietez lors se tindrent,
Et la terre mesmes partirent,
Et au partir bornes y mirent ;
Et quant les bornes y mettoient,
Mainteffois s'entrecombatoient,
Et se tolurent ce qu'ilz peurent,
Les plus fors les plus grans parts eurent ;
Et quant en leurs pourchas couroient,
Les paresseux qui demouroient,
Si entroient en leurs cavernes,
Et leur embloient leurs espargnes ;
Lors convint que l'en ordonnast,
Aucun qui les loges gardast,
Et qui les malfaicteurs tous prist,
Et bon droit aux plaintifz en fist ;
Ne nul ne l'osast contredire,
Lors s'assemblerent pour l'eslire.

Digitized by Google

Cy povez lire sans desroy,
Comment fut fait le premier Roy;
Et puis leur jura sans tarder,
De loyaulment leurs loix garder.

UN grant villain entre eulx esleurent,
Le plus ossu de quans qu'ils furent,
Le plus corsu & le greigneur,
Et le firent Prince & Seigneur.
Cil jura que droit leur feroit,
Et que leurs loges deffendroit,
Se chascun endroit soy luy livre
Des biens dont il se puisse vivre;
Ainsi l'ont entre eulx accordé,
Comme l'ay dit & recordé.
Cil tint grant piece cet office,
Mais les robeurs plains de malice,
S'assemblerent quant seul le virent,
Et par mainteffois le batirent,
Quant les biens venoient embler.
Lors convint le peuple assembler,
Et chascun en droit soy taillier,
Pour Sergens au Prince baillier;
Communément lors se taillerent,
Et treuz & rentes luy baillerent,
Et donnerent grant tenement.
De-là vint le commencement,
Aux Roys & Princes terriens,
Selon les escriptz anciens;
Car par l'escript que nous avons,

Les faitz des anciens ſçavons ;
Si les en devons mercier ,
Et louer & regracier.
Lors amaſſerent les treſors ,
D'argent , de pierres & des lors ,
D'or & d'argent que tous requierent ,
firent , batirent & forgerent ,
Vaiſſelle firent & monnoyes ,
Fermaulx , aneaulx , noyaulx , couroyes ,
De fer dur forgerent leurs armes ,
Couteaulx , eſpées & guyſarmes ,
Et glaives & coſtes ferrées ,
Pour faire à leurs voiſins meſlées.
Lors firent & tours & tournelles ,
De quarreaulx moult fortes & belles ;
Chaſteaulx fermerent & cités ,
Et firent grans Palais lités
Ceulx qui les treſors aſſemblerent ;
Car treſtous de paour tremblerent ,
Pour leurs richeſſes aſſemblées ,
Qu'elles ne leur fuſſent emblées ,
Ou par quelque forfait tolues ,
Bien furent lors les douleurs creuës ;
Aux chétifs de bien mauvais eur ,
N'oncques puis ne furent aſſeur ,
Pour ce qu'eſtoient communs devant ,
Comme le ſoleil & le vent ;
Par Convoitiſe approprierent ,
Quant aux richeſſes ſe lierent ,
Ores en a ung plus que vingt ,
Oncques ce de bon cueur ne vint.

Digitized by Google

Sans faille des villains gloutons,
Ne donnasse je deux boutons,
Combien que bon cueur leur faulsist,
De telz faultes ne me chausist;
Bien s'entreamassent ou hayssent,
Ou leur amour s'entrevendissent.
Mais sans faille sont grans dommages,
Que ces Dames aux clers visages,
Ces jolies, ces renvoysiées,
Par qui doivent estre prisées
Loyaulx amours & deffenduës,
Sont à si grant vilté venuës,
Qu'elles se vendent maintenant,
Se argent est en la main tenant;
Trop est laide chose à entendre,
Que noble corps se puisse vendre;
Mais que comment la chose preigne,
Gard le Varlet qu'il ne se feigne,
D'ars & de sciences apprendre,
Pour garantir & pour deffendre,
Se besoing est luy & samye,
Si qu'elle ne congnoisse mye,
Ce peut moult Varlet eslever,
Et ne le peut de riens grever.
Après luy doit-il souvenir,
De ce mien conseil retenir?
S'il a sa mye ou jeune ou vieille,
Et sçait ou pense qu'elle vueille,
Autre amy querre ou a aquis,
Desacquerre, ne desacquis,
Ne la doit blasmer, ne reprendre;

Digitized by Google

Mais amyablement aprendre,
Sans tencer & sans ledengier,
Encor pour luy moins estrangier;
S'il la trouvoit en faisant l'œuvre,
Gard que son œil celle part n'euvre.
Semblant doit faire d'estre aveugle,
Ou plus simple que n'est ung bugle;
Si qu'elle cuide tout de voir,
Qu'il n'en puist riens apparcevoir:
Et se nul ne luy envoye lettre,
Il ne se doit pas entremettre,
Du lire, ne du recherchier,
Ne de leurs secretz encherchier;
Ne jà n'ait cueur entalenté,
D'aller contre sa voulenté;
Mais que bien soit-elle venuë,
Quant el viendra de quelque ruë,
Et voise quel part que voudra,
Comme son vouloir la tiendra;
Car cure n'a d'estre tenuë,
Si vueil que ce soit chose seuë.
Ce que cy après vous vueil dire,
En livre le dévroit-on lire?
Qui de femme veult avoir grace,
Mette la tousjours en espace,
Jamais en reclus ne la tiengne,
Ains aille à son vouloir & viengne;
Car cil qui la veult retenir,
Qu'el ne puisse, aller ne venir,
Soit sa moullier, ou soit sa druë,
Tantost en a l'amour perduë.

Digitized by Google

Ne ja riens contre elle ne croye,
Pour certaineté qu'il en voye ;
Bien dient lors à ceulx & celles,
Qui en apporteront nouvelles,
Que du dire folie en firent ;
Qu'onc ſi preude femme ne virent ;
Tousjours a bien fait ſans recroire,
Pource ne la doit nul meſcroire.
Jà ſes vices ne luy reprouche,
Ne ne la bate, ne la touche ;
Car cil qui veult ſa femme batre,
Pour ſoy mieulx en s'amour embatre ;
Quant la veult après rapaiſier,
C'eſt cil qui pour aprivoiſier ;
Bat ſon chat & puis le rappelle,
Pour le lyer à ſa cordelle.
Mais ſe le chat s'en veult ſaillir,
Bien peut-il au prendre faillir ;
Mais s'elle le bat ou ledenge,
Garde cil que ſon cueur ne change ;
Si batre ou ledengier ſe voit :
Meſmes ſe celle le devoit,
Tout vif aux ongles détrenchier,
Ne ſe doit-il pas revenchier ?
Mais l'en doit mercier & dire,
Qu'il vouldroit bien à tel martire
Vivre tous temps, mais que bien ſceuſt
Que ſon bon ſervice luy pleuſt.
Voyre certes tout à délivre,
Plus toſt mourir que ſans el vivre ;
Et s'il advient que cil la fiere,

Pource qu'elle semble trop fiere,
Et qu'elle l'a trop courroucé,
Tant à forment vers luy groucé;
Ou la veult ce croy menasser,
Tantost pour sa paix pourchasser:
Gard que le jeu d'amours luy face,
Ains qu'il se parte de la place,
Et mesmement s'il est povre hom
Car le povre a pou d'achoison.
Pourroit-elle tantost laissier,
S'el ne le voit tantost plessier ?
Pource doit aymer sagement,
Et doit souffrir moult humblement,
Sans semblans de courroux, ne d'yre,
Tout ce qu'il luy voit faire ou dire,
Et mesmement plus que le riche,
Qui ne donroit pas une miche,
En son orgueil, n'en son dangier.
Cil la pourroit bien ledengier;
Et s'il est tel qu'il ne veult mye;
Loyaulté porter à sa mye.
Si ne la vouldroit-il pas perdre,
Mais à autre se veult aherdre.
S'il veult à sa mye nouvelle,
Donner couvrechief ou cottelle,
Chappel, annel, fermail, sainture,
Ou jouel de quelque facture,
Gard que l'autre ne le congnoisse;
Trop en auroit au-cueur angoisse,
Quant el les luy verroit porter,
Riens ne la pourroit conforter.

Digitized by Google

Et gard que venir ne la face,
En celluy lieu, ou mesme place,
Ou venoit à luy la premiere,
Qui de venir est coutumiere.
Car s'elle y vient & veoir la puisse,
N'est qui riens conseil mettre y prisse;]
Car nul vieil senglier hericié,
Quant des chiens est bien aticié,
N'est si crueux, ne lyonnesse
Si traistre, ne si felonnesse,
Quant le veneur de fort assault,
Luy enforce en ce point l'assault,
Quant alaicte ses leonceaulx:
Ne nul serpent si desloyaulx,
Quant on luy marche sur la queuë,
Qui du marchié pas ne se jeuë,
Comme est femme quant elle treuve
O son amy sa mye neufve,
El jette par tout feu & flame,
Preste de perdre & corps & ame.
Et s'el ne la prinse prouvée,
D'eulx deux ensemble l'a couvée,
Mais bien enchée en Jalousie,
Qu'elle cuide en estre acoupie.
Comment qu'il voie, ou saiche, ou croye,
Garde soy cil que jà recroye,
De luy nier tout plainement,
Ce qu'elle sçait certainement,
Et ne soit pas lent de jurer;
Tantost luy face-il endurer,
En la place le jeu d'amours,

Lors est quicte de ses clamours ;
Et se tant l'assault & angoisse ,
Qu'il convient qu'il luy recongnoisse ,
Qu'il ne s'en sçait , ce croy , deffendre ,
Pour çe doit lores s'il peut tendre ,
Qu'il luy face à force entendant ,
Qu'il le fist sur soy deffendant ;
Car celle si fort le tenoit ,
Et si malement le menoit ,
Qu'oncques eschapper ne luy pot ,
Tant qu'ilz eussent fait ce tripot.
N'onc ne luy advint fois fors ceste ;
Lors jure & fiance & promette ,
Que jamais ne luy adviendra ,
Et loyaulment se contendra :
Et s'elle en oit jamais parole ,
Bien veult que le tue & affole.
Car mieulx vouldroit que fust noyée ;
La desloyale renoyée ,
Que jamais en place venist ,
Ou celle en tel point le tenist ;
Car s'il advient qu'elle le mant ,
N'yra pas à son mandement ,
Nil ne souffrira qu'elle vienne ,
S'il peut en lieu où il se tienne.
Lors doit celle estroit embrassier ,
Baisier , blandir & soulassier ,
Et cryer mercy du meffait ,
Puis qu'il ne fera jamais fait ;
Et est en bonne repentance ,
Prest d'en faire la pénitance ,

Comme elle enjoindre luy sçaura,
Puis que pardonné luy aura.
Lors face d'amours la besongne,
S'il veult que celle luy pardonne.
Et gard que d'elle ne te vante,
Qu'elle en pourroit estre dolente;
Si se sont mains vantés de maintes,
Par paroles faulses & faintes,
Dont les corps avoir ne povoient,
Les noms à grant tort diffamoient;
Mais bien ont ceulx les cueurs faillans;
Ne sont ne courtois, ne vaillans.
Vanterie est trop villain vice,
Qui se vante il est fol & nice;
Car jaçoit ce que bien fait l'eussent,
Toutesvoyes celer le deussent.
Amours veult celer ses joyaulx,
Ce n'est à compaignons loyaulx,
Qui les veulent taire & celer,
Là les peut l'en bien réveler.
Et s'elle chiet en maladie,
Droit est s'il peut qu'il s'estudie,
A luy estre moult serviable,
Pour estre après plus agréable.
Garde bien qu'ennuy ne la tiengne,
Ne de sa maladie loing tiegne;
Lez elle voye demourant,
Et la doit baisier en plourant,
Et se doit vouer, s'il est sages,
En mains loingtains pelerinages;
Mais que celle les veux entende,

Digitized by Google

Viande pas ne luy deffende;
Chose amere ne luy doit tendre,
Ne riens qui ne soit doulx & tendre.
Si luy doit feindre nouveaulx songes,
Tous farcis de plaisans mensonges;
Que quant vient au soir qu'il se couche,
Tout seul en sa chambre en sa couche,
Advis luy est quand il sommeille;
Car pou y dort & moult y veille,
Qu'il l'ait entre ses bras tenuë,
Toute la nuyt & toute nuë,
Par soulas & par gayerie,
Toute saine & toute guerie;
Et par jour en lieux délectables;
Telz fables luy compte ou semblables.
Or, vous ay jusques cy chanté,
Par maladie & par santé,
Comment cil doit Dames servir,
Qui veult leur grace desservir,
Et leur amour continuer,
Qui de legier se veult muer:
Qui ne vouldroit par grant entente,
Faire quanque leur attalente;
Que jà femme tant ne sçaura,
Ne jà si ferme cueur n'aura,
Ne si loyal, ne si bien meur,
Que jà puisse homme estre bien seur
De la tenir par nulle paine,
Amplus que s'il tenoit en Seine,
Une anguille parmy la queuë,
Qu'il n'a povoir qu'elle ne s'esqueuë;

Digitized by Google

Si qu'elle est tantost eschappée,
Jà si fort ne l'auroit happée.
N'est donc bien privée tel beste,
Qui de fouyr est toute preste;
Tant est de diverse muance,
Que nul n'y doit avoir fiance.
Je ne le dis pas pour les bonnes,
Qui sur vertu fondent leurs bournes,
Dont encor n'ay nulles trouvées,
Tant les aye bien esprouvées;
Ne Salomon n'en peut trouver,
Tant les sçeust-il bien esprouver.
Et luy-mesmes très-bien afferme,
Qu'oncques femme ne trouva ferme;
Et se du querre vous penez,
Se la trouvez, si la prenez;
Si aurez lors amye eslite,
Qui sera vostre toute quitte;
S'el n'a povoir de tant tracer,
Qu'el se puisse ailleurs pourchacer;
Ou s'el ne treuve requerant,
Tel femme à chasteté se rent.
Mais encor vueil ung brief mot dire,
Ains que je laisse la matire.
Briefvement de toutes les pucelles,
Qu'elles qu'ilz soient laides ou belles,
Dont cil veult les amours garder,
Ce mien commant doit cy garder;
De celluy tousjours luy souvienne,
Et pour moult précieux le tienne,
Qu'il donne à toutes à entendre,

Qu'il ne ſe peut d'elle deffendre,
Tant eſt eſbahys & ſurpris
De leur beaulté & de leur pris.
Car il n'eſt femme, tant ſoit bonne,
Vieille ou jeune, mondaine ou Nonne,
Ne ſi Religieuſe Dame,
Tant ſoit chaſte de corps & d'ame,
Se l'en va ſa beaulté louant,
Qui ne ſe déleƈte en l'oyant.
Combien qu'el ſoit laide clamée,
Jure que plus belle eſt que fée;
Et ſi le faſſe ſeurement,
Qu'el l'en croyra legierement.
Car chaſcune cuide de ſoy,
Que tant ayt beaulté, bien le ſçay,
Combien que ſoit laide prouvée,
Que bien eſt digne d'eſtre amée.
Ainſi à garder leurs amyes,
Sans repriſes de leurs folies,
Doivent tous eſtre diligens,
Les beaulx Varletz, les preux, les gens.
Femmes n'ont cure de chaſty,
Ains ont ſi leur engin baſty,
Qu'advis leur eſt qu'elz n'ont meſtier,
D'eſtre apriſes de leur meſtier.
Ne nul, s'il ne leur veult deſplaire,
Ne deſloue rien qu'elz veulent faire;
Comme le chat ſçait par nature
La ſcience de la ſeurgeure,
Nil n'en peut eſtre deſtourné,
Qu'il eſt à tel ſens tousjours né.

N'oncques n'en fut mis à l'escole;
Ainsi fait femme, tant est fole,
Par son naturel jugement,
De tout ce que fait outrèment,
Soit bien, soit mal, soit tort, soit droit,
Ou de tout ce que l'en vouldroit;
Qu'el ne fait chose que ne doye,
Si hayt quiconques l'en chastoye.
N'el ne tient pas ce sens de maistre,
Ains là deslors qu'elle peut naistre;
Si n'en peut estre destournée,
Elle est à tel sens tousjours née;
Et qui chastier la voulroit,
Jà de s'amour ne jouyroit.
Ainsi compaing de vostre Rose,
Qui tant est précieuse chose,
Que n'en prendriez nul avoir,
Se toujours la povyés avoir;
Quant vous en auriez la saisine,
Si comme esperance devine,
Et vostre joye aurez planiere,
Si la gardez en tel maniere,
Qu'on doit garder telle florette,
Lors jouyrés de l'amourette,
A qui nulle autre n'acomper:
Vous ne trouverez jà son per,
Je croy, en quatorze cités.

L'Amant respond à Amys.

Certes, compaing, c'est vérités,
Non au monde de ce suis seur,

Tant est & tant fut bon son eur.
Ainsi Amys m'a conforté,
En son conseil grant confort ay :
Et m'est advis, aumoins de fait,
Qu'il sçait plus que raison ne fait ;
Mais devant ce qu'il eust finée,
Sa raison qui forment m'agrée.
Doulx penser, doux parler revindrent,
Qui près de moy dessors se tindrent :
N'onc puis gueres ne me laisserent ;
Mais doulx regard pas n'amenerent,
Ne les blasmay quant laissé l'eurent ;
Bien sçay qu'amener ne le peurent.

Comment l'Amant sans nul termine,
Prent congié d'Amys & chemine,
A sçavoir s'il pourroit choisir
Chemin pour Bel-acueil vëir.

Congié preins & m'en vois atant,
Ainsi comme seul esbatant
M'en allay contreval la prée,
D'herbes & de fleurs enluminée,
Escoutans ces doulx oyseletz,
Qui chantent ces sons nouvelletz.
Tous les biens au cueur me faisoient
Leurs doulx chans, qui tant me plaisoient ;
Mais d'une chose Amys me griefve,
Qu'il m'a commandé que j'eschiefve
Le chastel, la place & la tour,
Ne ne voise jouer entour :

Ne ſçay ſe tenir m'en pourré ;
Car tousjours aller y vouldré.
Lors après ceſte départie
Eſchevant la dextre partie,
Vers la ſeneſtre m'achemin,
Pour querre le plus brief chemin :
Voulentiers ce chemin querroye,
S'il fuſt trouvé je me eſſairoye
De plain aller ſans contredit,
Se plus fort ne me contredit,
Pour Bel-acueil de Priſon traire
Le franc, le doulx, le debonnaire.
Dès que verray le chaſtel,
Plus foible qu'un roſty gaſtel,
Et les portes ſeront ouvertes ;
Ne nul ne me deffendra certes,
J'auray bien l'ennèmy au ventre
Se ne les prens & ſe n'y entre.
Lors ſera Bel-acueil délivres,
Je n'en prendroy cent mille livres ;
Ce vous puis pour vray afficher,
S'en ce chemin me puis ficher :
Toutesfois du chaſtel m'eſloing,
Mais ce ne fut pas de très-loing.



Digitized by Google

Comment l'Amant trouva Richesse
Gardant le sentier & l'adresse,
Par lequel prennent le chastel
Amans qui assez ont chastel.

JOuxte une clere fontenelle
Pensant à la Rose nouvelle,
En ung bel lieu très-delectable,
Dame plaisante & honnorable,
Gente de corps, belle de forme
Vis umbroyer dessoubz ung orme,
Et son amy de costé luy:
Ne sçay pas le nom de celluy,
Mais la Dame avoit nom Richesse,
Qui moult estoit de grant noblesse:
D'ung senteret gardoit l'entrée,
Mais n'estoit pas dedans entrée.
Dès que les vy vers eulx m'enclin,
Les saluay le chief enclin:
Et eulx assez tost mon salut
M'ont rendu; mais peu me valut
Pour certain l'Amant se clamoit
Trop donner, que Richesse amoit:
Puis je demanday toute voye
A trop donner la droicte voye;
Richesse qui parla premiere
Me dist par parole ung peu fiere.

Richesse.

Voycy le chemin, je le garde.

Digitized by Google

L'Amant.

Ha ! Dame, le corps Dieu vous garde,
Je vous pry, mais qu'il ne vous poise,
Que m'ottroyez que par cy voyse
Au chastel de nouveau fondé,
Que Jalousie a là fondé,
Pour le franc Bel-acueil hors traire,
A qui Jalousie est contraire.

Richesse.

Vassal, ce ne séra pas ores,
De riens ne vous congnois encores;
Vous n'estes pas bien arrivé,
Puisque vous n'estes mon privé;
Non pas ce croy jusqu'à dix ans
Ne serez-vous par moy mis ens;
Nul n'y entre s'il n'est des miens,
Tant soit de Paris ou d'Amiens:
J'y laisse mes amis aller
Caroler, dancer & baller:
Si ont ung peu de plaisant vie
Dont nulz saige homme n'a envye:
Là sont servis joyeusement
De soulas & desbastement,
De tabourins & de vielles
Et de moult de dances nouvelles,
De jeux de dez, d'eschez, de tables.
Et d'oultrageux metz delectables.
Là vont Damoyseaulx, Damoiselles
Conjoinctz par vieilles maquerelles,
Cerchans Prez & Jardins plaisans,

Plus gays que Perdris, ne Faysans;
Puis revont ensemble aux estuves
Eulx baigner & desduire és cuves,
Qu'ilz ont aux chambres toutes prestes;
Les chappeletz de fleurs és testes,
En l'Hostel de fole largesse,
Qui si les appovroye & blesse,
Qu'envis peuvent après garir,
Tant leur sçet chier vendre & merir
Son service & son hostellage,
Qu'elle en prent si cruel peage,
Qu'il leur convient leur terre vendre;
Ains que tout le luy puissent rendre.
Je les y maine à moult grant joye,
Mais Povreté les raconvoye
Foible, tremblant & toute nuë:
J'ay l'entrée & elle à l'yssuë,
Jà plus d'eulx ne m'entremectré
Tant saiges soyent ne lectré.
Lors s'en peuvent aller billier
Ilz sont à leur dernier millier:
Je ne dy pas se tant faisoyent,
Que puis vers moy se rapaisoyent.
Mais fort à faire leur seroit
Toutes les foys qu'il leur plairoit;
Je ne seroye jà si lasse,
Qu'encor ne les y ramenasse.
Mais saichiez que plus s'en repentent
En la fin ceulx qui plus y hantent:
N'ilz ne m'osent plus veoir de honte;
Par pou que chascun ne s'effronte,

Digitized by Google

Tant se courroucent & s'engoissent.
Je les laisse & ilz ne me laissent;
Si vous prometz bien sans mentir,
Que tart venrez au repentir,
Se vous jà les piedz y mettez:
Ung Ours quant il est bien betez
N'est si betif, ni si balez,
Que serez si vous y alez.
Se Povreté vous peut baller,
Elle vous fera tant baller
Sur ung peu de chaulme ou de fain,
Qu'el vous fera mourir de fain:
Car jadis fut sa chamberiere
Et la servy en tel maniere,
Que Povreté par son servise
De fain fut ardante & esprise,
Luy enseigna toute malice
Et la fist maistresse & nourrice.
Larrecin le valeton l'ait,
Ceste l'aleyta de son laict,
N'eut autre boulye à soy paistre
Et se sçavoir voulez son estre,
Qui n'est ne soupple ne terreux
Fain demeure en ung champ pierreux:
Où ne croist blé, buisson, ne broce:
Ce champ est en la fin d'Escoce,
Plus froit que ne fut oncques marbre.
Fain qui ne voit ni blé, ni arbre,
Les herbes en arrache pures
Aux tranchans ongles, aux dens dures;
Mais moult les trouvent cleres nées.

Pour les pierres eſpês ſemées :
Et ſe la vouloye deſcrivre
Toſt en pourroye eſtre délivre.
Longue eſt & maigre & laſſe & vaine ;
Grant ſouffrete a de pain d'avaine,
Les cheveulx a tous hériſſez
Les yeulx en parfondeur glacez,
Viz palle & baulieures ſeiches
Joues roylléees, plaines de taiches
Ses entrailles voir on pourroit
Par ſa pel dure qui voulroit.
Les oz par les illiers luy faillent,
Où treſtoutes humeurs deffaillent ;
Ne n'a ce ſemble point de ventre,
Fors le lieu qui ſi parfont entre,
Que tout le pis de la meſchine
Pend en la haye de l'eſchine.
Ses doys ſi a creuz de maigreſſe,
Des genoulz luy pert la rondeſſe,
Talons a haulx, agus, parens
N'appert qu'il y ait de charens,
Tant la tient maigreſſe & compreſſe ;
Car la plantureuſe Déeſſe,
Certes qui fait les bledz venir
Ne ſcet là le chemin tenir ;
Ne cil qui ces Dragons envoye
Triptolemus n'y ſçet la voye,
Deſtinées les en eſlongnent,
Qui n'ont cure qu'ils s'entrejoygnent.
La Déeſſe très-plantureuſe
Et fain la laſſe douloureuſe.

Digitized by Google

Mais aſſez toſt vous y menra
Povreté quant el vous tendra
Se celle part aller voulés
Pour être oyſeux comme ſoulés ;
Car à Povreté toutesvoye
Tourne-l'en bien par autre voye,
Que par celle que je cy garde :
Car par vie oyſeuſe & fetarde
Peut-on à Povreté venir ;
Et s'il vous plaiſoit à tenir
Celle voye que j'ay cy dicte
Vers Povreté laſſe & deſpite
Pour le fort chaſtel aſſaillir,
Bien pourrez au prendre faillir.
Mais de fain cuide eſtre certaine
Qui vous eſt voyſine prochaine
Car Povreté ſçet le chemin
Bien mieulx par cueur que par parchemin ;
Si ſaichiez que fain la chétive
Eſt encores ſi ententive
Envers ſa Dame & ſi courtoiſe,
Si ne l'ayme point ne ne proiſe,
Si eſt par elle ſouſtenuë,
Combien qu'elle ſoit laſſe & nuë,
Qu'elle la vient tousjours or veoir
Et la fait avec elle ſeoir,
Et luy court au bec & la baiſe
Par deſconfort & par meſaiſe.
Puis prend larrecin par l'oreille,
Quant le voit dormir ſi l'eſveille,
Et par deſtreſſe à luy l'encline,

Digitized by Google

Si les conſeille & endoctrine,
Comment il la doit procurer,
Combien que ce doye durer.
Et cueur failly à luy s'accorde,
Qui ſonge à luy offrir la corde,
Qui luy fait heriſſer & tendre
Tout le poil qu'el ne voye pendre
Larrecin ſon filz le tremblant,
Se l'en le peut trouver emblant,
Qu'il n'en doit jà moins emporter
Sain, s'il ſe vouloit déporter
En quelconques temps ou ſaiſon
Le doit-on punir par raiſon.
Car la mort eſt bien neceſſaire
A povre qui veult ſans riens faire
Mangier quant bien le peut gaigner:
Et telz gens fait bon eſlongner
De ſoy, ſans en les riens attraire;
Et pour ce ſe me voulez croyre
Ailleurs voſtre chemin querrez,
Car par cy jà n'y entrerez,
Qu'auſſi-toſt aurez vous enclume
Quaſſée de plain poing de plume,
Que je vous y laiſſaſſe raller;
Si vous en povez toſt aller,
Car ne m'avez pas tant ſervie
Que m'amour ayez deſſervie.

L'Amant dit à Richeſſe.

Dame, je croy que ſe je peuſſe
Très-voulentiers voſtre grace euſſe,
Dès-lors qu'en ce ſentier entraſſe.

Bel-acueil de prison ostasse,
Qui au cueur a dueil & tristour
Emprisonné dedans la tour;
Si souffrez Dame que je y voyse
Comme noble, franche & courtoise;
Et je mectray pour vous servir
Grande paine du desservir
Humblement tant que j'auray vie,
Sans avoir sur vous point d'envye,
Et tout malgré me pardonnez;
Ce don, s'il vous plaist, me donnez.

Richesse.

Bien vous ay, dist-elle, entendu,
Si sçay que n'avez pas vendu
Tout vostre boys gros & menu;
Ung fol en avez retenu,
Et sans fol ne peut homme vivre
Tant comme il vueille amour ensuivre;
Car c'est le chemin mal tourné,
Où tout bon sens est bestourné
Le bien en mal, le ris en pleur
Et joye en tristesse & douleur.
Si cuident-ils estre moult saige
Tant qu'ils vivent en telle rage,
Qu'on ne doit pas appeller vie
Telle rage ne deverie;
Car c'est mort & aveuglement
Et sans repos travaillement.
Car par chault on y sent froideur,
Et par froit tróp grande chaleur;
Ne pour yver, ne pour esté

Digitized by Google

Cil n'a en luy eſtableté
Qui veult telle vie mener,
Car Povreté fait admener
A ceulx qui l'amour veulent ſuyvre,
Qui ne leurs fait, fors tousjours nuyre.
Bien le vous ſceut raiſon coter
Mais ne vous peut deſaſſoter.
Saichiez bien quant vous ne la creutes;
Très-villainement vous déceutes;
Car cil qui raiſon ne veult croire
S'en repent, c'eſt choſe notoire,
Et le compere chierement
Ains qu'il voyſe à deffinement.
Mais ains que raiſon y veniſt
N'eſtoit-il riens qui vous teniſt,
N'en vous n'avoit nulle meſure
De gouvernement doulx ou ſure
Et me meiſtes en non chaloir
Par voſtre deſriglé vouloir?
N'oncques puis riens ne me priſaſtes
Dès-lors que par amours aymaſtes:
Mais ſemble à ung chaſcun qu'il vole,
Quant mainent ceſte vie fole,
Qu'ilz dient aymer par amours,
Qui eſt de ſalut le rebours.
Ne Dieu ne moy nul homme n'ame
Tant comme tel Amant ſe clame:
Amans ne me veulent priſer,
Ains s'efforcent d'amenuyſer
Mes biens quant je les leurs départs
Et les regettent d'autres pars;

Digitized by Google

Où grant Diable pourroit-on prendre
Ce qu'un Amant vouldroit deſpendre ?
Fuiez d'icy layſſiez me eſter.

L'Amant.

Je qui riens n'y peulz conqueſter,
Dolent m'en partis ſans demeure ;
La belle o ſon amy demeure,
Qui bien fut veſtu & paré,
Et je m'en vois tout eſgaré
Par le Jardin délicieux
Qui eſt tant bel & précieux
Comme devant avez ouy.
Mais de moult poy je m'esjouy,
Qu'ailleurs ay mis tout mon penſer
D'en toutes manieres penſer
En quel eſtat & en quel guyſe
Je feroye mieulx le ſerviſe
D'amours, mon ſeigneur & mon maiſtre ;
Et auſſi comment pourroye eſtre
De richeſſe amy & acointe,
Qui tant fait vers moy ſa meſcointe ;
Car j'ay voulenté & deſir
D'acomplir tout leur bon plaiſir,
Et moult voulentiers je le feiſſe,
Si que de riens je ne meſpriſſe ;
Car n'en croiſtroit en riens mon pris
Se j'avoye envers eulx meſpris.
Moult ſe tint mon cueur & veilla
A ce que Amys me conſeilla :
Malle-bouche a dezhonnouray
En tous les lieux où je trouvay.

De tous mes autres ennemis,
Honnorer forment m'entremis
Et de mon povoir les servy;
Ne sçay se leur gré desservi,
Car aucuneffois pour bien faire
On n'a fors maltalant & haire:
Mais trop me tenoye pour pris,
Quant je n'osoye le pourpris
Approuchier comme je souloye;
Car tousjours aller y vouloye:
Mais il m'en faloit retarder
Pour le conseil d'Amis garder.
Si fis ainsi ma penitance
Long-temps en telle repentance,
Comme Dieu scet, car je faisoye
Une chose, & autre pensoye,
Ainsi m'entention double ay,
N'oncques mais nul jour la doublay.
Traïson me convient trasser
Pour ma besoigne pourchasser.
N'oncques traistre n'avoye esté,
N'encor ne m'en a nul resté,
Mais la très-grant force d'amour
Me contraignoit que sans demour
Je misse paine de cueur fin
A venir de ma cause à fin.

Fin du Tome premier.



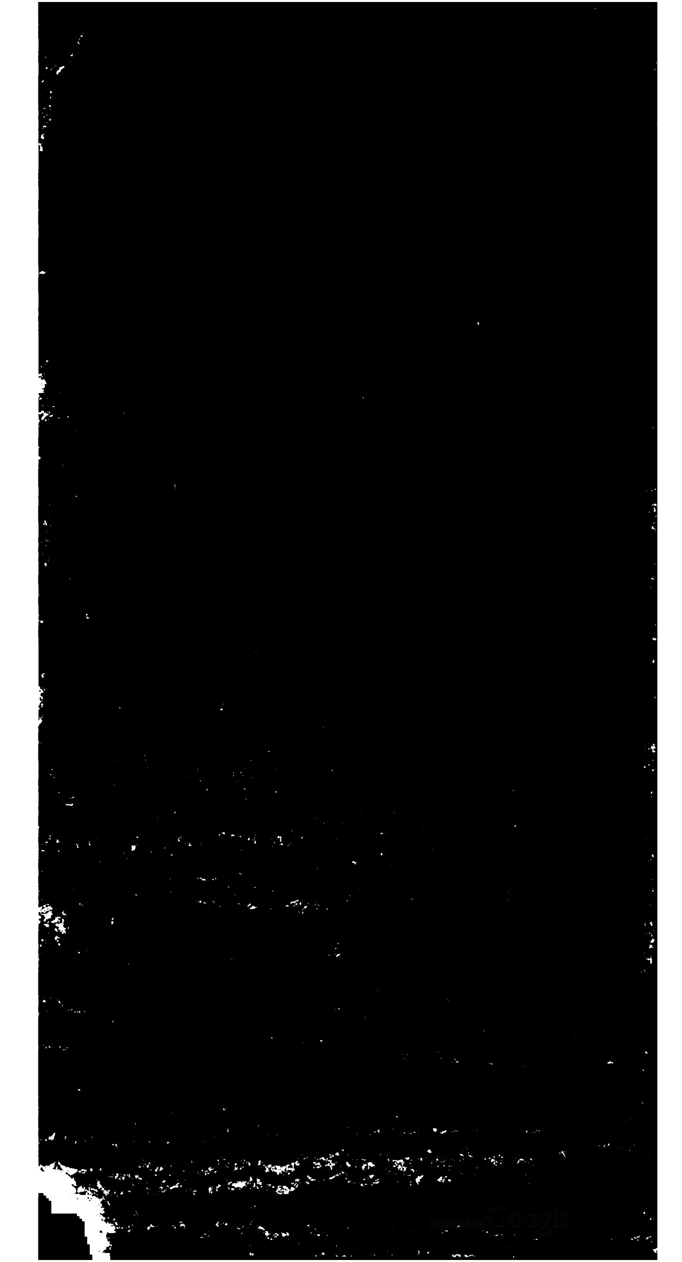
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google